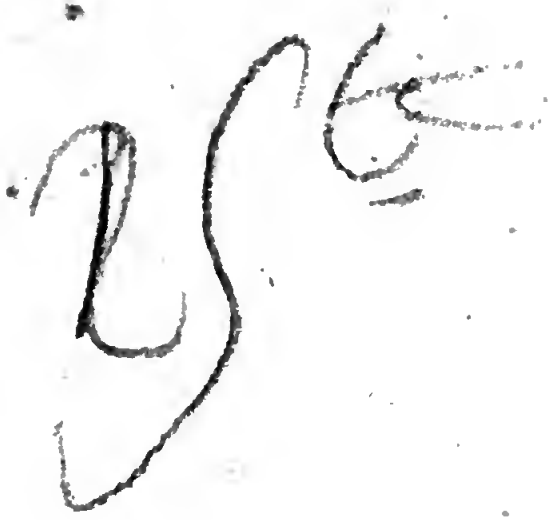
A NAZ.
Emanuele III
XXV
C
74
NAPOLI



TRAITÉ
HISTORIQUE ET CRITIQUE
DES PRINCIPAUX SIGNES
QUI SERVENT A MANIFESTER LES PENSÉES, OU LE COMMERCE DES ESPRITS.

PREMIERE PARTIE.

Qui contient les signes d'institution humaine, par lesquels les hommes s'entendent les uns les autres.

Où le Lecteur trouvera ce qui a été inventé de plus remarquable, soit pour former & entretenir une societé parfaite entre les hommes; soit pour servir aux plaisirs & aux commoditez de la vie; les origines veritables, & le progrez de toutes les choses qui servent de matiere à cet Ouvrage; quantité de faits singuliers de la plus haute antiquité; En un mot une infinité de sujets curieux qui l'occuperoit agreablement & utilement.

Seconde Edition revuë & corrigée.

Enrichi de Figures en taille-douce.

Par le R. P. ALPHONSE COSTADAU,
Professeur en Theologie de l'Ordre des FF. Prêcheurs.

TOME SECOND.

A LYON,
Chez les FRERES BRUYSET, ruë Merciere, au Soleil.

M. DCC. XX.
Avec Approbations & Privilege du Roi.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. I. *DEs Lettres ou Caracteres de l'Alphabeth. Definition des Lettres. Raiſons & utilité de leur invention. Abus que l'on en peut faire.* page 1

CHAP. II. *De l'origine des Lettres. Diſpute entre les Nations ſur l'honneur de leur invention. Opinions diverſes ſur ce ſujet. Celle de l'Auteur.* p. 12

CHAP. III. *Quelles ont été les premieres lettres du monde ? Opinions & vanité de quelques peuples ſur ce ſujet. Sentiment de l'Auteur en faveur des Hebraïques.* p. 26

CHAP. IV. *Si les anciens Caracteres des Juifs étoient de la même forme & figure que ceux d'aujourd'hui ?* p. 33

CHAP. V. *Si les Juifs autrefois ont eû des voyelles ? Si maintenant ils n'en ont point ? Si les points & les accens Hebraïques ſont auſſi anciens ou non que les Caracteres ? Quels en ont été les inventeurs ? & pourquoi ont-ils été inventez* page 39

CHAP. VI. *Si les Caracteres ſont plus ou moins multipliez parmi les Nations ? Si de tous-tems l'on a eû autant, plus ou moins de lettres que l'on en compte maintenant dans les Alphabeths ? Quels ont été ceux qui les ont augmentez ?* p. 46

CHAP. VII. *De la diverſité des lettres quant à l'ordre, quant à la prononciation, & quant aux figures.* p. 54

FIGURES *de quantité de Caracteres.* page 63. S.

CHAP. VIII. *Toutes les lettres priſes en particulier ne ſont point neceſſaires abſolument ni pour écrire, ni pour parler.* p. 65

DES CHAPITRES.

CHAP.IX. *Si lon pourroit ſe paſſer de toutes les lettres de l'Alphabeth en general, comme l'on ſe paſſe de toutes en particulier, & trouver un moyen de ſe faire entendre de toutes les Nations, de celles mêmes qui n'entendent pas nôtre langue, & dont nous n'entendons pas la leur ?* p.71

CHAP.X. *Des Chiffres ou Caracteres arithmetiques. Eloge & avantages de ces ſignes. Leur origine & leur uſage. Manieres de compter avant l'invention des chiffres. Figures de quelques chiffres anciens. Celles des Romains, des Grecs, des Hebreux, des Arabes ou Indiens, & de quelques autres.* p.77

CHAP. XI. *S'il y a, ou non quelque vertu attachée aux nombres ? Si l'on peut s'en ſervir pour faire des obſervations ?* p.105

CHAP.XII. *De la Cabbale. Abus qu'en font les Cabbaliſtes.* p.122

CHAP.XIII. *De l'Ecriture & de*

l'ancienneté de ſon invention. p.129

CHAP.XIV. *De toutes les differentes manieres d'écrire parmi les Nations.* page 157

CHAP.XV. *D'une certaine maniere ancienne & particuliere d'écrire par abreviation. Figures des Notes dont on ſe ſervoit.* p.159

CHAP.XVI. *De la Steganographie & autres Ecritures occultes. De la Scytale laconique. Des lettres inviſibles. Differentes manieres de les faire, & de les decouvrir.* p.166

CHAP.XVII. *Des divers ſujets ſur leſquels on écrit.* p.176

CHAP.XVIII. *De la matiere avec laquelle on écrit.* p.184

CHAP.XIX. *De l'Ecriture par raport à l'Hiſtoire. Queſtion ſavante & curieuſe ſi avant Moyſe, & avant même le Deluge il y a eû des Hiſtoriens, & des Annaliſtes.* p.190

CHAP.XX. *Des ornemens de l'écriture. De la Ponctuation. Des Accens. De la Proſodie ou quantité. De la Grammaire. De la Rhetorique. Du Style. De leur ancienneté & de leurs Inventeurs.* p.201

CHAP. XXI. *De l'Imprimerie, de ſon origine, de l'avantage de cette invention.* p.226

CHAP. XXII. *Des Bibliotheques. Ancienne coûtume d'en eriger. Denombrement des plus fameuſes de l'Univers. De l'endroit où on les plaçoit. De leurs ornemens,* p.241

CHAP.XXIII. *Des dépêches ou lettres miſſives. Des poſtes & de leur ancienneté.* p.256

CHAP.XXIV. *De quels moyens ſe ſervent les peuples qui n'ont point l'uſage des lettres & de l'écriture pour pouvoir conſerver & tranſmettre à la poſterité ce qui ſe paſſe de memorable parmi eux? De certaines pratiques anciennes ſur ce ſujet.* p.261

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XXV. *Des Caracteres & Ecritures hieroglyphiques. De leurs inventeurs. Des peuples parmi lesquels ils étoient en usage. Quelques figures, & quelques exemples des Hieroglyphes.* page 266

CHAP. XXVI. *Des Symboles.* p. 286

CHAP. XXVII. *De l'Enigme.* p. 291

CHAP. XXVIII. *Des deviſes & emblemes. Leur nature, leur origine, leur progrés.* p. 307

CHAP. XXIX. *De la Peinture.* p. 323

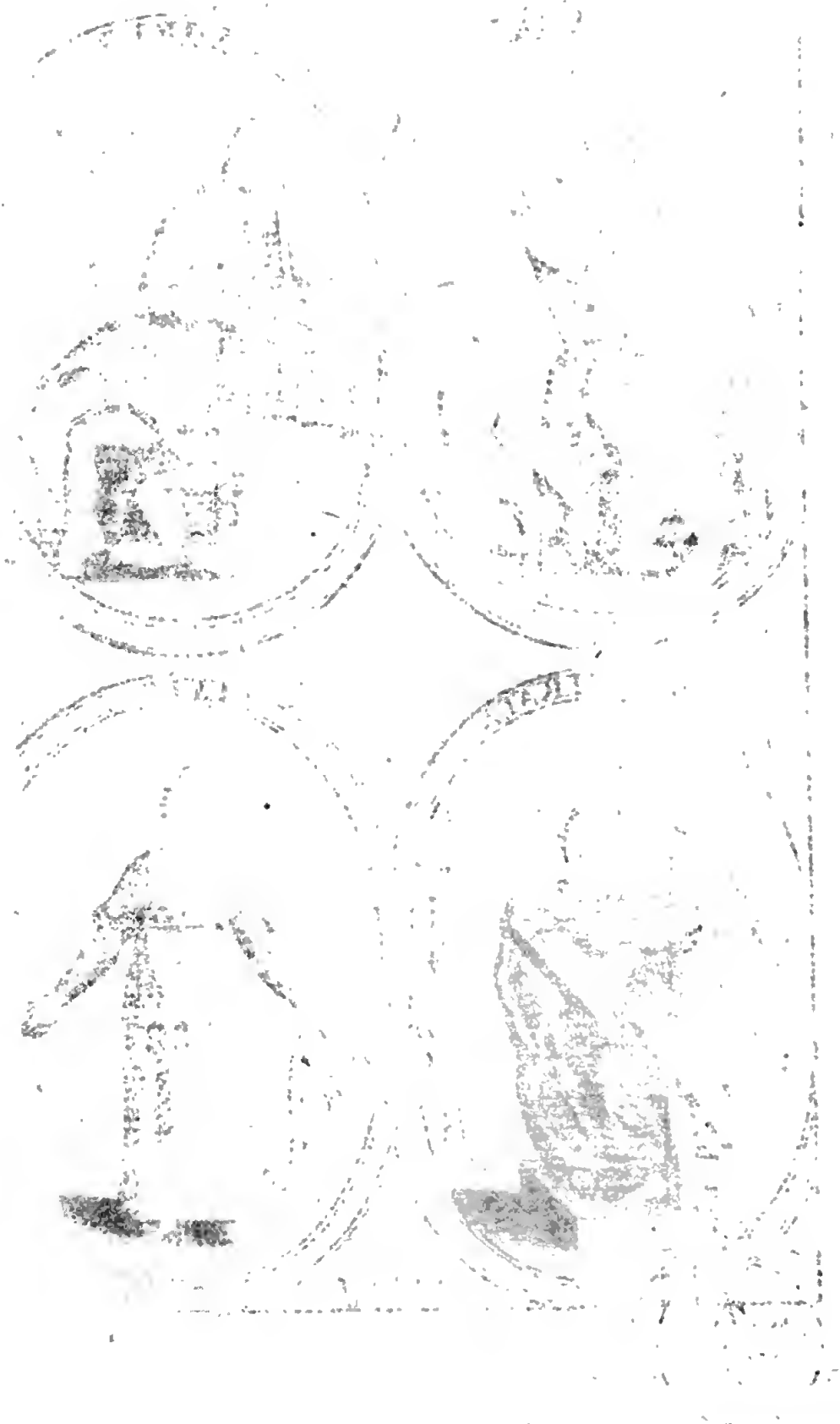
CHAP. XXX. *De l'origine de la Peinture. De ſon progrès. Caracteres des Peintres illuſtres. Leurs inventions particulieres.* p. 332

CHAP. XXXI. *De la Statuaire.* p. 348

CHAP. XXXII. *Des Stigmates.* p. 366

CHAP. XXXIII. *Des Stigmates ſur les Animaux.* 393

TRAITE'



L'ALPHABETH

BIBLIOTECA NACIONAL

TRAITÉ HISTORIQUE ET CRITIQUE DES SIGNES DONT NOUS NOUS SERVONS pour manifester nos pensées.

CHAPITRE I.

Des Lettres ou Caractéres de l'Alphabet. Définition des Lettres. Raisons, & utilité de leur invention. Abus que l'on en peut faire.

DE tous les Signes qui ont été inspirez de Dieu, ou qui ont été inventez par les Hommes, nul ne

merite mieux nos admirations, & nul ne nous eſt plus commode & avantageux que les Lettres. Auſſi pluſieurs grands Perſonnages qui en ont conſideré les merveilles, & éprouvé les biens qui nous en reviennent, n'ont jamais oſé décider ſi c'étoit la Parole qui devoit l'emporter ſur les Lettres, ou bien les Lettres ſur la Parole. Quoi qu'il en ſoit, du moins eſt-il ſûr qu'entre ces deux genres de Signes, il ſe trouve une liaiſon comme naturelle, & que peu s'en faut qu'ils n'aillent de pair : Même ancienneté preſque, & même étenduë, même utilité, & même force de ſignifier dans ces Lettres que dans la voix ſimple, & l'articulée : car ſi par la Parole nous manifeſtons au dehors les penſées de nôtre Eſprit, nos affaires, nos beſoins, nos plaiſirs, nos peines ; par les Lettres nous fixons & nos paroles qui s'envolent, & nos penſées qui ſe diſſipent, & que la Mémoire ne ſçauroit toutes retenir, attendu la varieté infinie des choſes ſur leſquelles nous nous expliquons. C'eſt donc à propos que nous ran-

geons après la voix ſimple, & l'articulée, les Caractéres de l'Alphabet, & que nous leur donnons la place d'honneur telle qu'ils méritent.

A ces Caractéres Alphabetiques nous en joindrons quantité d'autres qui ſervent, ou qui ont ſervi autrefois au même deſſein de manifeſter les penſées ; tels que ſont les Arithmetiques, les Hiéroglyphiques, les Symboliques, les Emblématiques,&c. nous y ajoûterons les divers genres d'écritures, & tout ce qui a quelque connexion avec elles ; les Notes ou marques qu'employoient autrefois les Anciens pour écrire en abbréviation; les ponctuations diverſes, la Stenographie, les Armoiries, les Stigmates, les Sceaux, la Peinture, & un grand nombre d'autres choſes qui pourront faire plaiſir au Lecteur. Au reſte les Lettres peuvent ſe définir : *Certaines figures arbitraires que l'on exprime ſur le papier, & ſur tout autre ſujet convenable, & qui rangées en certaine maniére, font connoître & manifeſtent les penſées de nôtre Eſprit, avec un rapport à la Parole dont elles ſont les Elemens.*

Cette définition eſt d'autant plus naturelle & plus légitime qu'elle montre parfaitement le rapport & la difference qu'il y a entre ces Lettres de l'Alphabet & les Caractéres Hiéroglyphiques des Egyptiens, de la Chine, & du Mexique ; entre les Notes dont on ſe ſert dans la Muſique, la Medecine, l'Aſtronomie, & entre quantité d'autres dont nous parlerons dans la ſuite : car ſi ceux-ci expriment les penſées de leurs Auteurs, & les repreſentent à nos Eſprits ; ils les figurent ſans former l'idée d'aucun mot particulier, & d'aucun diſcours, & ſans rapport à la Parole ; ainſi ils ne ſont que des Signes de nos conceptions, tandis que les Lettres ſont encore des Signes de nos Paroles, leurs parties indiviſibles, & des images & des expreſſions de nos conceptions, & qu'elles expriment au dehors toutes les differences des ſons de la voix articulée qu'on appelle mots, ſoit que ces differences ſoient ſimples, ou qu'elles ſoient compoſées.

C'eſt une merveille que chaque dif-

ference que la voix reçoit de differens mouvemens des Organes qui ſervent à la prononciation, ſoit marquée par une Lettre : c'en eſt encore une plus grande, que toutes les langues qui peuvent s'être perduës; que toutes celles qui pourront naître ; que toutes celles que l'on parle, ne ſuppoſent qu'un fort petit nombre de Lettres : que 24. Lettres, que 13. même ſuffiſent pour tous les termes, & les diſcours imaginables ; pour exprimer toutes nos idées, & les donner à connoître, non moins à ceux qui ſont éloignez de nous, qui ne doivent venir qu'après nous, & qui ne nous ont jamais vûs, ni connus, qu'à ceux qui nous voyent, qui nous entendent, & avec leſquels nous nous expliquons.

Quelques Auteurs ſe ſont appliquez à faire toutes les combinaiſons poſſibles des Lettres ; & après cette application gênante, ſans doute, ils ont trouvé que dans les 24. Lettres de l'Alphabet il peut y avoir autant de combinaiſons qu'en montre la table ſuivante.

1	1
2	2
3	6
4	24
5	120
6	720
7	5040
8	40320
9	362880
10	3628800
11	39916800
12	479001600
13	6227020800
14	87782912 00
15	1307674368 00
16	20922789888000
17	355687428096000
18	6402373705728000
19	121645100408832000
20	2432902008176640000
21	51090942171709440000
22	1124000727777607680000
23	25852016738884976640000
24	620448401733239439360000

Que ce Calcul ſoit juſte ou non, ce que nous ne nous vanterions pas.

de vérifier, il eſt ſûr du moins que les differentes combinaiſons que l'on peut faire de ces Caractéres, peuvent aller, pour ainſi parler juſqu'à l'infini.

Par ce que nous avons dit plus haut, & par ce que nous allons ajoûter, il ſera aiſé de découvrir les raiſons pour leſquelles les Lettres ont été inventées, & de connoître les utilitez qui nous en reviennent. C'a été afin qu'entre les Nations en général, & les Hommes en particulier, il y eût une ſocieté commune, qui ſans leurs ſecours n'auroit été que fort imparfaite, incommode, & même impoſſible en mille occaſions; mais avec leur ſecours plus admirable qu'il n'eſt communément admiré, les Hommes ſe dépeignent, la raiſon s'explique, les penſées les plus ſecretes ſe manifeſtent, l'on confere avec les abſens, l'on ſe fait entendre dans les Païs les plus éloignez, l'on y entretient le Commerce, tout le Monde eſt d'intelligence à ſe communiquer ce que chaque nation a de plus rare, & de plus utile; & par cette invention plus que ſurprenante,

qui au ſentiment de Platon & de Ciceron, n'a pû avoir d'autre Auteur que le Seigneur de l'Univers, nous converſons avec les Morts, nous nous enrichiſſons de leurs exemples & de leurs vertus, nous pénétrons dans leur Cœur & dans leur Eſprit, nous profitons de leurs veilles & de leurs travaux; les Arts, les Sciences, & les autres choſes qu'ils ont appriſes, ou inventées n'échapent point à nos connoiſſances; comme celles que nous apprenons ou que nous inventons nous-mêmes, ſeront connuës à ceux qui doivent venir après nous. Ainſi depuis que par le moyen des Caracteres l'on a trouvé le ſecret de fixer les Actions, de rendre viſibles aux yeux les Sons qui ne ſembloient convenir qu'à l'oüie, & d'arrêter enfin les Paroles qui de leur Nature s'en vont & paſſent avec viteſſe, les Hommes en ont toûjours tiré les mêmes avantages que s'ils avoient vêcu dans tous les Siecles, été de toutes les Nations, & aſſiſté dans toutes les Affaires du Monde, ſans que la Mort qui exerce un Empire ſouverain ſur

toutes choſes, ait jamais pû l'étendre ſur ces Caracteres, & ſans que le cours du temps, comme la rapidité d'un Torrent, les ait pû emporter dans l'oubly, & empêcher par là les Hommes de profiter de l'étude & des connoiſſances de ceux qui avoient paru dans les Siecles les plus reculez.

Cependant ces Lettres dont l'invention eſt ſi merveilleuſe, & dont les avantages ſont ſi étendus, ne laiſſent pas d'être tres-ſouvent préjudiciables à la République, par l'abus qu'en font certains Ecrivains, dont le Cœur étant corrompu, & l'Eſprit gâté, leur Plume ne peut que ſuivre la dépravation de l'un & de l'autre. Ces Romans & ces autres Traitez profanes remplis de ſotiſes & d'aventures, ou véritables ou fabuleuſes, & qu'on lit aujourd'hui ſi communément, & ſans ſcrupule, quoi qu'on s'apperçoive & qu'on ſente bien que par leur Lecture les paſſions s'échauffent, & que l'amour impur en particulier ſe réveille. Ces Livres impies où les Véritez les mieux établies ſont impunément alterées, & la Religion

déchirée : ces autres qui portent les Peuples à la ſédition, & à la revolte, contre les Loix de la raiſon & de la Nature qui veulent, que tous les Sujets ſe ſoumettent aveuglément à ceux qui ont le droit de leur commander : ces Libelles difamatoires qu'on fait ſervir à la vengeance, ou pour le moins au malin & cruel plaiſir de détruire entiérement la reputation, & de donner avec les traits de malignité les plus acerez des coups mortels à l'honneur de ceux que la Charité devroit épargner : ces Ouvrages ſuperſtitieux & magiques où ce que l'Enfer a de plus exécrable & de plus noir, ſe trouve exprimé ; & en un mot toutes ces autres mauvaiſes Piéces que les Peres ont regardées, tantot comme des œufs d'Aſpics que l'on ne ſçauroit manger ſans en reſſentir le venin ; tantôt comme des Baſilics ſur qui l'on ne ſçauroit jetter les yeux ſans mourir ; tantôt comme ces affreuſes Grenoüilles qui ſortoient en foule & en coaſſant de la gueule de cette Bête que S. Jean nous décrit dans l'Apocalypſe ; ou comme ces

autres qui affligerent toute l'Egypte, & dont chacun peut avoir appris les ravages ; tantôt enfin comme un Chancre pernicieux qui s'avance à chaque moment, & ne ceſſe d'attaquer, & de dévorer la chair qui eſt encore ſaine ; Toutes ces Piéces & quantité d'autres de cette nature, ſont autant de preuves fatales, que ſi les Lettres ont leur utilité, elles ont auſſi leurs inconvéniens, que ſi elles procurent de grands biens aux Hommes, elles leur cauſent quelquefois auſſi de grands maux : mais enfin ces inconvéniens & ces maux ne ſeront jamais ſi conſiderables, que le ſont les avantages qu'elles nous ont procuré juſqu'ici, & qu'elles nous procureront au temps avenir, & par conſequent c'a été ſans raiſon & ſans fondement que quelques Eſprits bizarres, ou trop délicats, en ont voulu blâmer l'uſage.

CHAPITRE II.

De l'Origine des Lettres. Diſpute entre les Nations ſur l'honneur de leur invention. Opinions diverſes ſur ce Sujet. Celle de l'Auteur.

CHaque Peuple ſe picquant autrefois d'Antiquité; chaque Peuple faiſoit auſſi tous ſes efforts pour avoir ce droit ſur les autres. Il n'y avoit ni Romans, ni menſonges, ni impoſture que chaque Nation n'inventât gratuitement,& comme à l'envy pour ſe faire honneur,& pour ſe diſtinguer des autres. C'eſt ce qui produiſit ce grand nombre d'Ouvrages fabuleux & ſuppoſez que l'on étaloit & publioit impunément, & dont la plûpart ſont parvenus juſqu'à nous. De-là cette diſpute éternelle entre les Hebreux, les Caldéens, les Arabes, les Egyptiens, les Aſſiriens, les Etiopiens, les Grecs, & quelques autres ſur l'invention des Caracteres, chacun d'eux ayant toûjours voulu s'en attribuer

attribuer la gloire, & l'avantage d'en avoir communiqué l'uſage aux autres. Un tel ſujet méritoit bien cette diſpute ; mais enfin ce n'eſt ni la vanité, ni le menſonge qui doivent l'emporter ſur la vérité, mais c'eſt la vérité qui doit l'emporter ſur le menſonge & la vanité ; & c'eſt cette vérité qu'il faut tâcher de découvrir quelques épaiſſes que ſoient les ténébres dans leſquelles elle ſe trouve enveloppée. Mais avant toutes choſes il eſt bon que nous prévenions le Lecteur que lorſque nous cherchons quel a été le premier Inventeur des Lettres nous ne cherchons principalement que celui-là ſeul qui a trouvé les Originales d'où ſont ſorties toutes les eſpeces de Lettres qui ſont venuës à la connoiſſance des Hommes, ou qui pourroient s'être perduës ; ainſi nous ne nous mettons pas en peine pour cette fois de vérifier & de décider ſi c'eſt Moïſe qui a inventé celles dont ſe ſervent maintenant les Juifs, ſi Abraham a trouvé les Syriaques & les Caldaïques ; Si les Pheniciens ont été les Auteurs des Attiques, dont

l'uſage fut, dit-on, apporté en Grece par Cadmus, & en Italie par les Pelaſges. Si les Egyptiennes doivent ſe rapporter à Iſis, & les Latines à la Mere du Roi Latin dont le nom fut Carmenta, ou autrement Nicoſtrata. Si en un mot ce fut Gulfila qui inventa celles des Getes ainſi qu'on le voit dans les Vers ſuivans, & que l'on trouve dans Crinitus.

MOSES *Hebræas primus exaravit Literas.*
Mente PHŒNICES *Sagaci condiderunt Atticas.*
Quas Latini ſcriptitarunt, edidit NICOSTRATA.
ABRAM *Syras & idem reperit Chaldaicas.*
ISIS *arte non minore protulit Ægyptias.*
GULPHILA *prompſit Getarum quas videmus ultimas.*

Quoi qu'il en ſoit de ce ſentiment, ce ne ſont pas, encore une fois, les eſpeces particulieres des Lettres dont il s'agit & que nous cherchons, ce

ſont les Lettres primordiales ſur le modele deſquelles toutes les autres ont été formées.

Quelque obſcure que ſoit l'Epoque des Lettres, nous ne deſeſperons pas de la découvrir. Mais pour réuſſir dans cette recherche, il faut commencer par détruire l'opinion de ceux qui donnent à certains Peuples trop legerement la gloire de cette invention, ou la vanité de ces peuples qui ſe l'attribuent ſans fondement.

Entre ceux qui de tous temps ont eu la mauvaiſe réputation de paſſer pour Menteurs, ce ſont les Grecs principalement. Ils ne ſont pas les ſeuls qui ſe ſont vantez d'avoir eu les premiers la connoiſſance des Lettres; mais tous les Sçavans dans l'Antiquité conviennent que l'uſage & la connoiſſance des Lettres leur furent communiquez par Cadmus, & que ces Lettres furent les Pheniciennes, c'eſt-à-dire, les Hebraïques, car au commencement les Hebreux qui habiterent dans la Syrie, dans la Phenicie, dans la Terre de Chanaam en retinrent le nom, & s'appellerent Phe-

niciens, Cananéens, Syriens ou Aſſiriens, ce qui, en paſſant, peut concilier les divers ſentimens de ceux leſquels voulant accorder certaines choſes aux Hebreux, & nommément l'invention des Lettres, les refuſent aux Pheniciens, &c. & au contraire: ſur quoi nous avons les témoignages de Guillaume Poſtel écrivant au Cardinal Charles; de Sigonius parlant de la Republique des Hebreux, l. 1. c. 1. de Polydore Virgile, l. 1. c. 6. de Bibliander dans ſon Traité des Langues. De Scaliger dans ſes Notes ſur Euſebe, & dans l'explication d'une Medaille de Conſtantin, & de pluſieurs autres qui ne mettent point d'autre difference entre les Hebreux, les Pheniciens, les Cananéens, &c. que celle des divers Païs où ils habitoient. C'eſt donc de Cadmus que les Grecs reçûrent les Lettres Pheniciennes, & par conſequent c'eſt en vain qu'ils ſe vantent d'avoir été les premiers qui les ont connuës. Ainſi les Pheniciens peuvent leur diſputer cette gloire, & non-ſeulement les Pheniciens, mais en-

core les Galates & les Lydiens, & les Gaulois mêmes : car que ç'ait été ou Samothes ſurnommé Dis du nom duquel les Gaulois furent appellez au commencement Samothées, ou Samnothées. Que ç'ait été Gomor, ou quelqu'autre des Enfans de Japhet qui ait fondé les Gaules. Il eſt ſûr ſelon Beroſe, *l.* 5. *Antiq.* & ſelon Cæſar, *de Bello Gall.* qu'ils y apporterent avec eux les Lettres Phœniciennes qu'ils communiquerent aux Galates & aux Lydiens, de qui Cadmus les emprunta, & qu'il porta enſuite en Grece un peu auparavant la Guerre de Troye. Cependant ces Lettres n'avoient rien, ou preſque rien de la beauté & de la figure des Phéniciennes, parce qu'elles avoient été corrompuës, ou alterées par les Galates & les Lydiens ; mais elles furent reformées peu de temps après par Homere. Ce qui peut abbattre entiérement cette vanité des Grecs, & relever en même temps l'avantage que nous avons en ceci ſur eux ; c'eſt qu'avant que jamais ils euſſent eu la connoiſſance des Lettres, il y

avoit déja dans les Gaules des Academies publiques où les hautes Sciences étoient enſeignées publiquement, & dont les Profeſſeurs s'appellerent pendant tout un temps *Sarronides*, du nom de *Sarron* qui avoit fondé ces Academies. Diodore en parle amplement, *l.* 6. *Antiq. c.* 13.

Les Egyptiens & les Caldéens ne pouvant prouver par bonnes raiſons qu'ils ont été les premiers Inventeurs des Letres, ont eu recours à des Fables. Les premiers, dit *Mela*, ſe ſont vantez autrefois d'en avoir eu l'uſage depuis plus de treize mille ans : Et pour donner plus de cours à leurs impoſtures, ils inventerent certains noms barbares d'Hommes qui avoient paru long-temps, diſoient-ils, avant celui que la Foi nous fait reconnoître comme le Pere de tous les autres. Les Caldéens plus impudens encore que les Egyptiens produiſant, au rapport de Ciceron & de Diodore, des obſervations de ſoixante & treize mille ans juſqu'à l'expédition d'Alexandre, ne reconnoiſſent point par conſequent d'autre

Nation que la leur qui ait pû inventer les Sciences & les Caractéres. Peut-être prenoient-ils ces ans pour chaque renouvellement de Lune, comme c'étoit leur coûtume, & qu'ils appelloient *Anni menſtrui*; dans cette ſuppoſition ils avoient été moins impoſteurs, mais ils n'auroient pas laiſſé pour cela de l'être.

La folie des Indiens ne cede en rien à celle des Egyptiens & des Caldéens, diſons mieux, elle la ſurpaſſe; car au rapport de Cozras Hebreu de Nation & de Religion, on trouve dans leurs Chroniques le propre nom du Pere d'Adam, auſſi-bien que le nom du Précepteur qui lui fut donné pour lui apprendre les Lettres. Qui n'auroit envie de rire en entendant le recit de pareilles Fables?

Les Arabes voulant à leur tour s'attribuer l'honneur en queſtion, l'ont diſputé aux autres Nations; ils ont toûjours conſtamment aſſuré que leurs Lettres étoient les premieres & les plus anciennes, & que toutes les autres n'avoient été faites & inventées que ſur leur modele; & pour

mieux abreuver les Peuples ils ont eu recours à des artifices dont nous parlerons dans la ſuite : cependant il faut l'avoüer, les Lettres des Arabes, des Caldéens, & des Egyptiens ſont des plus anciennes ; mais les Arabes & les Caldéens les tiennent des Hebreux, comme les Egyptiens les tiennent des Etyopiens par le moyen d'Iſis. La Nation même qu'on nomme Hebraique avoit vû les Lettres avant qu'elle eût reçû ce nom ; car avant que les Hommes portaſſent aucuns noms, les Lettres étoient inventées : ainſi comme nous n'adhérons point au ſentiment de Tacite qui donne aux Egyptiens la gloire de leur invention, nous n'adhérons pas non plus à celui d'Herodote, de Lucain, & de Scaliger qui l'attribuent aux Phéniciens, à moins qu'ils ne prennent les Phéniciens pour les Hebreux, comme il faut les prendre : nous nous voyons par conſequent obligez de nous éloigner de celui de S. Cyprien qui la rapporte à Saturne. Saint Iſidore, Euſebe, Eupolemus & quelques autres qui

n'oſent la refuſer à Moyſe nous paroiſſent un peu trop craintifs, & trop ſcrupuleux ; & ces autres qui croyent que les Lettres & la Loi écrite n'ont pas eu un commencement different, ſe trompent ſans doute ; S. Auguſtin dans ſon Livre de la Cité de Dieu, *l.* 18. *c.* 39. s'inſcrit en faux contre leur croyance, en diſant qu'avant que Moyſe eût reçû, & promulgué cette Loy écrite, il y avoit parmi les Juifs des Maîtres établis ou par la Religion, ou par les Magiſtrats, pour enſeigner les Lettres au Peuple : l'on ne ſçauroit même avancer avec fondement, comme l'ont prétendu quelques Ecrivains, que les Caractéres ayant pris fin par les eaux du Déluge, ce fut lui qui les inventa de nouveau, puiſque Dieu lui donna ſa Loi écrite de ſa propre main, & que d'ailleurs nous avons des monumens tres-anciens par leſquels nous apprennons qu'entre le Déluge & Moyſe l'on a eu l'uſage, & la connoiſſance des Lettres. Abraham les a eus cet uſage & cette connoiſſance, quoi qu'il ſoit faux, contre le ſenti-

ment de Philon, qu'il ait été le premier inventeur des Lettres. Les Caractéres dont il ſe ſervit furent probablement ceux des Caldéens, du moins pendant le temps qu'il fut parmi eux; car comme pendant ce tems là il parla leur langue, il dût ſe ſervir auſſi de leurs Caractéres. Si ce que nous avons dit plus haut eſt vrai, que Samothes porta les Lettres dans les Gaules; Il ſera auſſi veritable que l'uſage des Lettres y étoit connu avant Moyſe, & avant même Abraham, puiſque Samothes vint les fonder en la quatriéme année de Ninus, c'eſt-à-dire, ſelon la plus fidele Chronologie, 36. ans avant que ce Patriarche nâquit. L'opinion qui veut que Henoc en ait eu l'uſage avant le Déluge n'eſt pas ſans doute à mépriſer, puiſqu'elle trouve ſon fondement dans l'Ecriture & ſa confirmation dans les Peres, ce que nous montrerons ailleurs plus au long. Ces deux Colomnes dont parlerent Joſephe, Beroſe, & quantité d'autres Ecrivains, ſur leſquelles les Enfans de Seth graverent les connoiſſances qu'ils avoient

acquiſes de l'Aſtronomie, ſont encore des Monumens que nul de ceux dont nous avons parlé juſqu'ici, ne peut avoir été l'Inventeur des Lettres.

Il faut donc conclurre ſur de telles preuves que les premiers Hommes ont été ceux qui ont inventé les Lettres, ou qui les ont appriſes de Dieu par révélation. Joſeph, S. Auguſtin, Bibliander, Polydore Virgile, Angelus Roccha & quantité d'autres, diſent que l'origine des Lettres n'eſt pas moins ancienne qu'Adam, ils penſent que ce fut lui qui les inventa, & qu'il ſçut écrire comme il ſçut parler, qu'il en enſeigna enſuite l'uſage à Seth; lequel uſage fut communiqué à Cain, à Henoc, à Noë, & paſſa enfin peu à peu dans toutes les Nations après le Déluge. Ce qui, ſelon Pamphile, eſt confirmé par tous les anciens Monumens Latins, Grecs, Hébraïques, Samaritains, Caldéens, Arabes. Sur l'autorité de tels Ecrivains nous pouvons donc dire que l'ancienneté des Lettres va de pair avec l'ancienneté du Monde. Nous en avons une illuſtre confirmation

dans la fameuſe Bibliotheque du Vatican où parôit une figure peinte d'Adam, ayant ſur ſa tête quelques anciens Caracteres Hébraïques, & ſous ſes pieds cette Inſcription en langue Latine, qui montre que c'eſt lui qui a été l'Inventeur des Lettres : ADAM DIVINITUS EDOCTUS PRIMUS SCIENTIARUM ET LITERARUM INVENTOR. L'on ne doute point qu'Adam ne reçût les Sciences par infuſion, & qu'il ne les reçût que pour les communiquer à ſes Deſcendans. Comment auroit-il pû leur les communiquer, & ceux-ci les communiquer à d'autres ſans nulle connoiſſance des Lettres ? Comment ſe ſeroient-elles conſervées juſqu'à Noë ? Dira-t'on que ce fut par une ſimple Tradition orale ? Mais c'eſt ce qu'on ne ſçauroit s'imaginer. C'auroit même été une choſe impoſſible, dit Geſnerus dans ſon Commentaire ſur la Geneſe, *qu.* 6. *p.* 13. que l'on eût pû ſans le ſecours des Caractéres marquer exactement, & fidelement la ſuite d'un ſi grand nombre d'années & d'une infinité d'éve-

nemens

nemens que l'on devoit ſçavoir au juſte. Bonfrerius eſt encore de ce ſentiment, il ne doute point que les Caracteres & que l'Ecriture n'ayent précedé le Déluge, quoi que, dit-il, on n'en voye aucun veſtige dans l'Antiquité ; parce que, ajoûte-t'il, les Caractéres ſont l'une des choſes qui ſont abſolument néceſſaires, & dont on ne peut point ſe paſſer dans la vie civile. Il eſt vrai, du moins le préſumons-nous ainſi ſur les conjectures de quelques Auteurs, que les premiers Hommes ne ſe ſervirent pas d'abord avec tant d'adreſſe & avec tant de facilité des Lettres, que nous nous en ſervons aujourd'hui nous-même. Peut-être que ſouvent parmi eux une ſeule Lettre faiſoit un mot, & un ſeul mot un ſens entier. Mais ce n'eſt pas ce dont il s'agit. Avec le temps toutes choſes ſe perfectionnent, il ſuffit qu'abſolument ils ayent eû la connoiſſance des Lettres pour que ce que nous avons avancé ſoit vrai.

CHAPITRE III.

Quelles ont été les premiéres Lettres du Monde ? Opinions & vanité de quelques Peuples ſur ce ſujet. Sentiment de l'Auteur en faveur des Hébraïques.

IL ne ſuffit pas d'avoir cherché & trouvé la véritable Origine des Lettres, il faut encore examiner quelles ont été les Originales ; mais auparavant il eſt néceſſaire que nous ſuppoſions une choſe qui eſt tres-probable, qui peut même paſſer pour certaine, ſçavoir, que comme avant la confuſion de Babel il n'y eût qu'une ſorte de Langues, il n'y eût non plus qu'une ſorte de Caractéres, que l'on ne vit la difference, ou la multiplicité qu'il y a en ceux-ci, qu'à meſure que les Langues ſe multipliérent. Que les premiers Caractéres, dont eſt queſtion, ont été ceux de la Langue primordiale, quelle qu'ait été cette Langue : en un mot que tous les autres Caractéres ſont ſortis,

& ont été formez ſur le modele de ceux que nous avons dit avoir été connus d'Adam. Cela ſuppoſé, il ne nous reſte qu'à examiner quels ont été ces premiers Caractéres qui ont précedé tous les autres.

Ceux qui ont cru que la Langue Caldaïque a été la Langue matrice, ont cru de même que les Caractéres dont ſe ſervirent les Caldéens, ont été les Originaux : mais comme il eſt faux que leur Langue ait été la Langue matrice, la conſequence que l'on a voulu en tirer n'a pû être auſſi que tres-fauſſe. Les Grecs qui ſe ſont vantez d'avoir été les inventeurs des Lettres, ont dû par une ſuite néceſſaire vanter les Caractéres dont ils ſe ſervent comme les plus anciens de tous. Les Egyptiens, les Etiopiens, & quelques autres ont dû tirer une même conſequence en faveur des leurs : mais comme nous avons montré ailleurs la folie de leur vanité, nous avons en même temps prevenu l'erreur de leur conſequence. Les Arabes par un même eſprit de ſuperbe, ont voulu faire dépendre toutes les

autres Lettres des leurs ; & parce que le menſonge ne peut ſe ſoutenir ſans quelque artifice, ils ont eu recours à celui-ci : ils ont alteré leurs Caractéres aſſez ſemblables auparavant aux Hébraïques ; ils en ont déguiſé les noms, afin que l'on ne crût pas qu'ils dépendiſſent de ceux-ci : enfin pour mieux joüer leur rôle, ils en ont ajouté quelques-uns dans leur Alphabet, que l'on ne voit pas dans l'Hebreu ; comme le *Sſin*, le *Dſal*, le *Tſdſa* ou le *Tſa*, &c. Poſtel a connu tres-certainement, & mieux, ce ſemble, que nul autre, cette impoſture des Arabes dont il entendoit parfaitement bien la Langue. Voici ce qu'il en a laiſſé par écrit parlant des Lettres des Pheniciens : *Arabes vetuſtiſſimum Hominum genus, & planè Iſmaëliticum, id eſt, adulterinum, poſtquam cognoverunt ſuas Literas ortum ducere ab Hebraïcis, ſategerunt non tantùm abſolutè diſſimiles forma reddere, ſed ordinem etiam perturbare, & nominum bonam partem mutare ſtuduerunt.*

Les paroles de cet Ecrivain qui

nous découvrent l'artifice de ces Arabes, peuvent encore ſervir de preuve que les Caractéres Hebreux ont été les premiers du Monde : en effet l'on ne peut raiſonnablement leur oter ce droit d'ancienneté qu'ils ont ſur les autres : car comme la Langue Hebraïque fut celle que parlerent Adam & Eve, & tous les Anciens Patriarches, ainſi que nous l'avons fait voir amplement dans un autre endroit, il faut que les Lettres, qu'Adam inventa, ou du moins qu'il eût en uſage, ayent été celle de cette Langue : car de quels autres Caractéres auroit pû ſe ſervir la Langue matrice ? Ainſi les Lettres Hebraïques doivent être conſiderées comme les premieres de toutes ; d'autant mieux que toutes celles qu'on compte parmi les anciennes, telles que ſont les Caldaïques, les Aſſyriennes, les Babyloniennes, les Arabiques, les Syriaques, les Aramiques, les Grecques, tant les Modernes que les Anciennes, comme les Joniques, & les Attiques, ont tiré leur origine de celles des Juifs : ainſi remarquons-nous que l'*Aloha*, le

Beta, le *Gamma*, le *Delta* des Grecs, ont du rapport avec l'*Aleph*, le *Beth*, le *Ghimel*, le *Dalet* des Juifs : ainſi obſervons-nous, que le *Hha*, le *Ch*, le *Ra*, le *Sin*, le *Tha*, le *Pha*, le *Lam* des Arabes ont quelque reſſemblance & quant à la figure, & quant au ſon avec le *He*, le *Chet*, le *Reſch*, le *Scin*, le *Theth*, le *Pe*, le *Lamed* de ces mêmes Juifs, & ainſi des autres remarques que l'on pourroit faire ſur ce ſujet. Joſephe, *l.* 1. *antiq. c.* 4. Eupoleme chez ſaint Clement Alex. *l.* 1. *Stromat.* S. Aug. *de Civit. l.* 18. *c.* 39. Euſeb. *de præpar. Evang. l.* 9. *ch.* 4. Salian. *an.* 8. Bellarm. *de inſtit. Hebræ*, & quantité d'autres Ecrivains ont été pour ce ſentiment ; mais l'on obſervera que quand nous avons dit que les Lettres les plus anciennes ont tiré leur origine des Hebraïques, nous n'avons pas prétendu d'y comprendre les Egyptiennes, les Etiopiennes, & les Chinoiſes ; car celles-ci ſont moins des Caractéres Alphabétiques, que des Figures & des Images qui expriment tout d'un coup, & repreſen-

tent les choſes qu'ils ſignifient, à la difference de toutes les autres Lettres du Monde, & même des Hebraïques, qui ſeules ne peuvent rien ſignifier, ni repreſenter ; mais ſeulement quand les unes ſont jointes aux autres ; au lieu que chaque Lettre des Chinois, & chaque Hiéroglyphe des Egyptiens ont leurs propres ſignifications qu'ils ne perdent point, encore bien qu'on les uniſſe à d'autres Caracteres de cette ſorte ; ce qui pourtant n'empêche pas que les ſimples Lettres des Juifs, n'ayent précedé les Figures Hiéroglifiques, & des Chinois, & des Egyptiens.

Nous finirons cet Article en diſant que les Hebreux diviſent leurs Lettres en Guturales, en Dentales, en Labiales, en celles de la Langue, & en celles du Palais. Rien ne les empêchoit d'établir des Lettres du nez, & de faire monter juſqu'à cette partie le ſon de la Voix, où elle auroit reçû quelque difference. Les Guturales ſont : *Aleph*, *He*, *Chet*, *Hain*. Les Dentales : *Zain*, *Tſade*, *Reſch*. Les Labiales : *Beth*, *Mem*,

Vau, *Phe*. Celles de la Langue : *Daleth*, *Tau*, *Lamed*, *Nun*. Celles du Palais : *Ghimel*, *Jod*, *Caph*, *Coph*.

L'on ne ſçait pas poſitivement ſi cette diviſion des Lettres Hebraïques, & leurs differentes prononciations, ſont auſſi anciennes que les Lettres mêmes : quelques-uns prétendent que non, diſant que c'eſt des Arabes que les Juifs les tiennent, encore bien que les Lettres, & le Langage de ceux-ci ſoient plus anciens que les Lettres & le Langage de ceux-là ; & ces Auteurs rapportent certains faits d'Hiſtoire qui en ont été, diſent-ils, l'occaſion, mais dont nous ne voudrions pas nous rendre garans.

CHAPITRE IV.

Si les Anciens Caractéres des Juifs étoient de la même forme ou figure que ceux d'aujourd'hui ?

Comme il n'eſt rien qui ne ſoit ſujet au changement, ce n'eſt pas en vain que nous agitons ſi les anciens Caractéres Hebreux que nous avons dit avoir été les premiers, étoient de la même figure que ceux dont ſe ſervent à preſent les Juifs. Cette queſtion eſt célebre parmi les critiques, & nous jugeons qu'elle merite d'être ſçûë.

Le Rabin Simon prétend que les lettres non plus que la Langue, n'ont jamais changé parmi les Hebreux. Mais il ſe trompe aſſurément. Nous tombons d'accord que le Langage Hebraïque n'a jamais changé, mais dans ce ſens ſeulement qu'il n'a jamais été détruit ; car il eſt vrai qu'il a toûjours perſeveré quelque part dans ſa pureté, c'eſt-à-dire, ou dans

quelques Livres, ou dans quelques Particuliers, nonobſtant les differens accidens que nous ſçavons être arrivez, & par leſquels quantité de leurs Livres furent ou perdus, ou anéantis, comme il arriva lorſque les Babyloniens conduits par Nabuzardam brûlerent leur Temple. Mais dans un autre ſens il eſt tout ſûr qu'il a changé; c'eſt-à-dire, qu'il a ſouvent dégénéré en Dialecte, & qu'il a été par conſequent alteré; ce que l'on vit principalement pendant que les Juifs étoient captifs à Babylonne, où nous apprenons que ſe forma le Syriaque par le mélange de l'Hebreu & du Caldaïque. Nous conſentons encore que les Lettres Hebraïques n'ont jamais changé par rapport à leurs noms, & à leur ſon; car quant à ces deux choſes l'Alphabet des Hebreux a toûjours été le même. Toûjours l'on a prononcé *Aleph*, *Beth*, *Ghimel*, *Daleth*, &c. Mais l'on ne doute point qu'elles n'ayent changé quant à la figure. Les Caractéres dont ſe ſervent aujourd'hui les Juifs & qui ſont quarrez, ont été ou empruntez

des Aſſyriens, ou inventez par Eſdras. Saint Jerôme dans le Prologue général ſur l'Ecriture & qu'il a intitulé : *Prologus Galeatus*, dit abſolument que ce dernier les inventa, & qu'il laiſſa les anciens aux Samaritains, & aux Chutéens, ce qu'il fit afin de rompre toute communication entre les Juifs & les Samaritains, & de leur ravir par là la connoiſſance des Livres Saints & le moyen d'en abuſer. Ce Docteur en confirmation de ce qu'il avance apporte la figure de la Lettre *Tau* qui eſt la derniére de leur Alphabet qui reſſembloit à la figure de la Croix à laquelle le *Tau* nouveau ne reſſemble point.

Tous les Ecrivains cependant ne conviennent pas qu'Eſdras ait changé cette Lettre, encore bien qu'ils conviennent qu'il changea les autres; au contraire ils diſent qu'il la conſerva, & que ce ne fut qu'un long-tems après qu'elle fut changée ; c'eſt-à-dire, lorſque les Juifs ceſſerent d'être ſous la domination des Romains ; & ce fut, diſent-ils, par les Maſſoretes, ou par les Rabins, ce qu'ils fi-

rent en haine de la Croix de JESUS dont elle portoit la figure. Origenes ſur le quatriéme Verſet du Chapitre neuviéme d'Ezechiel, Euſebe dans ſa Chronique, ſur la 80. Olympiade. Africanus, George Syncelle, les Talmudiſtes, & les Rabins, conviennent qu'Eſdras fit ce changement, & reconnoiſſent la difference qu'il y a entre l'Hebreu Moderne des Juifs, & l'Hebreu des Samaritains.

D'autres diſent qu'Eſdras ne fit pas un nouveau Alphabet, mais qu'il ſe ſervit ſeulement de la Langue Aramique, & des Lettres Aſſyriennes; tant pour empêcher que les Juifs n'euſſent plus de communication avec les Samaritains, comme il a déja été dit, que parce que l'Ecriture des Juifs étoit plus difficile que celle des Aſſyriens. Mais ſoit qu'il faille s'en tenir à cette derniere opinion, ſoit qu'il faille ſuivre la premiére; il ſera toûjours vrai de dire, que les Caractéres dont ſe ſervent maintenant les Juifs, ſont differens des anciens par les traits & par les figures, & par conſequent de ceux dont ſe

ſervit

ervit leur Legiſlateur en écrivant 'Hiſtoire Sainte ; que ce fut enfin hez les Samaritains, & les Chutéens ue reſterent les anciennes Lettres. Ainſi toutes les Legendes, les Epiaphes, les Inſcriptions en Caractéres Hebraïques modernes que l'on vante comme plus anciens qu'Eſdras, ont des monumens apocryphes, & les impoſtures des nouveaux Juifs.

Nous avons une autre preuve, qui eſt aſſurément convaincante, & res-plauſible en même temps, que es anciens Caractéres Hebreux ont été ceux que l'on nomme Samariains : c'eſt que l'on trouve divers icles anciens des Juifs dont l'Inſcription eſt en Langage Samaritain. Dans les uns l'on voit une Urne avec le la Manne d'un côté ; & de l'autre ne branche d'Amendier fleurie reprefentant la Verge d'Aaron avec ces leux Legendes Samaritaines : *Sicle l'Iſraël*, *Jeruſalem ſainte*. Dans les utres on trouve ces mots en mêmes Caractéres Samaritains, *Jeruſalem ainte*, *Jeruſalem Kedeska*. Le Rabin Ramban, Poſtel, Arias Montanus,

Villalpande, Morin, & quantité d'autres parlent de ces Sicles. Or de ces deux Legendes il eſt aiſé d'inferer deux choſes favorables à nôtre opinion. De la premiére conçûë en ces termes, *Sicle d'Iſrael*, nous pouvons juger que les ſuſdits Sicles ont été tout au moins frappez quelque temps avant la captivité, & par conſequent avant le Docteur Eſdras; car après la captivité, les Juifs ne furent plus appellez Iſraëlites, mais Juifs ſeulement. De la ſeconde qui porte ces mots: *Jeruſalem ſainte*, nous inferons tres-à-propos que ce n'étoit pas chez les Samaritains, mais chez les Juifs que cette Monnoye avoit cours, & que c'étoient ceux-ci, & non point ceux-là qui l'avoient fait battre: car il n'eſt pas à préſumer que les Samaritains qui n'avoient nulle liaiſon avec les Juifs depuis le temps de leur diviſion, qui étoient d'ailleurs ennemis de Jeruſalem qu'ils ne reconnoiſſoient plus comme une Ville Sainte, lui euſſent donné ſi publiquement un titre pareil. Il eſt donc tout ſûr que les Caractéres Hebreux qui ſont

naintenant differens des Samaritains, e le furent pas autrefois, & conſéuemment il eſt vrai de dire, qu'ils nt changé quant aux traits & quant ux figures.

CHAPITRE V.

i les Juifs autrefois ont eu des Voielles ? Si maintenant ils n'en ont point ? Si les points & les accens Hebraïques ſont auſſi anciens ou non que les Caractéres ? Quels en ont été les Inventeurs. Et pourquoi ont-ils été inventez ?

[L paroit d'abord que cette demande eſt inutile, parce qu'il ſemble u'une Langue ne peut point ſe paſer de Voyelles, les Voyelles étant éceſſaires pour déterminer la prononciation que les Conſonnes ne auroient déterminer toutes ſeules. ependant il eſt ſûr que dans l'Alhabet Hebraïque toutes les Lettres nt conſonnes, & qu'aucune n'y eſt preſent Voyelle ; ainſi ceux-là ſe

trompent tres-assurément, qui croyent que dans le Langage Hebreu il y a des Voyelles comme dans les autres. Ce Langage néanmoins en a eu dans son Origine, l'*Aleph* qui est l'*A*. le *Jod* qui est l'*I*. le *Hajin* qui est l'*E*. le *Vau* qui répond à l'*O* & à l'*V*. Ces quatre Lettres donc qui étoient autrefois Voyelles, servoient à déterminer la prononciation. Il est vrai que les Voyelles qui ont toûjours été dans cette Langue dès sa naissance, n'ont pas toûjours été marquées par quelques petites figures, comme l'ont fait les Massoretes. On ne les lisoit pas des yeux; mais on sçavoit par tradition les endroits où il falloit les placer; car si l'on peut écrire sans Voyelles ce que font les Juifs, on ne sçauroit lire sans leur secours, & sans les sous-entendre, ou même en les élisant au milieu des mots. Mais parce que dans la Langue Hebraïque ces susdites quatre Lettres Voyelles ne se rencontrent presque jamais dans le milieu d'aucun mot, & qu'il y en a quantité d'autres où plusieurs Consonnes se trouvent de suite, ce qui

levoit rendre, ce ſemble, tres-difficile la prononciation de l'Hebreu, alors l'uſage pouvoit ſuppléer, & uppléoit effectivement. Des Gens ui parloient continuellement cette angue, & qui avoient appris dès eur jeuneſſe à la prononcer, pouroient franchir tres-facilement une areille difficulté, comme l'uſage upplée dans les Païs Septentrionaux, ù les Naturels prononcent ſans pei- ne des mots où il y a trois & quatre Conſonnes de ſuite.

La Langue Hebraïque qui maintenant n'a point de Voyelles, a des ertains points, & ces points mis u-deſſous des Lettres tiennent lieu e Voyelles. Ils ſervent à deux cho- s, principalement, à fixer la prononciation que les Conſonnes ſeules e peuvent fixer, & à déterminer la gnification d'un mot; parce que uvent une differente ponctuation 'un même mot (ce qu'il faut auſſi ntendre de la prononciation) ſigni- e des choſes toutes differentes.

Ces points voyelles ſont au nombre de treize que l'on diviſe en longs,

en brefs, & en tres-brefs. Il y en a cinq longs qui ſont *Camets*, *Tſere*, *Chiric Gadol*, *Cholem*, *Schurec*. Le *Camets* eſt un *A*. le *Tſere* eſt un *E*. le *Chiric Gadol* un *I*. le *Cholem* un *O*. le *Schurec* un *V*.

Il y en a cinq brefs qui ſont *Patach* qui vaut un *A*. un *Segol* qui vaut un *E*. *Chiric Katon* qui vaut un *I*. *Camets Cateph* qui vaut un *O*.

Il y en a trois qu'on nomme tres-brefs, *Sceva*, *Chateph Patach*, & *Chateph Segol*. Un *Sceva* vaut un *E* tres-bref. Un *Chateph Patach* vaut un *A* tres-bref. Un *Chateph Segol* vaut un *E* tres-bref.

Ces points ſont de nouvelle invention, & tout ce qu'il y a de Gens Sçavans parmi les Critiques, ſoient-ils Catholiques ou Proteſtans, ou Rabins, en reconnoiſſent la nouveauté. Moyſe ne les a nullement connus, & ceux-là ſe trompent qui croyent que Dieu lui montra la ponctuation. Les preuves qui détruiſent ce ſentiment ne ſçauroient être plus fortes & plus convaincantes. Nous en apportons ſeulement ici quelques-

mes. La premiére ſe tire de ce que nous avons déja dit, que les Caracéres Hébraïques anciens étoient les mêmes que ceux des Samaritains : Or parmi les Samaritains les points ne ſont nullement en uſage ; mais pour Voyelles ils ſe ſervent de ces quatre Lettres, *Aleph*, *He*, *Vau*, *Iod*. La deuxiéme, c'eſt que parmi les Juifs d'apreſent, il ſe trouve d'exemplaires ſans points, repreſentant celui de Moyſe, & qu'ils liſent publiquement dans leurs Synagogues. La troiſiéme, c'eſt que les Interprêtes des anciennes Verſions Grecques, Latines, & Caldaïques, ont travaillé ſur des Exemplaires non ponctuez; ce qui paroit en ce qu'ils ont traduit differemment certains mots, ce qu'ils n'euſſent pas fait, s'ils euſſent eu les Exemplaires ponctuez où la prononciation en auroit été fixée. Cette derniére preuve ne montre pas ſeulement que les points étoient inconnus du temps de Moyſe, elle montre encore qu'ils étoient inconnus à Eſras, que quelques-uns ont prétendu, mais ſans raiſon, en avoir été l'Inven-

teur ; car ces Verſions ayant été faites ſur des exemplaires non ponctuez, & après le Docteur Eſdras, l'on doit conclurre que les points n'ont été inventez qu'après lui. La quatriéme raiſon qui prouve la nouveauté des points ; c'eſt que du tems même de S. Jerôme ils n'étoient pas encore en uſage ; car s'ils euſſent été en uſage, il en auroit eu quelque connoiſſance ; il s'en ſeroit ſervi ; il en auroit du moins fait mention en parlant des Caractéres Hebraïques : quand il a traité des differentes prononciations, il auroit dit qu'elles provenoient des ponctuations differentes, & il n'auroit pû ſe diſpenſer de le dire en pluſieurs rencontres. Il ne l'a pas fait, nous avons donc par là une conviction que de ſon temps ils n'étoient pas encore en uſage.

Il eſt vrai que ce Pere, dans divers endroits de ſes Ouvrages parle des accens & des points de la Langue Hebraïque ; mais par ces accens il entend la prononciation & les ſons qui ſe font entendre avec la parole, ce qu'il explique clairement dans

on Epître à Evagrius ; & par ces oints il entend les extrémitez des ettres, & nullement les points Voelles. Après qu'il s'en eſt expliqué ui-même, il ne nous reſte aucun ieu d'en douter. Les Lettres *Daleth* c *Reſch* ſont ſemblables, dit-il ans ſon Commentaire ſur le chap. 2. de Zachar. & ne different que, *arvo tantum apice* ; c'eſt-à-dire, par extrémité de la ligne ſuperieure de es deux Lettres, comme leur figure e fait aſſez voir. Ce n'eſt donc pas es points, & des accens en queſon qu'il parle.

La vérité du fait c'eſt, que les oints ne furent inventez au plûtôt, u'en l'année 476. ou environ de Ere Chrétienne, à la fin, ou peu près le regne de l'Empereur Honous, ou ſelon l'opinion la plus comune au neuviéme Siecle : & ce fut ar deux Sçavans Juifs qui ſe nomoient, l'un Aaron, & l'autre Jacues, celui-là étoit fils d'Aſer, & ceui-ci fils de Nephtali, tous les deux labitans de Tyberiade, lequel Art çût dans la ſuite ſa perfection par

deux fameux Maſſoretes Ben-Aſcher, & Ben-Nephtali. Cette opinion eſt ſuivie de Mercerus, de Genebrard, de Bellarmin, de Scaliger, de Salmeron, d'Olivetan, de Villalpande, & de Loüis Capelle principalement, qui établit contre Buxtorf la nouveauté des Ponctuations par des raiſons qui ſont ſans replique.

CHAPITRE VI.

Si les Caractéres ſont plus ou moins multipliez parmi les Nations ? Si de tous temps l'on a eu autant, plus ou moins de Lettres que l'on en conte maintenant dans les Alphabets ? Quels ont été ceux qui les ont augmentées ?

IL eſt certain que tous les Peuples n'ont pas le même nombre de Lettres. Les Hebreux en ont vingt-deux, & l'on dit qu'autrefois ils en eurent juſqu'à vingt-ſept. Les Grecs en ont vingt-quatre. Les Latins en ont vingt-trois. Pluſieurs Peuples Meridionaux & Orientaux qui n'en eurent que

'ingt-ſix au commencement, en ont naintenant trente-deux. Dans la Nunidie Region d'Afrique on ſe ſert de quarante-ſept Lettres. Cette inégalité paroitra encore mieux dans un autre Article où nous donnerons un Catalogue de tous, ou de preſque ous les Alphabets du monde; en atendant nous ajoûterons que les Chinois ont cinquante-quatre mille quatre cens neuf Lettres ſelon quelques-ıns, & quatre-vingt-huit mille ſelon quelques autres. Dans cette Nation 'on n'eût d'abord que des Hieroglyphes: Mais ces Chinois en vinrent à les figures plus ſimples, & de celles-:i ils en firent de compoſées, qu'ils ıugmenterent juſqu'à l'un ou à l'autre nombre que nous venons de dire. Les ſimples ſont faites de lignes, de points, & de plis; & les compoſées ont formées de pluſieurs ſimples. Ils es font avec le Pinceau, & ils en ont de ſi grandes & de ſi longues que pour les former, ils donnent juſqu'à vingt, & vingt-quatre coups de Pinceaux. Cependant ils n'ont que fort peu de mots qui ne ſont même que

d'une Syllabe. Selon le Pere Magaillans ils n'en ont que trois cens vingt; mais le Pere le Comte leur en donne trois cens trente : néanmoins ce peu de mots avec leurs differences & leurs diſtinctions forment une Langue parfaite. Pour cela il a fallu trouver le moyen de multiplier le ſens ſans multiplier les paroles, & c'eſt non-ſeulement par l'aſſemblage ou la jonction des Monoſyllabes, ce qui eſt frequent dans leur Langue ; mais encore par les differens accens principalement qu'on leur donne, qui ſont tantôt ſimples, tantôt forts, tantôt graves, tantôt aigus, ou circonflexes, comme par les differentes inflexions de voix ; en ſorte que ces inflexions & ces accens differens, multiplient ce petit nombre de mots d'une maniére prodigieuſe. Par exemple, la Syllabe *Po* priſe en onze diverſes maniéres, fait onze mots, & ſignifie onze choſes differentes. Cette Syllabe accentuée en la premiere maniére ſignifie *Verre* ; en la deuxiéme veut dire *Boüillir* ; en la troiſiéme ſignifie *Vaner du Bled*, ou *du Ris* ; en la

la quatriéme , *Sage Liberal* ; en la cinquiéme , *Préparer* ; en la ſixiéme, *Vieille Femme* ; en la ſeptiéme , *Rompre* , *Fendre* ; en la huitiéme , *Enclin* , ou *Incliné* ; en la neuviéme , *Tant ſoit peu* , *Preſque* ; en la dixiéme, *Arroſer* ; en la derniere enfin elle ſignifie *Eſclave* , *Captif*. Par ce ſeul exemple l'on voit qu'une ſeule Syllabe differemment prononcée , & accentuée peut ſignifier pluſieurs choſes , & que peu de mots peuvent ſuffire aux Chinois pour s'expliquer en toute ſorte de matiére , d'autant mieux que parmi eux chaque Monoſyllabe eſt Nom , Pronom , Subſtantif , Adjectif , Verbe , Adverbe ; qu'elle ſignifie le Preſent , l'Imparfait , le Parfait , le Futur , l'Imperatif , le Subjunctif , l'Infinitif , le Singulier , le Pluriel avec leurs Perſonnes , &c. ce qui parmi nous ne peut s'exprimer qu'avec beaucoup de termes , ou de mots. Les differentes fonctions des Monoſyllabes ne contribuent pas moins à multiplier ces trois cens-vingt , ou trente mots , ainſi que nous le remarquons dans

ces ſix Notes de Muſique, *Ut*, *Re*, *Mi*, *Fa*, *Sol*, *La*, qui diverſement combinées forment une infinité d'Airs, & mille varietez dans le Chant. Si nous nous ſommes un peu étendu ſur les Lettres & le Langage des Chinois, l'on ne doit pas nous en ſçavoir mauvais gré. Voyons maintenant ſi de tout temps l'on a eu autant, plus ou moins de Caracteres que l'on en voit à preſent dans les Alphabets.

Il eſt hors de doute que comme au commencement il n'y eût aucune difference quant aux figures dans les Caracteres, il n'y eût non plus nulle inégalité quant au nombre. Alors ils ne furent ni plus, ni moins multipliez dans les differentes Nations du monde qui en eurent la connoiſſance : car comme les Lettres ſont les Elemens dont la Parole eſt compoſée, il n'y dût avoir par tout tres-probablement que le nombre de treize Lettres, ſelon le nombre de ces Elemens. Les premiers Hommes durent, ce ſemble, ſe contenter de celles qui étoient préciſément néceſſai-

pour pouvoir parler, & expri-
au dehors leurs penſées. Or l'on
: parler, & exprimer toutes ſes
ſées avec treize Lettres. Ce n'a
ou que la bizarrerie, ou qu'une
grande commodité qui a produit
es ces Lettres ſurnumeraires que
a ajoutées à celles qui ſeules
vent abſolument ſuffire ; & ces
niers Hommes n'étoient ni bizar-
, ni point tant ſoigneux à recher-
r ce qui étoit le plus commode.
umede, Pherecides, Epicharme,
onides, Pythagore, Claudius,
ilperic, &c. furent ceux parmi
Grecs & les Latins qui firent cette
mentation de Lettres, ou qui en
ſtituerent des unes à la place des
res.

Et en effet l'on n'eût tout d'un
ip en Grece que ſeize Lettres où
dmus en apporta l'uſage, à ce
on pretend, mais dont il ne fut
; cependant l'Auteur, ainſi que
us l'avons demontré plus haut.
s Lettres étoient les ſuivantes :

Β Γ Δ Ε Ι Κ Λ Μ Ν Ο Π Ρ Σ Τ Χ.

e l'on prononce en cette maniére :

Alpha, *Beta*, *Gamma*, *Delta*, *Epſilon*, *Iota*, *Kappa*, *Lambda*, *Mi*, *Ni*, *Omicron*, *Pi*, *Ro*, *Sigma*, *Tau*, *Chi*. A ces ſeize, Palamede en ajouta quatre, qui ſe prononcent en cette ſorte : *Thita*, *Xi*, *Phi*, *Yplon*, & dont les figures ſont celles-ci : Θ Ξ Φ Υ. L'on dit qu'il tira ces Lettres du vol des Gruës qu'il imita. Simonides y en ajouta quatre autres : Ψ Ζ Η Ω. *Pſi*, *Zeta*, *Ita*, *Omega*. Ariſtote au contraire à penſé que l'on y en eût d'abord dix-huit, & que Epicharme & non Palamede y ajouta ces deux ſuivantes : Θ & Ρ. *Thita* & *Ro*. ſelon même Hermolaüs, il y ajouta celle-ci, Ψ qui eſt la pénultiéme de l'Alphabet Grec, & dont le ſon eſt *Pſi*.

Les Latins à l'imitation des Grecs, à leur ſeize anciennes Lettres qui étoient : A B C D E G I L M N O P R S T V. en ajouterent encore ſix : F K Q X Y Z. Ceux d'Eole inventerent la Lettre F. Saluſtius n'inventa pas le K. ainſi que l'ont cru quelques-uns, il le ravit ſeulement aux Grecs. Le Q eſt de l'invention de Li-

nius Calvus, ou d'Evander. L'X
t trouvé par l'Empereur Claudius.
& Z n'ont pas été de l'invention
s Latins, ces Lettres ont été priſes
l'Alphabet Grec.

L'on ne ſe contenta pas d'ajouter
nouvelles Lettres aux anciennes,
on en ſubſtitua des une à la place
s autres. Nous dirons dans un au-
e endroit plus commodément ceux
ui firent ces tranſpoſitions. Il eſt
onc ſûr que de tous temps il n'y a
s eu le même nombre de Lettres
ns les Alphabets; mais que c'eſt
t la bizarrerie, ou une plus gran-
commodité que l'on a cher-
ée, qui a produit ces Lettres
ouvelles.

CHAPITRE VII.

De la diverſité des Lettres quant à l'ordre, quant à la prononciation, & quant aux figures.

LEs Caracteres de l'Alphabet ſouffrent dans les differentes Nations quelque diverſité dans leur ordre, ou dans leur arrangement, tout comme dans leur nombre. Cet arrangement divers paroit ſur tout dans l'Alphabet des Arabes. Ce Peuple en changea non ſeulement les figures, mais par une ſotte vanité; c'eſt-à-dire, afin que l'on ne crut pas que ſes Lettres euſſent été empruntées de quelques autres plus anciennes, il en pervertit encore l'ordre. Dans les Alphabets des autres Nations ce renverſement ne paroit pas tant. Les Hebreux néanmoins, les Grecs; & quelques autres placent le G après le B. au lieu que nous y plaçons le C. Ils n'ont pas tort de le placer avant le C. car il eſt bien plus doux, &

en plus facile à prononcer, & il roit être, ſelon la raiſon, que les onſonnes les plus douces ſoient les emieres en ordre. Dans cette ſup-ɔſition il ſemble que les Lettres L. M ne devroient pas être ſi recu-es. Dans les Alphabets des autres ations l'on remarque auſſi quelque nverſement d'ordre. Nous ne de-ɔns pas pourtant le condamner d'a-ɔrd ; peut-être n'a-t'on donné le emier rang à certaïnes Lettres qu'à uſe qu'elles ſont plus fréquemment ɲployées dans le diſcours ; en cela ɔn a pas eu tort. Cependant la Let-e A, parmi tous les Peuples, ſe ɔuve toûjours la premiere, quel-le differente qu'y ſoit la pronon-ıtion.

L'on remarque une bien plus gran-diverſité dans la prononciation des ttres parmi les differens peuples l'Univers. L'on en verra une preu-autentique dans le Catalogue ſui-nt de tous, ou de preſque tous les-phabets du Monde, que nous don-ns ici pour la ſatisfaction du Lec-ır.

MANIERE

DE PRONONCER.

Des Latins, des Italiens, des Eſpagnols, des Allemands, des Flamands, &c.

A Be Ce De E eF Ge Hach I K eL eM eN O Pe Qu eRRe eS Te V iX.

Des Grecs, des Joniens, &c.

Alpha, Beta, Gamma, Delta, Epſilon, Zeta, Ita, Thita, Iota, Kappa, Lambda, Mi, Ni, Xi, Omicron, Pi, Ro, Sigma, Tau, Ypſilon, Phi, Chi, Pſi, Omega.

Des Hebreux & Samaritains.

Aleph, Beth, Gimel, Dalet, He, Vau, Zain, Chet, Theth, Jod, Caph, Lamed, Mem, Nun, Samech, Gnain, Pe, Tſade, Koph, Reſch, Schin, Tau.

Des Pheniciens.

Aſuz, Bem, Cemi, Dimi, Ethimi,
:tim, Gith, Huch, Jothim, Kavam,
ıthim, Momi, Nichoim, Oliph,
ıiſai, Quenu, Rophi, Sith, Toth,
r, Xith, Yn, Ziph, Ziph, Ziph.

Des Syriens.

Olaph, Beth, Gomal, Dolath,
e, Vvau, Zoe, Heth, Theth,
ıd, Chuph, Lomad, Mim, Nun,
:mchath, E, Phe, Tzode, Kuph,
eſch, Schin, Thau.

Des Brachmanes.

A, i u, Re, Lre, Ha Ja, Va, Ra,
ı, Nja, Ndda, Na, Nga, Ma,
ıa, Ddha, Dha, Gha, Bha, Ja, Dda,
a, Ga, Ba, Kha, Pha, Txha,
ha, Tha, Txa, Ha, Ta, Ka, Pa,
a, Kha, Sa.

Des Caldéens.

Elpha, Vath, Gau, Dau, Zau, Vr,
ec, Vu, To, Hit, Caccar, Harar,
endin, Neta, Pu, Fu, Puſo, Sam, An,
ıgiuu, Kal, Rab, Sim, Reb, Ten.

Des Arabes, des Perſes & des Turcs.

Aliph, Beth, Te, The, Cim, Hha, Cha, Dal, Dhal, Re, Zain, Sin, Scin, Sad, Dhad, Ta, Thda, Ain, Ghain, Phe, Chaph, Kaph, Lam, Min, Nun, He, Faff, Ie, Lam-Aliph.

Des Egyptiens.

Athomus, Biuithyn, Chinoth, Dinam, Eni, Fin, Gomor, Heleta, Joquum, Kayta, Luzamin, Mithe, Nayn, Obelat, Pilon, Quin, Iron, Sichen, Thela, Vt, Xiron, Ipph, Zaim, Thou,

Des Etiopiens.

Alph, Beth, Gemel, Dent, Hoi, Vaue, Zai, Haut, Harm, Thait, Jaman, Caph, Laui, Mai, Nahas, Saut, Hain, Pais, Aph, Pſa, Zadar, Zxappa, Kaph, Res, Saat, Taui.

Des Georgiens.

Alpha, Veda, Gamma, Delda, E,

Zzoſti, Zieta, Eloim, Theta, Toda, Zabda, Lambda, Mi, Ni, Lxi, Oo, Phi, Rou, Sigma, Ta, Hie, Phi, Chi, Ipſi, Omega, Schi, Vue, Comi, OT, Giniſa, Sima, T.

Des Cophtites, & Jacobites.

Alpha, Vveda, Gamma, Delda, E, Zſo, Syeta, Heda, Theda, Joda, Caba, Lauda, Me, Nyn, Axi, Off, Pi, Ru, Sigma, Taf, He, Phi, Chi, Epſi, O, Schey, Vey, Cha, Chy, Hori, Geuſa, Sima, Dy.

Des Illyriens.

As, Buck, Viede, Glagoglie, Dobro, Jeſt, Sigiuiete, Sielo, Semglie, Jfge, I, Ju, Kako, Liude, Miſſete, Naſc, On, Pokoi, Erzi, Slouo, Turde, Uk, Hir, Fi, Zi, Ciaru, Od, Scai, Sctai, Jer, Jar, Juſt, Jerieſt.

Des Sarrazins.

Alemon, Bendi, Cathi, Delphim, Ephoti, Foiti, Daipoi, Hhetim,

Joithi, Kithi, Lechim, Malathil, Nabelothi, Oithi, Porzeth, Quitolath, Rasith, Kasalathi, Totimus, Tsi, Vatolith, Xiroom, Yarointh, Zocium.

Des Abecins & Indiens.

Nuuf, Za, Iu, He, Thu, The, Io, Du, Lra, Phu, La, Me, Du, Do, Nun, Sach, Mun, The, Thu, Me, Mun, E, Pfe, Zah, De, Co, Ffu, Re, Su, Sah, Nun, Tha, Uuuo.

Des Armeniens.

Aip, Bien, Gien, Ta, Jec, Za, Ae, Jet, Tho, Ge, Zza, Chien, Tza, Ze, Inni, Lium, Hhe, Dha, Kien, Ho, Sfa, Xe, Tza, Xa, Chat, Je, Quien, Gial, Hie, Mien, Chi, Nu, Sa, Vua, Zia, Gal, Gie, Be, Zche, Rha, Pe, Uieu, Dun, Re, Zzo, Yun, Aipium.

Des Moscovites.

As, Boki, Vide, Glahol, Dobre, Iest, Selo, Ziemla, I, Y, Ie, Kako, Lude,

Lude, Miſliti, Nas, On, Porcoy, Rezi, Szlouo, Tuverdo, Uk, Pher, Her, Or, Cha, Cza, Tza, Scha.

Des Sclavons.

Ac, Buc, Cothno, Dobro, Feju, Cagloſe, Hy, Jlſouo, Jeſti, Miſalre, Nam, On, Pochi, Teurus, Reti, Reti, Sier, Te, Ulo, Xnie.

Des anciens Danois.

Aar, Biarkan, Kneſol, Duſſ, Stungenſis, Fie, Stungehkaun, Hagl, Jis, Kaun, Lagur, Madur, Naud, Oys, StugenBirk, Kaun, Ridhr, Sol, Tyr, Vr, Stugenvr.

Des Hibernois:

Ailm, Beith, Coll, Duir, Eadha, Fearne, Gort, Vath, Jogha, Collailm, Lais, Muin, Nuin, Onn, Peithboc, Ceart, Ruis, Suil, Tine, Vr.

Dans ces divers Alphabets l'on peut voir tres-facilement, & tout

à la fois, la difference qui ſe trouve dans le nombre, l'arrangement, & la prononciation de leurs Lettres. Il ne reſte plus qu'à montrer que ces Lettres ne ſont pas non plus par tout les mêmes quant aux figures. Quelques exemples que nous jugeons à propos d'en donner en décideront.

Figures Hébraïques.

א ב ג ך ה ו ז ח ט י כ ל

מ נ ם ע פ צ ק ר ש ת

Figures Grecques.

Α Β Γ Δ Ε Ζ Η Θ Ι Κ Λ Μ

Ν Ξ Ο Π Ρ Σ Τ Υ Φ Χ Ψ Ω

Figures Latines.

A B C D E F G H I

K L M N O P Q R

S T U X Y Z &c.

FIG. DES BRACHMANES.

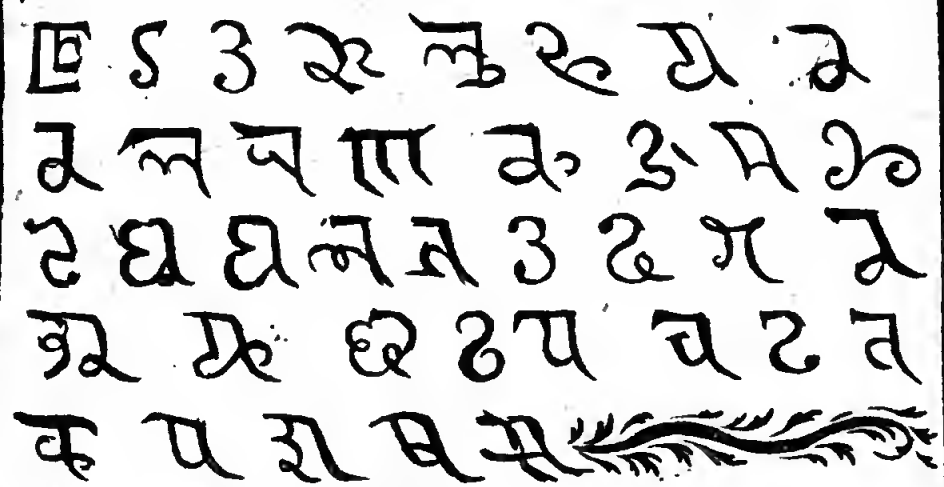
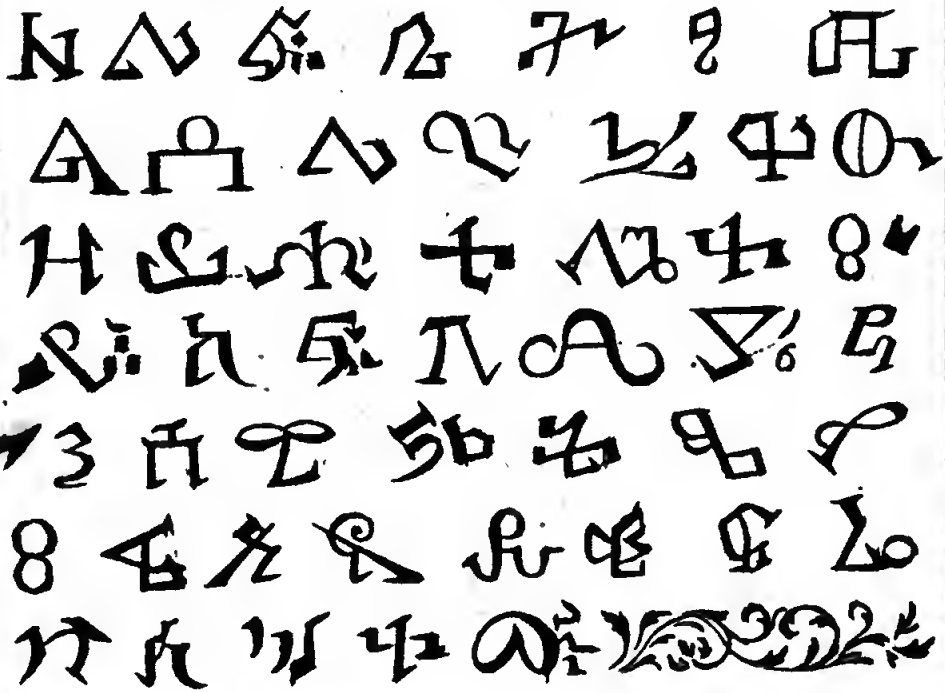
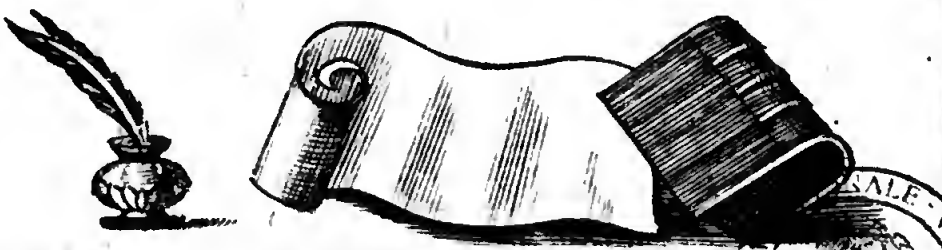
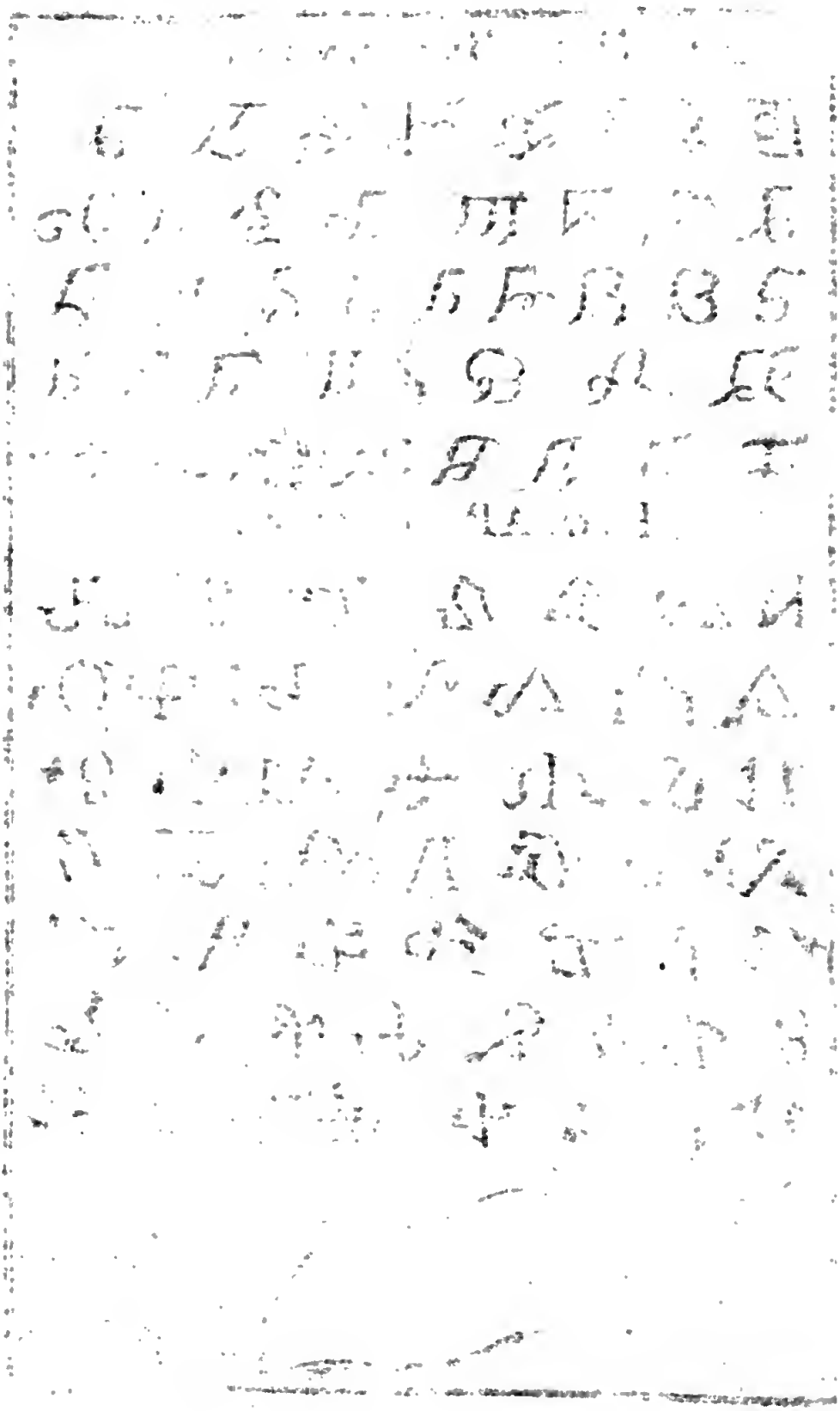


FIG. ABECIVES





BIBLIOTECA "VITTORIO EMANUELE"



p. 64 FIG. SAMARITAINES

FIG. CALDAIQUES ANCIENNE

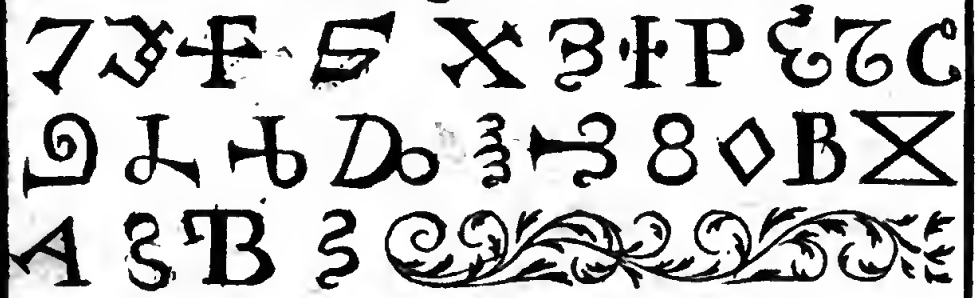


FIG. PHOENICIENNES

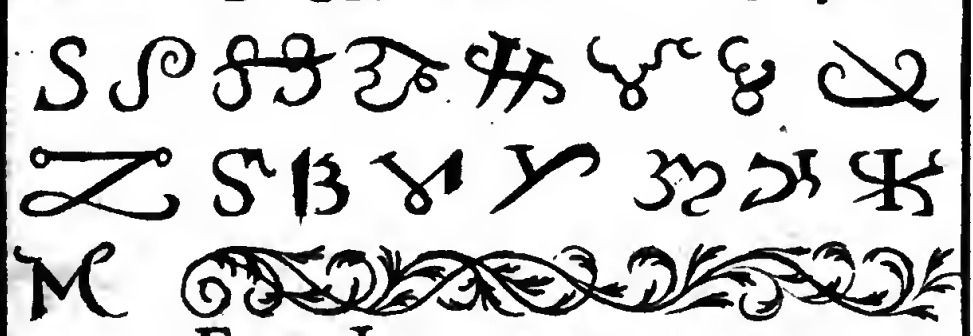
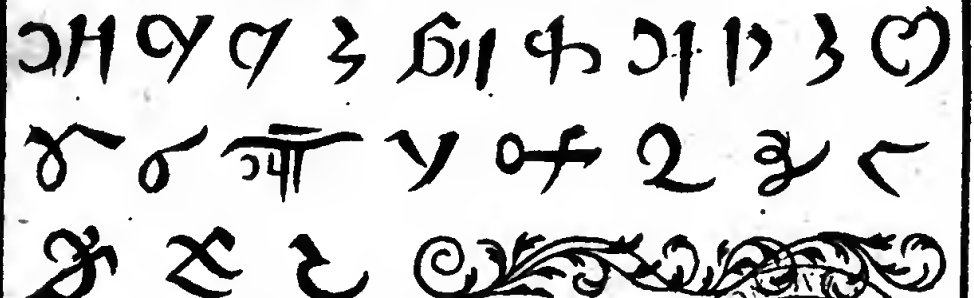


FIG. JNDIENNES



BIBLIOTECA NAZIONALE

FIG. SARRAZINES

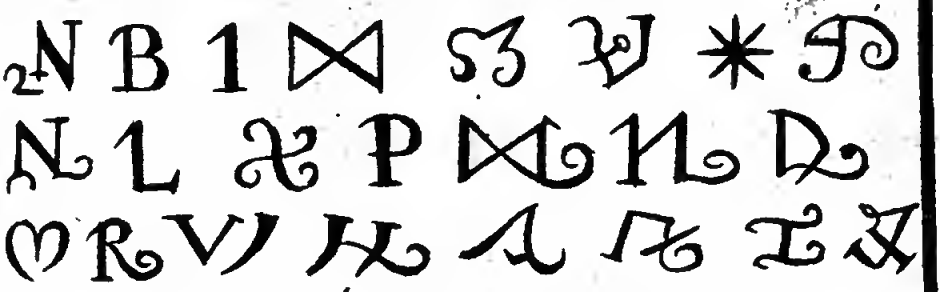


FIG EGYPTIENNES

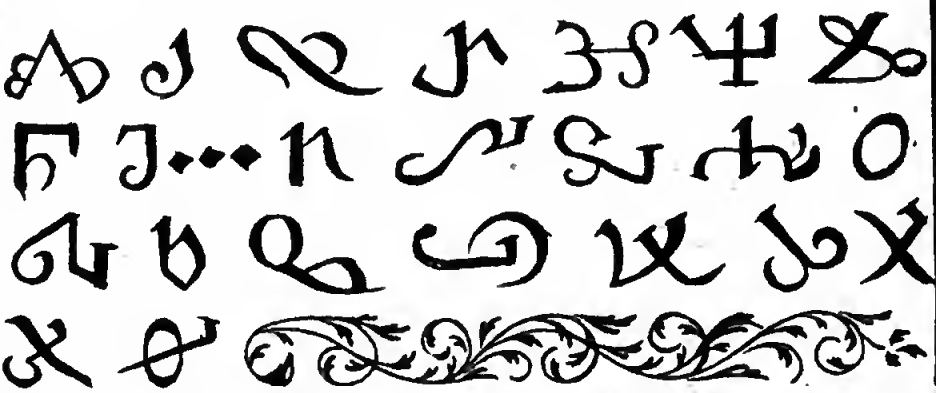


FIG. DE JACOBITES

BIBLIOTECA NAZIONALE INUBLE III SA

FIG. DANOISES ANCIENNES p.64

figure Chinois

7 CHUM̄ 4 KIAÓ 1 TÁ

8 KUE̋ 5 LIEÛ 2 CYŃ

9 POEȲ 6 HIN̂ 3 KIM̀

BIBLIOTECA NAZIONALE V. E. MANUELE III

CHAPITRE VIII.

Toutes les Lettres priſes en particulier ne ſont point neceſſaires abſolument, ni pour écrire, ni pour parler.

NOus avons dit dans un autre endroit que les Lettres ſont les Elemens dont la Parole eſt compoſée, & que ces Elemens ne ſont qu'au nombre de treize. Si cela eſt, il eſt évident que toutes les Lettres ne ſont pas abſolument néceſſaires pour écrire & pour parler. Quand les Grecs n'avoient que treize Lettres, & les Latins douze, ou ſeize tout au plus, ils parloient ſans doute, & ils écrivoient. Les Hibernois même n'ont proprement que dix-ſept Lettres. Ils ne regardent l'H que comme une Note d'aſpiration & ils excluent de leur Alphabet les cinq ſuivantes, K. Q. X. Y. Z. ou du moins ils les regardent comme étrangeres. Cela nous convainc que ſi l'uſage des nouvelles Lettres que l'on a ajoûtées

aux anciennes n'eſt pas inutile, il n'eſt pas non plus abſolument néceſſaire.

Mais ce n'eſt pas là tout ce que nous voulons dire ; non ſeulement l'on pourroit ſe paſſer de ces Lettres ſurnumeraires, nous diſons encore qu'il n'en eſt aucune parmi les anciennes que l'on ne pût avec un peu d'application, éviter dans tout un diſcours, du moins ſçavons-nous qu'un nommé Laſus Hermion, lequel, ſelon Gyraldus, fut le premier qui écrivit de la Muſique, & diſputa des Vers Bachiques, fit une Ode, & un Hymne à l'honneur de Ceres ſans la Lettre S. Un certain Heſychius, Mileſien, fit encore plus ; car ayant compoſé une Iliade qu'il diviſa en vingt-deux Livres, c'eſt-à-dire, en autant qu'il y a de Lettres dans l'Alphabet Grec, évita dans chaque Livre la Lettre qui le diſtinguoit ; en ſorte que dans tout le premier l'on n'y voyoit point d'A, dans le ſecond point de B, & ainſi des autres. Il eſt donc certain que toutes les Lettres ne ſont pas indiſpenſablement néceſ-

ſaires pour s'exprimer. Le K parmi les Latins ne l'eſt point du tout, & Saluſtius Maître de Grammaire pouvoit bien ſe paſſer de le ravir aux Grecs pour l'inſerer dans nôtre Alphabet. Il a été inconnu aux anciens Romains ; tout au plus s'en ſervirent-ils pour les Calendes qu'ils marquoient par un K tout ſeul. De-là vient qu'Ablancour dans ſon Dialogue des Lettres fait dire au K, qu'on a mis ſouvent en déliberation de le chaſſer de la Langue Françoiſe, & de le releguer dans le païs du Nord. On l'en a chaſſé en effet, & on ne s'y en ſert plus qu'en quelques termes d'Art, & quelques Noms pris des Lettres étrangeres. Y & Z ne ſervent que pour les mots que les Latins ont tiré du Grec, & qu'ils ont tranſportez dans leur Langue. L'on eût pû ſe paſſer du Q & Licinius Calvus aimoit ſans doute le parler gras quand non content du C il voulut introduire le Q. Nous lui avons pourtant obligation ; car il ne nous eſt pas inutile. L'R a auſſi ſon utilité, quoi qu'un peu difficile à prononcer : Ce-

pendant un temps a été qu'au lieu de l'R on ſe ſervit de l'S. Ce fut Claudius Centinianus qui ſubſtitua ce dernier à la place de l'autre voulant que l'on prononçât *Fuſius*, & *Valeſius*, pour *Furius*, & *Valerius* : Peut-être avoit-il la Langue épaiſſe, ou trop humide. Demoſtenes apprit, dit-on, à prononcer cette Lettre en irritant ſa Babiche, auſſi l'appelle-t'on Canine. L'X que l'Empereur Claudius ajouta à nôtre Alphabet, & qu'il ſubſtitua à la place de C & S, ou de G & S, n'a gueres plus de force que ces Conſonnes unies enſemble, & l'on eût bien pû s'en paſſer : ainſi au lieu que nous écrivons *Xiſtus*, *Grex*, *Apex*. L'on auroit bien pû continuer d'écrire comme l'on écrivoit autrefois, *Cſiſtus*, *Gregs*, *Apecs* ; car ces mots ne diſent rien moins que lorſqu'ils ſont écrits avec un X. Les Italiens n'ont point cette Lettre dans leur Langue ; pour *Alexandro* ils diſent, *Aleſſandro*. Les Eſpagnols, & les Portugais l'ont dans la leur, mais ceux-là la prononcent comme nous prononçons le C

devant l'A, *Alexandro* comme s'il y avoit *Alecandro*, & ceux-ci comme les François prononcent le Ch ; *Ximenes*, comme s'il y avoit *Chimenes*, ce qui fait voir que l'on pourroit éviter l'X dans ces Langues. P, & H unis pouvoient tres-bien exprimer ce qu'exprime la Lettre F, & ce mot écrit de la ſorte *Phama*, n'a pas moins de force que lorſqu'il eſt écrit par F ; ainſi ceux d'Eole qui en ont introduit l'uſage, & inventé la figure, ne nous ont pas rendu pour cela un ſi grand ſervice : ils nous ont pourtant procuré une aſſez importante commodité ; puiſque par une ſeule Lettre nous exprimons ce qu'il nous faudroit exprimer par deux.

Claudius Cæſar penſa ſans doute que l'V conſonne étoit inutile quand il ordonna qu'à ſa place l'on ſe ſervît de la Lettre F mais renverſée Ⅎ, & qu'au lieu d'écrire & de prononcer, par exemple OCTAVIA, l'on écrivît, & l'on prononçât OCTAHIA. Pluſieurs prétendent qu'en cela il n'eût pas tort, d'autant que la Lettre F chez les Eoliens qui en ont été

les Inventeurs avoit été tirée de la Lettre VAU ainſi figurée ו & qui eſt la ſixiéme chez les Hebreux, comme l'F parmi les Latins, & dont la force comme la figure eſt preſque la même dans l'une & dans l'autre Langue, l'Hebraïque, & la Latine. L'on voit encore des inſcriptions de cette ſorte : HALE, SERHUS, pour VALE & SERVUS. Les Allemands même & leurs voiſins comme les Champenois, conſervent encore cette prononciation, pour œuvre, ils diſent œufre, &c.

L'on pourroit auſſi ſe paſſer du G. L'on s'en paſſa en effet parmi les Romains juſqu'aprés la premiere Guerre de Carthage ; auparavant ils ſe ſervoient du C: Ainſi pour *Ganimedes* ils diſoient *Canimedes*. Sp. Carpilius fut celui qui fit ce changement, & il le fit fort à propos ; car le G a une certaine douceur que n'a pas le C, & on le prononce bien plus aiſément. Nous pourrions étendre cette remarque ſur le reſte des Lettres de l'Alphabet, mais ce que nous avons dit juſqu'ici doit ſuffire pour prouver

que toutes les Lettres en particulier ne ſont pas neceſſaires pour s'exprimer, & ſe faire entendre.

CHAPITRE IX.

Si l'on pourroit ſe paſſer de toutes les Lettres de l'Alphabet en general, comme l'on ſe paſſe de toutes en particulier, & trouver un moyen de ſe faire entendre de toutes le Nations, de celles mêmes qui n'entendent pas nôtre Langue, & dont nous n'entendons pas la leur?

L'On conclud que la choſe propoſée n'eſt pas impoſſible. Les Peuples divers qui parlent differentlangages pourroient s'entendre, non pas en parlant, mais en s'écrivant. Ce qu'ils feroient, non en ſe ſervant des Caracteres de l'Alphabet, mais

des moyens que nous allons dire.

Pour cela il ne faudroit qu'inventer certains Caracteres Hieroglyphiques, ou certains autres Signes dont on conviendroit parmi les Nations, & que l'on impoſeroit, non pas aux noms, mais aux choſes dont il s'agiroit. Si cette impoſition ſe faiſoit ainſi, non pas ſur les noms, mais ſur les choſes, il n'y auroit point de Peuples qu'en les liſant, ou en les voyant, ne les entendiſſent, quelques differens d'ailleurs que fuſſent les termes dont ils ſe ſerviroient pour les exprimer, ſoit en parlant ou en écrivant. Donnons des exemples, & qui ſoient ſenſibles, qui faſſent comprendre aux plus groſſiers même ce que nous diſons.

Le premier exemple paroît dans ces ſortes de Notes, ou Figures hieroglyphiques dont on ſe ſert dans l'Aſtronomie pour donner à connoître les Signes du Ciel. Les Aſtronomes pour exprimer le Taureau ſe ſervent de ce Caractere ♉, comme ils en employent d'autres pour exprimer

les

les autres Signes. Or parce que l'on eſt convenu de la ſignification de ces caractéres, il n'eſt aucun qui en les voyant n'entendent fort bien ce qu'ils ſignifient; quoi que d'ailleurs il ſoit veritable que ceux qui ont de differens Langages ne s'entendent point en prononçant les choſes pour la ſignification deſquelles ils ont été inventez. Donnons tout le jour qu'il faut à cette Remarque. Le Taureau parmi les Latins eſt appellé *Taurus*; parmi les Hebreux, *Schor*; parmi les Allemands, *Stier*; parmi les Flamands, *Verre*; parmi les Polonnois, *Beik*; parmi les Anglois, *Abulle*. Ainſi quand l'Hebreu pour ſignifier le Taureau prononce *Schor*, & l'Allemand *Stier*, l'Hebreu n'entend pas l'Allemand, & l'Allemand n'entend pas l'Hebreu, & ainſi des autres qui prononcent differemment; & cependant tant l'Allemand que l'Hebreu quand ils voyent ce Signe ♉ comprennent également l'un & l'autre que c'eſt le Taureau.

Les Chiffres peuvent nous ſervir d'un ſecond exemple. Dans l'Arithme-

tique il y a certains Caracteres que nous nommons Chiffres qui combinez diverſement ſignifient tous les nombres poſſibles dans quelque Langue qu'on les prononce, & dont nous parlerons expreſſement d'abord après que nous aurons fini cet article. Ces Caracteres ſont univerſellement, ou preſque univerſellement connus & reçus parmi les Peuples differens. Dans les endroits où ils ſont reçus, pour les entendre l'on n'a qu'à les voir. Un François qui marquera à un Allemand l'année courante ſe ſervira ſur le papier de ces quatre Chiffres 1717. & en parlant il employera les termes ſuivans, mille ſept cens dix & ſept. N'eſt-il pas vrai que l'Allemand qui n'entendra pas le François quand il parlera, pourra entendre ſon écriture Arithmetique par cette raiſon que l'on eſt convenu de la ſignification de ces Chiffres ? Nous pourrions faire venir ici à propos les piéces du Blaſon, les Notes de la Muſique, les figures de la Medecine, &c. qui ſont connuës dans la plus grande partie du Monde, quoique chaque

Nation pour les exprimer ſe ſerve de differens termes. Pourquoi donc ne pourroit-on pas avoir de Notes communes pour tout autre choſe, qui enſuite d'une convention ſeroient entenduës dans toutes les Parties du Monde ? Pourquoi enfin ne pourroit-on pas introduire dans tout l'Univers ce qui eſt déja introduit parmi les Chinois & les Japponnois ? Ces Peuples ont des Idiomes entiérement differens; ils ne s'entendent pas par cõſequent en parlant ; les uns cependant liſent & comprennent les écrits des autres, par cette raiſon qu'ils ſe ſervent des mêmes Signes qui ſignifient les mêmes choſes. Et en effet comme les Peuples differens n'ont pas de differentes idées des choſes, & qu'un Polonnois ne conçoit pas autrement un Taureau, ou un Ecrivice que le conçoit un Eſpagnol, l'on eſt obligé d'avoüer que ſi dans le monde l'on établiſſoit certains Signes qui fuſſent communs, ces Signes conduiroient alors toutes les Nations à la connoiſſance des choſes qu'ils dénoteroient enſuite de leur inſtitution ;

le commerce de l'Eſprit diſſipé aujourd'hui & preſque détruit, ou pour le moins fort limité par tant de differens Langages qui font que l'on ne s'entend pas, ſeroit heureuſement reparé, & renouvellé; rien de ce qui ſe paſſe dans l'Univers n'échapperoit à nos connoiſſances, ſans, ſans qu'il fût beſoin d'Interprete, l'on reverroit enfin de nouveau cette aimable Societé que l'on vit dans les premiers tems, lorſque chacun ne parloit qu'un même Langage. Voilà un projet, mais nous ne nous vanterions pas de l'exécuter; pour le faire un ſeul Homme ne ſuffiroit pas; il faudroit que tous les Princes s'y employaſſent. Cependant Herigone s'en eſt vanté; il a voulu en quelque façon le mettre lui ſeul en exécution; il a fait cinq Tomes d'un cours de Mathématiques en Notes, qu'il pretend être une Langue univerſelle, & pouvoir être entenduë de tout le monde. Le Traité que nous devons faire des Hieroglyphes ſervira de confirmation à ce que nous venons de dire. Les Auteurs qui ont écrit des Lettres ſont Terentia-

DAVDET F.

BIBLIOTECA NACIONAL
VEM.INUELE III

Google

nus Maurus, Antoine de Nebriſſe, Malinkrot, Guillaume Poſtel, Scaliger, Dom-Lancelot en ſa nouvelle Metode, & quantité d'autres.

CHAPITRE X.

Des Chiffres ou Caracteres Arithmetiques. Eloge & avantages de ces Signes. Leur origine & leur uſage. Manieres de compter avant l'invention des Chiffres. Figures de quelques Chiffres anciens. Celles des Romains, des Grecs, des Hebreux, des Arabes ou Indiens, & de quelques autres.

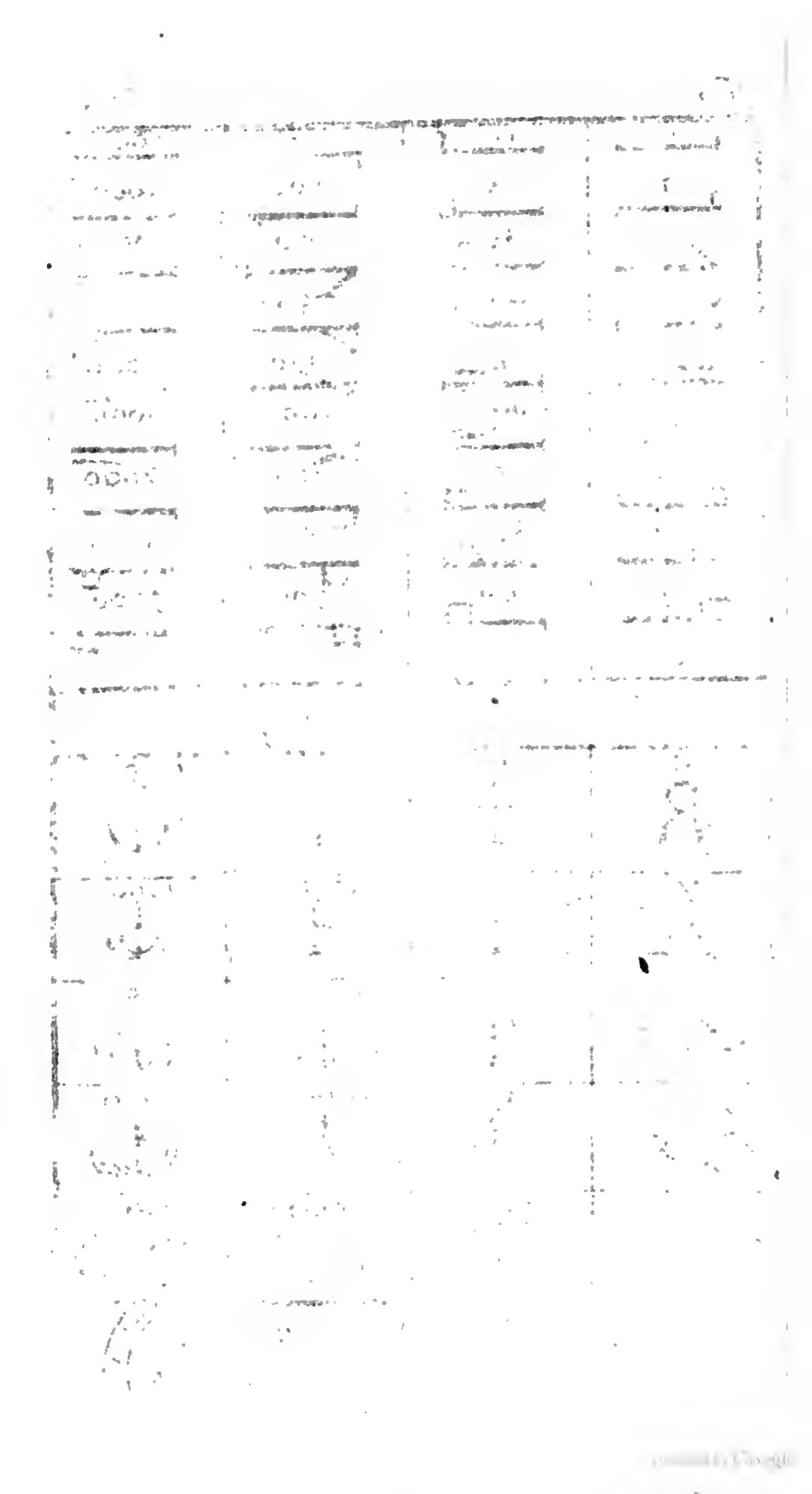
LEs Chiffres ſont une autre eſpece de Caractéres dont on ſe ſert dans l'Arithmetique, que l'on définit la Science des nombres. Ces Caracteres, non moins que ceux de l'Alphabet, ſont de vrais Signes de nos conceptions : car comme par le moyen des Lettres nous formons des mots, & de longs diſcours qui expriment les Penſées de nôtre Eſprit ; auſſi par le moyen des Chiffres nous marquons

toutes les ſortes de nombres que nous pouvons nous imaginer ; mais avec cette difference, que par tout l'on comprend les diverſes combinaiſons, & ſignifications de ces Chiffres, & que pour les comprendre l'on n'a qu'à les voir ; tandis que l'on ne connoit pas toûjours les differens ſens que l'on donne dans chaque Nation aux Caractéres Alphabetiques, étant vrai qu'un Allemand, ou tout autre qui parlera un Langage étranger, comprendra bien moins ces paroles : *Mille ſept cens dix & ſept*, qui en nôtre Langue marquent l'année courante, que ces Chiffres 1717. ou que ces autres MDCC. XVII. qui ſignifient la même choſe ; car s'il connoit les Lettres qui forment ces mots, il ne comprend pas pour cela le ſens de ces mots ; mais en connoiſſant les differens Chiffres, il conçoit ce qu'ils veulent dire, de quelque maniere qu'ils ſoient combinez.

C'eſt une merveille qu'avec 24. Lettres nous puiſſions donner du corps & de la couleur à nos conceptions qui ſont purement ſpirituelles,

1	10	100	1000
2	20	200	2000
3	30	300	3000
4	40	400	4000
5	50	500	5000
6	60	600	6000
7	70	700	7000
8	80	800	8000
9	90	900	9000
4	10	500	1000
7	15	1000	2000
93	19	100000	3000
94	17	100000	4000
1000	300	100000	1000

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III



& mettre au jour, ſans beaucoup même de travail, & d'application, toutes les differentes penſées que peut former nôtre entendement ; mais c'en eſt une autre qui n'eſt gueres moins ſurprenante, qu'avec neuf Chiffres ſeulement, & quelques Zéros, nous puiſſions ſupputer dans quelques momens ſur une feüille de Papier, les Finances de tout un Royaume, les frais de toute une Armée, le fonds, le profit, les pertes d'une Societé ; compter & reduire dans un eſpace fort petit, combien d'années, combien de jours, combien d'heures, & de minutes ſe ſont écoulées depuis la création du Monde ; juſques-là qu'Archimede à pretendu pouvoir marquer le nombre des grains de ſable qu'il faudroit pour remplir l'eſpace qui ſe trouve entre la Terre & le Ciel, ayant ſoutenu que le premier Chiffre qui ſe marque ainſi 1. & qui vaut un, peut, s'il eſt ſuivi de 52. Zeros, peut déſigner ce nombre effroyable de grains de Sable neceſſaires pour remplir ce vuide, ce qu'il a tenté de démontrer en ſup-

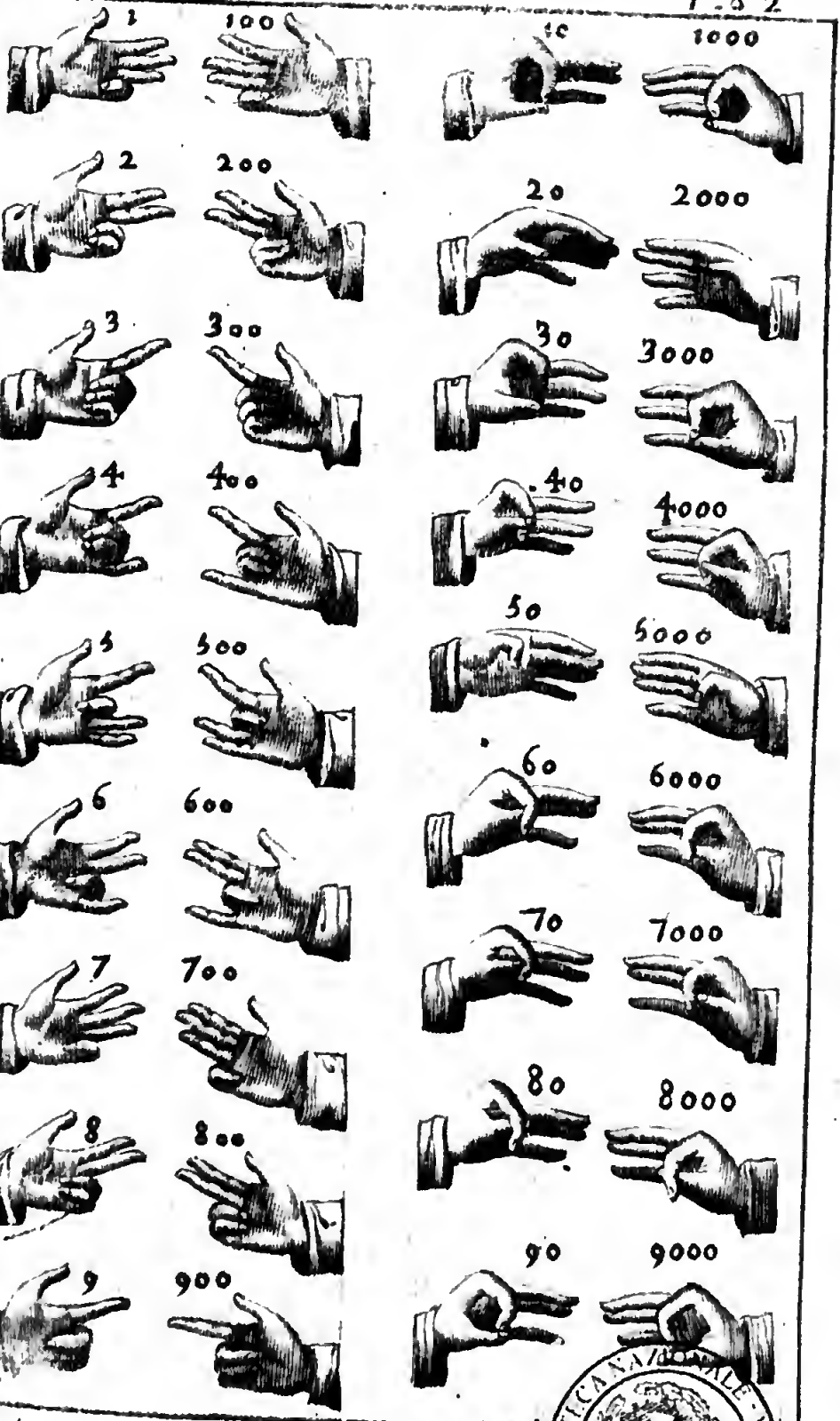
poſant, qu'il faut tant de grains de Sable pour en former un de Pavot ; tant de grains de Pavot pour faire les quatre dimenſions d'un pouce ; tant de pouces pour toute l'étenduë d'un mille ; & tant de milles pour arriver juſqu'au Firmament. Or par ces rapports, & ces gradations, Archimede a cru que ce Chiffre 1. ſuivi de 52 Zeros en cette ſorte : 1000000000000000000000000000000000000000000000000000. étoit ſuffiſant pour marquer le nombre de ces grains de Sable. Mais *Arenam Maris, & Pluviæ guttas quis dinumerabit ?* Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on trouve le nombre le plus petit, l'on ne ſçauroit trouver le plus grand, & ſi ces ſortes de ſupputations ne peuvent ſe faire effectivement, l'on en peut faire quantité d'autres qui peuvent aller, pour ainſi dire, juſqu'à l'infini, & les faire ſans erreur, dans trois coups de Plume par les regles de l'Arithmetique qui ne pourroient être plus ſures, plus infaillibles, ni même plus utiles & plus néceſſaires qu'elles le ſont : car quel rompement de cervel-

velle, & quel embarras ne ſeroit-ce pas pour un Banquier, ou un Tréſorier s'il falloit qu'il comptât de tête un nombre conſiderable de pieces de toute ſorte de Monnoyes ? Où en ſeroient un Mathematicien, un Geometre, un Aſtronome, un Muſicien ſans ce ſecours, & tous ceux enfin qui ne peuvent ſe paſſer de nombres, de ſupputations, & de proportions dans l'exercice de leurs ſciences, de leurs Arts, & de leurs Commerces ? Avoüons donc que l'Arithmetique n'eſt pas moins avantageuſe qu'elle eſt admirable ; confeſſons même que nulle autre Science ne ſçauroit preſque ſe paſſer d'elle ; puiſqu'il eſt vrai que toutes les Sçiences, & que tous les Arts, ſans en excepter les plus Mecaniques, ont beſoin de nombres, & de proportions. Lycurgue n'eût donc pas raiſon d'en défendre, comme il fit, l'uſage dans la Ville de Lacedemone, ſous ce prétexte aſſez leger, que c'étoit une choſe trop mecanique, & capable de cauſer du trouble dans la Republique.

Les Romains, & les Egyptiens ne

donnerent point dans ce faux travers. Au contraire la Science des Nombres étoit la premiere qu'ils avoient ſoin de faire apprendre à tous leurs enfans. L'on ſçait quel fut ſur ce ſujet le ſentiment de Platon & de Pytagore. Ils crurent que l'un des endroits par lequel l'Homme ſe diſtinguoit du reſte des Animaux, étoit de ſçavoir compter : en effet comme l'Homme entre tous les Animaux eſt le ſeul qui ſçache raiſonner & parler, il eſt auſſi l'unique qui ſçache compter : auſſi Ampiniſtide qui ne ſçavoit ſupputer au-dela de cinq, fut regardé comme un ignorant, & comme un Homme de peu d'Eſprit.

Quant à l'invention de cette Science, il ſeroit difficile d'en marquer le premier Auteur. Les uns en donnent la gloire à Mercure, les autres à la Déeſſe Numeria, les uns à Abraham, les autres à Theutdæmon, & la plûpart aux Pheniciens qui l'inventerent, diſent-ils, pour faciliter leur Commerce ; il y en a qui la rapportent aux Neveux d'Adam provenus de Seth, & il paroît qu'ils en ont



BIBLIOTECA NAZIONALE
V. EMANUELE III

raiſon ; car cette Science étant autant néceſſaire qu'elle l'eſt à la Republique, nos premiers Peres en ont dû avoir quelque connoiſſance. Leur propre utilité l'exigeoit ainſi ; il étoit même de la raiſon qu'ils tâchaſſent à imiter celui dont ils dépendoient, qui fit toutes choſes, nous dit Salomon, en poids, en nombre, & en meſure.

Cette Science qui dans ſa naiſſance fut apparamment aſſez imparfaite, fut dans la ſuite perfectionnée par quantité de grands Perſonnages, par Pytagore, par Euclide, Nicomaque, planude, Archimede, & par pluſieurs autres qui avoient du goût pour elle, & qui en connoiſſoient la néceſſité. Cependant l'on n'eût pas d'abord l'uſage des Chiffres ; cette invention ne vint qu'aſſez tard. Dans les premiers Siecles l'on ne compta qu'avec les doigts, leurs differentes poſitions furent ſeules employées pour ſignifier les differens nombres. Les Figures que l'on donne ici de 36. mains, feront comprendre tres-facilement cette mécanique.

Avant l'invention des Chiffres,

l'on comptoit encore avec des cailloux, & cette maniere de compter ſucceda à la precedente; De là vint le mot de Calcul, & de calculer. Les Peruſiens, ainſi qu'on le voit dans l'Hiſtoire des Incas qui étoient leurs Rois, excelloient dans cette maniere de compter avec des cailloux, ou avec des grains de Mays, quoi qu'ils l'exerçaſſent encore merveilleuſement avec des fiſcelles de diverſes couleurs où les nœuds differens qu'ils y faiſoient, marquoient tantôt la multiplication, & tantôt la diviſion de leurs *Quipos*, c'eſt-à-dire, de tous leurs comptes, avec même toutes les fractions dont nôtre Algebre puiſſe ſe vanter. Aujourd'hui encore les Moſcovites font tous leurs comptes avec des noyaux de Prunes qu'ils portent ordinairement ſur eux dans une bourſe faite exprès. Peut-être ces Calculs, ou petites pierres donnerent-ils lieu à l'invention des Jettons, mais nous n'aſſurons rien ſur ce fait.

Les Chinois ont une maniere de compter qui revient preſque à la precedente. Ils ſe ſervent, dit le Pere le Comte,

Comte, d'une petite planche d'un pied & demi de long, ſur le travers de laquelle ils paſſent 10. ou 12. petits bâtons paralleles, chacun deſquels enfile pluſieurs boutons coulants : en les aſſemblant, ou en les retirant les uns des autres, ils comptent à peu près comme nous ferions avec des Jettons ; mais avec une ſi grande facilité qu'ils ſuivent ſans peine un Homme quelque vîte qu'il liſe un Livre de Compte. A la fin on trouve l'opération toute faite, & ils ont leur maniere d'en faire l'épreuve.

Avant que d'en venir aux Chiffres, les Anciens eurent certaines autres manieres de compter. Ils ſe ſervirent de points ; mais parce que ces points étoient trop petits, & trop incommodes par conſequent, de là vint que pour une plus grande commodité, on les étendit en des petites lignes : & par ce encore que pour compter, il y avoit trop de peine à multiplier autant de lignes qu'il en falloit pour marquer les nombres, ou les unitez, l'on en vint à inventer certaines notes qui furent comme des

abbregez de ces lignes, mais qui marquerent la force, & ſignifierent la valeur des nombres. Cardan dans ſon Livre *de ſubtilitate*, dit que Corn. Agrippa fut l'Auteur de ces Caracteres; mais Agrippa avoüe lui-même qu'il avoit trouvé ces notes Arithmetiques dans deux Livres anciens d'Aſtrologie & de Magie. Cette invention paroit tres-ancienne, & l'on dit qu'elle eſt venuë des Caldéens; quoi qu'il en ſoit l'on en donne ici les figures.

Vous voyez qu'il n'y a que neuf ſortes de notes dans ces 4. colomnes, encore bien que dans la planche il en paroiſſe 36. Elles y ſont ſeulement differemment diſpoſées, & ce ſont leurs differentes diſpoſitions qui font dans chacune une valeur toute differente. Les notes de la premiere colomne marquent les unitez; celles de la ſeconde les dixaines; celles de la troiſiéme marquent les centaines; celles enfin de la quatriéme deſignent les milliers, ainſi que le montre la partie ſuperieure de la planche qui ſe preſente.

Dans la partie inférieure de la même planche, paroiſſent certaines autres figures dont les Anciens ſe ſervoient encore pour marquer les nombres, & les grands principalement. Dans quelques vieux Livres, & anciens Marbres on en voit quelques-unes qui ſont d'autant plus curieuſes qu'elles ſont plus bizarres, & plus inconnuës. Entre celles qui ſont venuës à nôtre connoiſſance & que nous avons fait graver avec la valeur, ou le nombre qu'elles rendoient, ſont celles qui s'offrent ici aux yeux du Lecteur qui prendra la peine de remarquer que le nombre de mille, & celui de cent mille, ſont marquez en pluſieurs manieres, mais dont on ne ſe ſervit neanmoins qu'en differens temps. Il remarquera auſſi que le dernier Chiffre qui eſt repreſenté comme un huit couché ∞. n'eſt pas ſi ancien que les precedens; il n'eſt venu que de la trop grande précipitation des Scribes qui par un ſeul trait voulurent marquer ces trois figures que l'on voit ici ↀↃ. & qui faiſoient mille.

Les Romains chercherent une voye plus facile pour pouvoir compter. Ils prirent d'abord cinq Lettres de l'Alphabet qui leur tinrent lieu de Chiffre, ſçavoir, I. qui valoit un. V. qui valoit cinq. X. qui valoit dix. L. qui valoit cinquante. C. qui valoit cent. Dans la ſuite l'on ajouta le D. qui vaut cinq cens, & l'M. qui vaut mille. Et c'eſt ce Chiffre des Romains marqué par ces Lettres de l'Alphabet qu'on nomme Chiffre de Finance : ils n'employerent même au commencement que ces trois Lettres I. C. X. Quoi qu'il ſoit vrai qu'ils ſe ſervoient quelquefois de l'M. & voici la maniere dont on ſe ſervoit de ces quatre Lettres.

On marquoit nonante avec un X. & un C. en cette ſorte, XC. parce que le C. ſignifie de ſoi-même cent, & que le dix marqué par X. qui eſt au devant, eſt une diſtraction du cent. Les cinq cens étoient marquez en cette maniere IↃ. & le mille en celle-ci CIↃ. ou bien avec un M. ou un X. fermé par deux C. en cette ſorte CMↃ. CXↃ. & quelquefois ſeulement par

in M. Pour deux mille ils marquoient
:ıɔ. cıɔ. pour cinq mille ıɔɔ. pour
lix mille ccıɔɔ. Deux ſemblables fi-
;ures valoient vingt mille. Trois ,
rente mille , &c. Pour faire cin-
quante mille ils marquoient un ı.
levant trois c. ıɔɔɔ. ces deux figures
ɔɔɔ. cıɔ. faiſoient ſoixante mille.
Ces trois , ıɔɔɔ. cıɔ. cıɔ. 70. mille.
Ces quatre , ıɔɔɔ. cıɔ. cıɔ. cıɔ. 80.
nille. Les cinq ſuivantes, ıɔɔɔ. cıɔ.
:ıɔ. cıɔ. cıɔ. 90. mille. Pour faire
:ent mille ils plaçoient un ı. entre
rois c. tournez du côte droit, & trois
utres tournez du côté gauche en
:ette maniere , cccıɔɔɔ. Pour deux
:ens mille ils doubloient la figure ,
)our trois cens mille ils la triploient ,
&c. Quelquefois l'on trouve la Let-
re L. à la place de la Lettre I. mais
lle y produit le même effet. L'on
emarquera que les anciens Romains
ıe connoiſſoient point de nombre au
leſſus de cent mille. Les Albanois
:toient encore plus groſſiers puiſ-
qu'ils ne ſçavoient aller au-delà de
:ent , & les Traciens encore plus ,,

puiſqu'ils ne ſçavoient compter que juſques à quatre. L'on remarquera encore que lorſque les Romains tiroient une ligne ſur quelqu'un de leurs Chiffres, alors ce Chiffre produiſoit autant de fois mille, qu'il renfermoit d'unitez. La Lettre X. par exemple, qui lorſqu'elle n'a point de barre par deſſus, ne ſignifie que dix, avec une barre $\overline{X}$. ſignifie dix mille, & ainſi des autres à proportion.

Les Hebreux, & les Grecs pour Chiffres ſe ſervent des Lettres de leur Alphabet, aſſignant un nombre à chacune d'elles. Nous liſons que les Latins en firent autrefois de même; mais il ne ſemble pas que cet uſage ait eu lieu parmi les Anciens. Il ſemble au contraire que cela ne fut introduit que dans un temps d'ignorance & de barbarie: Quelques Modernes le croyent de la ſorte, & nous ſommes de ce ſentiment, ſoit parce que ſaint Iſidore de Seville Auteur du ſeptiéme ſiecle le dit en termes exprès au premier Livre de ſes Origines, chapitre troiſiéme: Soit à cauſe

d'un Decret que nous trouvons de Baſile de Macedoine où l'on voit que cet Empereur ayant été averti que l'on ſe ſervoit des Chiffres ou Notes Arithmetiques pour compoſer des malefices, ordonna qu'au lieu de ces Notes l'on ne ſe ſerviroit deſormais que des Lettres de l'Alphabet, leſquelles pouvant être facilement lûës, & même par le ſimple Peuple, par ce moyen l'on éviteroit la malice de ceux qui abuſoient des Chiffres anciens pour en faire des ſortileges ; quoi qu'il en ſoit, voici les nombres que l'on donnoit à chaque Lettre.

500	90
A	N
300	11
B	O
100	400
C	P
500	500
D	Q
250	80
E	R
40	70
F	S
400	160
G	T
200	5
H	V
100	10
I	X
150	150
K	Y
50	2000
L	Z
1000	
M	&c.

Il y a des Vers anciens dans Baronius qui marquent les Lettres ſignificatives des nombres. Nous les donnons ici.

A

Poſſidet A *numeros quingentos ordine recto.*

B

Et B *trecentum per ſe retinere videtur.*

C

Non pluſquam centum C *Litera fertur habere.*

D

Litera D *velut* A *quingentos ſignificabit.*

E

E *Quoque ducentos & quinquaginta tenebit.*

F

Sexta quater denos gerit quæ diſtat ab Alpha.

G

G *Quadringentos demonſtrativa tenebit*

H

H *Quoque ducentos per ſe deſignat habendos.*

I

I C *Compar erit, & centum ſignificabit*

K

K *Quoque ducentos & quinquaginta tenebit.*

L

Quinquies L *denos numeros deſignat habendos.*

M

M *Caput eſt quem ſcimus mille tenere.*

N

N *Quoque nongentos numero demonſtrat habendos.*

O

O *Numerum geſtat qui nunc undecimus extat*

P

P *Similem cum* G *numerum monſtratur habere.*

Q

Q *Velut* A *cum* D *quingentos vult numerare.*

R

Octoginta tibi dabit R , *ſi quis numerabit.*

S

S *Vero ſeptemmos numeratos ſignificabit.*

T

T *Quoque centenos & ſexaginta tenebit.*

V

V *Verò quinque dabit tibi , ſi rectè numerabis.*

X

X *Supra denos numero tibi dat retinendos.*

Y

Y *Dat centenos & quinquaginta novenos*

Z

Ultima Z *tenens finem bis mille tenebit.*

Chaque Lettre produiſoit toûjours un nombre plus grand quand elle étoit chargée d'un titre , ainſi qu'on pourra le voir dans la table ſuivante.

5000	90000
$\bar{A}$	$\bar{N}$
3000	11000
$\bar{B}$	$\bar{O}$
100000	400000
$\bar{C}$	$\bar{P}$
5000	500000
$\bar{D}$	$\bar{Q}$
2500	80000
$\bar{E}$	$\bar{R}$
4000	70000
$\bar{F}$	$\bar{S}$
40000	160000
$\bar{G}$	$\bar{T}$
200000	5000
$\bar{H}$	$\bar{V}$
100000	10000
$\bar{I}$	$\bar{X}$
150000	150000
$\bar{K}$	$\bar{Y}$
50000	2000000
$\bar{L}$	$\bar{Z}$
1000000	
$\bar{M}$	&c.

Après

Après les Chiffres Romains, & les autres dont nous avons déja parlé, nous vinrent les Chiffres Arabes, ou pour mieux dire les Indiens ; car les Arabes en ont appris les Caracteres des Indiens, comme les Maures les ont appris des Arabes, les Eſpagnols des Maures, & les Latins des Eſpagnols depuis quatre cens ans ſeulement, ou environ ; puiſque Planude, & Alphonſe X. Roi de Caſtille ſont les premiers entre les Chrétiens qui s'en ſont ſervis. Ces Chiffres ſont au nombre de neuf dont voici les figures : 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. Ces figures multipliées & combinées differemment peuvent aller, pour ainſi dire, à l'infini. Le nombre de dix eſt ſignifié par un cercle o qu'on appelle Zero joint au premier nombre ainſi figuré 1. & qui vaut un, on le marque ainſi : 10. A meſure que l'on multiplie les zeros qui d'eux mêmes ne ſignifient rien, s'ils ne ſont joints à une, ou à pluſieurs des ſuſdites neuf figures, à meſure le nombre devient plus grand ; ce qui a fait dire à un Poëte parlant du Zero :

L'on ne connoit en moi fin ni commencement ;
Neuf dissemblables Sœurs m'accompagnent & m'aident.
Je ne vois rien de moi, mais quand elles precedent,
On peut me faire alors valoir infiniment.

Ces zeros prennent leurs déterminations des figures, ou des chiffres qui les precedent. Par exemple, cette figure 8. avec un zero 80. fait le nombre de quatre-vingt : avec deux 800. fait huit cens : avec trois 8000. fait huit mille : avec quatre 80000. fait quatre-vingt mille : avec cinq 800000. fait huit cens mille, & ainsi de toutes les autres figures ou chiffres : en sorte que l'on multiplie les dixaines, les centaines, les milliers, & les autres nombres qui sont au dessus, ou par les zeros mêmes, ou par les differens chiffres qui les precedent.

Ces figures sont fort commodes, &. nous nous en servons plus fre-

quemment, & plus facilement, que du chiffre Romain, ſur tout dans ces ſortes de Sciences qui ſont de grandes ſupputations comme l'Algebre, la Trigonometrie, l'Arithmetique, & l'Aſtronomie. Ces Sciences n'employent que les chiffres Arabes.

Dans les Chiffres on commence à ſupputer du côté droit en tirant vers le gauche, ce qui a fait croire à Valla que les Chiffres ont été inventez par les Orientaux ; il n'a pas eu tort de le croire ainſi ; puiſque cela étoit en uſage dans tout l'Orient, chez les Caldéens, les Syriens, les Egyptiens, &c. Outre que les Indiens ſe ſervent encore des mêmes Notes ou Caracteres que nous, pour marquer les Chiffres, auſſi bien que les ſept Planetes, & les douze Signes du Zodiaque : nous pouvons même juger de là, que ces Chiffres Indiens, ou Arabes ſont plus anciens que les Romains, encore bien que nous n'en ayons eu la connoiſſance que vers le treiziéme ſiecle. Huetius dit que ces Chiffres ne ſont que de purs Caracteres Grecs, mais corrompus par les Ecrivains.

En comptant l'on dit, & c'eſt ce qu'on appelle Echele de Numeration.

Nombre ——— 1
Dixaine ——— 10
Centaine ——— 100
Mille ——— 1000
Dixaine de mille— 10000
Centaine de mille-- 100000
Million ——— 1000000
Dixaine de milli.— 10000000
Centaine de milli.-- 100000000
Mille de millions— 1000000000
Milliar ——— 10000000000
Dixaine de milli.— 100000000000
Centaine de Mil.— 1000000000000
Mille de milliars— 10000000000000

Le Zero peut être ajouté aux neuf figures indifferemment, & accroitre leur valeur de dix, de cent, de mille, de millions, de milliars, de billions, de trillions, &c. à meſure qu'on le multiplie. Au reſte nul autre Chiffre que l'Arabe ne ſe ſert du Zero.

Il faut remarquer ici trois choſes. La premiere, qu'encore que nous

ayons dit que l'on compte de droit à gauche, cela ne doit s'entendre que des unitez ; car les dixaines, les centaines, &c. ſe content du côté gauche vers le droit. La deuxiéme, c'eſt que le lieu donne aux Chiffres des valeurs toutes differentes. Au premier lieu ils ne valent que des unitez ; au ſecond, ils valent de dixaines ; au troiſiéme, des centaines, & toûjours un plus grand nombre à meſure que l'on recule. Enfin la troiſiéme choſe qu'il faut remarquer, eſt que l'ordre, non moins que le lieu, change la valeur des nombres. Soit qu'ils ſoient l'un ſur l'autre, comme $\frac{2}{3}$. ſoit qu'ils ſoient à côté où ils peuvent être ſéparez, comme 1.2.3.4. & où auſſi ils peuvent ſe trouver liez, comme 1234. Dans le premier cas ils ne font que quatre unitez, au lieu qu'ils font le nombre de mille deux cens trente quatre quand ils ſont liez.

Parmi les nombres de l'Arithmetique il y en a des Cardinaux, & des autres qu'on nomme Ordinaux ; il y en a de Collectifs, de Diſtributifs, de Proportionnels ; l'on y trouve le

nombre plan, le nombre ſolide, le nombre quarré. Il y en a que l'on appelle nombre pair, nombre impair, & pairement impair, nombre premier ou primitif, nombre compoſé, nombre parfait, nombre ſourd, ou irrationnel, nombre entier, nombre rompu, & quantité d'autres qui ſont connus de ceux qui profeſſent l'Arithmetique.

L'Algebre entre laquelle & l'Arithmetique il y a une connexion naturelle, ne differant l'une de l'autre que du plus & du moins, a auſſi des nombres qui lui ſont propres. L'on en donne ici en peu de mots une idée.

L'Algebre eſt la grande ſcience des nombres; une eſpece de calcul par le moyen duquel on peut reſoudre tout Problême dans les Mathematiques, & l'Arithmetique, pourvû qu'il puiſſe être reſolu; c'eſt là à peu près la notion qu'on en peut donner.

On diſtingue l'Algebre en ancienne, & en moderne. La premiere ſe nomme vulgaire ou nombreuſe, &

elle employe des nombres pour la ſolution des Problêmes d'Arithmetique, mais ſans nulle demonſtration. La Moderne que l'on appelle ſpecieuſe, à plus d'étenduë que la vulgaire. Pour déſigner les eſpeces ou les formes des choſes ſur leſquelles elle exerce ſes raiſonnemens, elle ſe ſert des Lettres de l'Alphabet au lieu de nombres. Cette Science employe quantité de notes ou de figures qui ont toutes leurs ſignifications, & leur valeur, que l'on pourra voir dans les Auteurs qui en ont traité.

L'invention de l'Algebre eſt plus qu'admirable : mais l'on n'en ſçait pas au ſûr le premier Auteur. Selon Scriverius ce fut un Grec nommé Diophante. Cardan penſe le contraire, il attribuë cet honneur à un Arabe nommé Mahomet fils de Moyſe ; auſſi lui donne-t'il rang entre les douze plus excellens Hommes qu'il dit s'être diſtinguez dans l'Antiquité par une ſubtilité d'eſprit extraordinaire. Mais ceux qui l'ont retablie depuis peu de temps, ayant été com-

me enſevelie depuis pluſieurs ſiecles, ſoit par la négligence des Hommes, ſoit à cauſe qu'étant trop abſtraite, & difficile à apprendre, elle rebutoit les eſprits, ont été Viette, & René Deſcartes, mais celui-ci eſt accuſé par Monſieur Vallis d'avoir tout, ou preſque tout pris dans Harriottus ce qu'il en a laiſſé par écrit.

L'on nous diſpenſera de produire ici tout ce qu'enſeignent l'Algebre & l'Arithmetique ; nôtre deſſein ne l'exige pas, & d'ailleurs nous n'avons garde de préſumer que nous puſſions en venir à bout ; il nous ſuffit d'avoir rapporté à peu près ce qui fait à nôtre ſujet, qui ne roule que ſur les Signes qui ſervent à manifeſter nos Penſées.

CHAPITRE XI.

S'il y a ou non quelque vertu attachée aux nombres ? Si l'on peut s'en ſervir pour faire des obſervations ?

IL ſemble d'abord que ce n'eſt ny contre la raiſon ni contre la Religion de faire des obſervations ſur les nombres, & que de s'en ſervir pour certains deſſeins, ce n'eſt pas donner dans la ſuperſtition & la vanité ; car d'une part nous apprennons par les Ecritures que Dieu a fait toutes choſes en nombre, en poids, & en meſure, & d'une autre part nous avons l'autorité de preſque tout ce qu'il y a d'habile Gens dans la Philoſophie, l'Aſtrologie, la Muſique, & la Medecine, ſans parler de quantité d'Auteurs Eccleſiaſtiques qui ont fait des obſervations ſur les Nombres, & en ont tiré mille allegories. L'on ſçait aſſez que Pythagore en particulier, & ſes Sectateurs, ont rapporté chaque choſe aux nombres, comme à

une cauſe univerſelle, & qu'ils ont crû que rien ne ſe faiſoit dans le Monde que par leurs differentes combinaiſons ; que Macrobe dans le ſonge de Scipion, *l. chap.* 13. n'a pas même exclud l'union de l'Ame avec le Corps qu'il a fait de même dépendre des Nombres ; que les Aſtrologues y ont renfermé les Myſteres de leurs Prédictions. La Medecine que Pline dit être un des trois Arts impérieux qui ont donné naiſſance à la Magie, ne manque pas non plus d'obſerver les Nombres comme quelque choſe de tres-important ; elle obſerve en patticulier les Années climactériques, & les jours critiques par leſquels on juge de la Maladie. La Cabale tire des vertus merveilleuſes des Nombres des Noms divins. La Muſique ne vaudroit rien ſans les Nombres, & c'eſt à eux auſquels il faut rapporter toute la Conſonance & la Melodie des Tons. Tout cela prouve qu'il doit y avoir quelque vertu attachée aux Nombres, & que l'on peut s'en ſervir pour faire des obſervations.

Toutes ces autoritez & toutes ces preuves ne ſçauroient nous contraindre à croire que les Nombres ayent les vertus & les qualitez que l'on pretend leur attribuer ; car entre ces autoritez il en eſt qui ne ſont pas bien entenduës , & d'autres qui offrent des choſes que l'on ne ſçauroit bien prouver ; Ainſi jamais elles nous impoſeront juſques-là que de nous perſuader que les Nombres , & les Chiffres qui les déſignent ayent d'autres ſignifications , & d'autres vertus que celles pour leſquelles ils ont été inventez , à moins qu'ils n'en euſſent de myſtérieuſes & de fondées dans les Ecritures , que nous reſpecterions en ce cas loin de les critiquer , ou de les nier. Mais hors ce cas , nous ne faiſons nulle difficulté de nous déclarer contre toutes ces vaines recherches des Cabaliſtes , des Enchanteurs , des Profeſſeurs de Divination; contre même certains Aſtrologues & Medecins qui ſe perſuadent que par les Nombres on peut découvrir l'avenir , & entrer dans la connoiſſance de certains ſecrets. Nous décidons

parconſequent contre cette eſpece de Divination que l'on nomme Arithnomance, par cette raiſon qu'elle juge de l'avenir par les Nombres ; & voici d'abord des preuves qui feront voir la foibleſſe des fondemens ſur leſquelles on appuye cette prétenduë vertu des Nombres, comme l'inutilité des exemples que l'on apporte pour la prouver.

Premiérement, l'on ne peut pas pretendre que parce que le Sage a dit que Dieu a fait toutes choſes en nombre, en poids, & en meſure, les Nombres doivent être la cauſe & le principe de toutes choſes ; le ſens Litteral & veritable de ce Paſſage n'eſt autre que celui-ci, ſçavoir, que tout ce que Dieu a fait, il l'a fait ſans confuſion, mais dans l'ordre, & dans la diſpoſition telle qu'il falloit. Salomon en diſant ces mots n'a fait aucune attention aux Nombres, & il n'auroit eu aucune raiſon de l'y faire. C'eſt ainſi que les Interprêtes ont expliqué la penſée de Salomon, & c'eſt ainſi qu'il faut expliquer celle de Macrobe quand il a parlé

parlé de l'union qui ſe fait de l'ame avec le corps ; car ſi cet Auteur avoit prétendu, que cette union dépendît en effet des Nombres, nous regarderions ſon opinion comme extravagante, comme nous regardons ainſi celle des Cabaliſtes dont nous parlerons dans la ſuite.

Quant aux Myſteres des Nombres du Philoſophe Pythagore, ils avoient plus de vanité que de ſolidité ; nous ne craindrons pas même de dire que toutes les Allegories que pluſieurs Docteurs en ont voulu tirer, ne ſont au fond que des jeux d'eſprit, & qu'une pure perte de temps.

Les Conſonances, & les diſſonances que l'on remarque dans la Muſique, ne viennent pas non plus des Nombres, ni cette douceur parconſequent que nous ſentons des Conſonances, & cette rudeſſe que nous ſentons des Diſſonances. Quelques-uns pourtant le prétendent, & ſoutiennent qu'attendu une Sympathie qu'il y a entre nôtre Eſprit & les Nombres, les mouvemens de celui-là doivent répondre aux differentes

proportions, & meſures de ceux-ci. Car s'il eſt vrai, ajoutent-ils, que certains mouvemens de l'Ame dépendent des mouvemens des eſprits animaux, & que les mouvemens des eſprits animaux dépendent à leur tour des mouvemens des organes des ſens : s'il eſt vrai encore que la moindre force eſt capable d'exciter ou d'arrêter ces mêmes eſprits ; que le moindre ſon peut les ébranler, & le plus petit mouvement étranger les déterminer ; il s'enſuit de là que de differens ſons meuvent differemment ces eſprits ; qu'ils les attirent quand ils ſont doux, agréables, & moderez ; qu'au contraire ils les font couler dans les Muſcles pour les diſpoſer à la fuite quand ils ſont rudes & violens ; & qu'ainſi ſuivant la lenteur, la viteſſe, la tranquillité ou la violence de ces eſprits, nôtre ame ſe trouve, ou plus triſte, ou plus joyeuſe, ou plus abbattuë, ou plus animée : mais ſi l'on approfondit bien la choſe, l'on verra que ce n'eſt proprement ni aux Nombres, ni aux Meſures qu'il faut rapporter ces effets : voici d'où ils viennent. Quand deux ſons qui

ſont pouſſez enſemble ſont agréables & doux à l'oreille, cet agrément & cette douceur ne proviennent que de ce que les coups qui font l'un & l'autre ſon, s'aſſemblent, & ſe joignent en un, frappant l'organe conjoinctement, & en même temps, comme ſi c'étoit un même ſon, & ſans aigrir parconſequent, ni bleſſer l'organe; au contraire les ſons ne ſont rudes & deſagreables que parce que les coups ne ſe joignent que rarement, ou point du tout; d'où vient que l'organe du ſentiment eſt par ce moyen tiraillé; ſi bien que ſi ce tiraillement des parties n'eſt reparé par des jonctions tres-frequentes qui conſolident, pour ainſi dire, la playe, il faut que l'organe ſoit comme déchiré, & qu'il ſouffre cette impreſſion avec contrainte. De là on peut rendre raiſon de ces divers degrez de douceur & de rudeſſe qui ſe trouvent dans les ſons; cela ne vient uniquement que de la diverſité de cette jonction, & de ce que ces coups ne s'accordent pas enſemble. Ainſi les ſons qui font une conſonance qu'on appelle à l'u-

niſſon, affectent l'oreille plus uniformement que l'octave, quoique l'octave ſoit plus agréable que l'uniſſon; l'octave l'affecte plus également que la quinte ou diapente; que la quarte ou diateſſaron, & ainſi des autres conſonances qui ſont toûjours plus ou moins agréables, ſelon que les coups ſe joignent plus frequemment, ou plus rarement dans l'organe. Ce n'eſt donc pas proprement des Nombres que viennent les Conſonances, & les Diſſonances; il vaut bien mieux les rapporter à des cauſes Phyſiques qu'à des principes douteux & chimeriques, tels que ſont les Nombres dans cette occaſion, & dans pluſieurs autres.

Ce qu'on dit des Années climactériques, & qu'on rapporte encore aux Nombres, n'eſt appuyé que ſur une erreur populaire, ou tout au plus que ſur quelque vieille & paſſagere expérience des Medecins & des Aſtrologues, qui parce qu'ils ont trouvé quelquefois, & par intervalles, que les années 49. 56. 63. 70. 77. &c. ont été funeſtes à certaines Gens, ils

en ont tiré une conſequence univerſelle, & comme infaillible. Pour donner quelque couleur à leur opinion ils l'ont établie ſur ce fondement. Ils ont aſſigné une Année à chaque Planette pour dominer ſur le corps de l'Homme ; & comme Saturne eſt la plus malefique de toutes, c'eſt pour cela qu'ils ont tenu chaque ſeptiéme revolution dangereuſe ; mais ſur tout les années ci deſſus marquées où l'on eſt déjà avancé ſur l'âge. Il s'en trouve même qui prétendent que l'année climacterique eſt funeſte aux corps politiques, & ils en apportent pluſieurs exemples.

Cette Obſervation n'eſt point ſûre, quoi qu'au fonds elle ne ſoit point ſuperſtitieuſe, ſelon même les témoignages de ſaint Ambroiſe, de Bede, de ſaint Auguſtin ; car ſi en effet elle étoit ſûre, il y en auroit plus de ceux qui tombent malades, ou qui meurent dans leurs années climacteriques, que de ceux auſquels ces accidens n'arrivent qu'après, ou auparavant. Cependant pour un qui meurt, ou qui ſe trouve

malade dans chaque ſeptiéme revolution, il y en a cent qui n'y meurent pas, & qui n'y ſont pas même attaquez de la maladie. Nous tenons donc ces terreurs de certaines Gens comme mal fondées, pour ne pas dire comme extravagantes, quand ils tremblent aux approches des Années climacteriques; quand ils prennent mille précautions pour en éviter les funeſtes ſuites, & quand après les avoir, à ce qu'ils croyent, ainſi évitées, en reçoivent des félicitations & des complimens, comme fit autrefois le Neveu d'Auguſte.

Les jours que les Medecins appellent critiques, par cette raiſon qu'ils font juger de la maladie par certains ſymptomes qui arrivent au plus fort du mal, quand la Nature tâche à ſe dégager de ſes mauvaiſes humeurs, ne reconnoiſſent pas non plus les Nombres pour cauſes. La criſe qui arrive le 4e. jour, le 7. le 11. le 14. le 20. ou le 21. & qui ſe fait ou par excretion, comme flux de ſang, d'urine, de ventre, ou par ſueurs & vomiſſemens; ou bien par abcès, en

reconnoit une differente. Le Nombre n'eſt pas un acte ou une forme ; l'égalité, & l'inégalité ne ſont pas non plus des formes ſubſtantielles, elles ne ſont que des formes accidenteles, que l'on pourroit même ranger parmi les choſes abſtraites & Mathematiques, plûtôt que parmi celles qui ſont Phyſiques. Parconſequent, dit Ariſtote, la quantité diſcrete ou numerique, n'eſt pas une choſe qui puiſſe agir, comme feroit un compoſé de corps & d'ame, ni même comme un inſtrument dont ſe ſerviroit un Ageut : ainſi il eſt inutile de donner aux Nombres quelques qualitez; plus inutile encore d'obſerver le Nombre pair & le Nombre impair ; d'attribuer une vertu plus puiſſante à celui-ci qu'à celui-là ; d'en appeller un mâle, & l'autre femelle ; cette obſervation eſt pleine d'erreurs ſi elle n'eſt pas ſuperſtitieuſe.

D'où vient donc, quelqu'un pourra nous demander, que les criſes ſe font au 7. jour, & non au 6. ou au 8 ? Au 14. & non au 13. ou au 15. & ainſi des autres ? Car ſi ces excre-

tions ou expulsions arrivent à certains jours déterminez, il faut, ce semble, de nécessité recourir aux Nombres, & à certains Nombres particuliers, & ainsi leur observation n'est ni superstitieuse, ni pleine d'erreurs, ainsi qu'on le dit, mais raisonnable & fondée dans la science & l'expérience.

Il est facile de repondre à cette demande ; d'assigner une cause Physique aux crises, & de donner la raison pourquoi elles arrivent en certains jours plutôt qu'en d'autres. Cette cause n'est autre que la Nature même, qui après avoir preparé, disposé, & cuit ces humeurs mauvaises & nuisibles à la santé, les pousse ensuite au dehors ; supposé pourtant qu'elle se trouve la plus forte & la plus puissante dans ce combat qui s'est formé entre ces humeurs nuisibles, & elle ; & pour en être d'abord convaincu, l'on n'a qu'à sçavoir qu'il y a quatre humeurs dans nos corps, sçavoir le sang, le phlegme, la bile, la melancolie ; que nôtre santé dépend du temperamment, ou

d'une certaine diſpoſition de ces quatre humeurs ; que nos maladies n'arrivent parconſequent que lorſque quelqu'une d'entr'elles , vient à dominer , & à prendre un trop grand aſcendant ſur les autres trois ; alors la ſanté ſe trouve alterée. Cependant il faut obſerver qu'entre ces humeurs il y a cette difference que les unes agiſſant plus promptement & plus vigoureuſement , les autres reſiſtent auſſi , & plus long-temps , & plus fortement. De là on peut rendre raiſon de ce que les fiévres quartes ſont plus opiniâtres que les fiévres tierces, & celles-ci que les quotidiennes , & de ce que les unes reviennent plus tard , les autres plutôt : car la bile noire qui cauſe les fiévres quartes , pour nous en tenir à ce ſeul exemple , n'agiſſant que foiblement , elle reſiſte fortement à ſes contraires,& tres-long temps. De là auſſi l'on peut juger des jours critiques dont eſt queſtion , en ce qu'en toutes les maladies les humeurs ſe combattent les unes les autres ; les unes agiſſant , & les autres reſiſtant dans ce combat domeſtique

& inteſtin, ſans que neanmoins pendant quelques temps la victoire panche d'un côté plutôt que de l'autre, attendu l'égalité qui ſe trouve entre les humeurs qui agiſſent, & entre celles qui reſiſtent; enfin il arrive que l'une ayant le deſſus, affoiblit peu à peu celle qui lui eſt contraire, & ce combat ne finit qu'au quatriéme, ou ſeptiéme jour, & ſouvent qu'au quatorziéme, ou au vingtiéme, par cette raiſon que c'eſt là où ſe trouve la proportion qu'il y a entre l'Agent & le Patient, entre l'humeur qui agit, & entre celle qui reſiſte; enſorte que celle-là ne peut vaincre plutôt ſon contraire, ni celle-ci lui reſiſter un plus long-temps. Or l'une ſe trouvant victorieuſe & l'autre vaincuë, celle qui ſe trouve vaincuë, & qui étoit la cauſe de la maladie, eſt enſuite ſeparée & chaſſée au dehors par la vertu qu'on nomme expulſive, par laquelle chaque être vivant ſe délivre de ce qui lui eſt nuiſible, & contraire. Pourquoi donc rapporter les criſes aux Nombres, au lieu de les rapporter aux cauſes

que nous venons de dire, ſur leſquelles on peut faire, ſans contredit, plus de fondement que ſur les Nombres dont la vertu n'eſt qu'en idée ? L'on ne cherche pas hors les Animaux, & les Plantes les cauſes ou les principes de leurs accroiſſemens & décroiſſemens. Il ne faut pas non plus les chercher hors les maladies.

L'uſage des Nombres ne ſe termine pas à toutes ces choſes. Il s'en eſt trouvé qui en ont fait des ſecrets merveilleux contre les vexations des mauvais Eſprits, & contre toute ſorte de Maladies. Q. Serenus ordonnoit pour un Remede aſſuré contre la Fiévre demi-Tierce, d'écrire ſur un papier le mot ABRACADABRA, dont les Lettres, comme nous verrons plus bas, faiſoient le nombre de 365. de le plier dans un linge, le porter au col, & chaque jour en diminuer une Lettre, commençant à la fin du mot, en cette maniere.

A B R A C A D A B R A
A B R A C A D A B R
A B R A C A D A B
A B R A C A D A
A B R A C A D
A B R A C A
A B R A C
A B R A
A B R
A B
A

L'Auteur de ce Caractére ſuperſtitieux auquel le Peuple amateur de la nouveauté ajoutoit aveuglément foi, comme ſi en effet il eût eu de lui-même la vertu d'operer toutes ces merveilles, fut un Diſciple de Simon le Magicien, nommé Baſilide. Cet Héréſiarque reconnoiſſoit un Dieu Souverain de qui il faiſoit dépendre pluſieurs autres Dieux, au nombre de 365. autant qu'il y a de jours dans l'année. Il diſoit encore que ces Dieux créérent chacun un Ciel,

Ciel, & que chacun préſidoit à celui qu'il avoit créé. Son erreur eſt exprimée dans ces deux Vers que l'on voit dans Tertullien.

Tantos eſſe Deos Baſilides credere juſſit,
Quantos & dies annus habet, tot denique Mundos.

Il attribuoit à ces 365. differens Dieux autant de Vertus differentes. Enfin il croyoit que ces Vertus diverſes étoient réunies dans le Dieu ſuprême qu'il nommoit d'un nom monſtrueux, ſçavoir, ABRACAX, dont les Lettres pouvoient faire le ſuſdit nombre de 365. ſelon la coutume de ce temps-là, où les Lettres tenoient lieu de Chiffres. Ainſi A. & B. faiſoient 1. & 2. R. & A. faiſoient 100. & 1. C. & A. 200. & 1. X. faiſoit 60. La valeur totale montoit donc à 365. C'eſt ainſi que la ſuperſtition des uns, & la fantaiſie des autres, ont attaché aux Nombres de certaines vertus qu'ils n'eurent jamais, & qu'on ne laiſſe pas néanmoins de

croire, nonobſtant leur ſuperſtition & leur vanité. Dans l'Article qui ſuit l'on verra encore quelque choſe des nombres ſur leſquels la Cabbale fait des recherches, mais auſſi inutilement que la Medecine, &c.

CHAPITRE XII.

De la Cabbale. Abus qu'en font les Cabbaliſtes.

LA Cabbale, ſi on la prennoit comme il faut la prendre, ne ſeroit ni mauvaiſe ni défenduë; car à la bien prendre, ce n'eſt qu'une explication miſtique de l'Ecriture qui nous en découvre les myſteres & les ſecrets; une ſcience que l'un tient de l'autre par une ſimple tradition orale, & ſans nul écrit; ſcience qui n'a pas été communiquée au Peuple, mais aux plus Doctes ſeulement d'entre les Juifs qui ont précedé JESUS-CHRIST; tels qu'on été Eſdras, les Profêtes, le Sanedrin, Joſuë, & Moyſe ſur tout, à qui Dieu dût

donner par un effet de ſa Providence l'intelligence de tous les ſens qui ſont cachez dans la Loi Ecrite, & envelopez ſous l'écorce des Lettres & des Paroles. C'eſt ce qu'ont reconnu non ſeulement Sixte de Sienne, Origene, ſaint Hilaire, & les autres Peres*, mais encore ſaint Paul, & Jesus-Christ même dans ſon Evangile. Il n'y a donc rien de reprehenſible dans cette Cabbale, ni dans ſon uſage, ſi ce n'eſt la vanité qu'en tirent les Cabbaliſtes, qui au lieu d'imiter les Peres & les Interprêtes qui n'expliquent les ſens myſtiques que par des paroles claires & intelligibles, les envelopoient ſous les paroles les plus obſcures, comme autrefois les Pythagoriciens qui ne produiſoient leurs ſecrets que ſous des Enigmes, ou des Symboles inintelligibles, tant pour ſe faire remarquer que pour exciter la curioſité des Savans, & ſurprendre les ignorans, qui admirent pour l'ordinaire tout ce qu'ils ne peuvent comprendre.

La Cabbale dans un autre ſens, c'eſt-à-dire, dans le ſens que les nou-

veaux Cabbaliſtes la prennent, non-ſeulement elle n'eſt pas loüable comme la premiere, mais elle eſt vaine & ridicule, & ſouvent même ſuperſtitieuſe. Elle eſt ridicule quand elle ne s'attache qu'aux points, qu'aux accens, qu'aux mots, qu'aux ſillabes, qu'au dénombrement des verſets qui ſe trouvent dans les livres de l'Ecriture; quand elle obſerve les Lettres du milieu, les finales, les initiales, les majuſcules, celles qui ſont ouvertes, ou fermées, & toutes ces autres minuties qui ſont l'objet de la Maſſore, comme ſont les anagrammes ou renverſemens des mots, la ſupputation arithmetique des Lettres, leurs combinaiſons, abreviations, tranſpoſitions, leurs figures & toutes ces autres choſes qui ſe rapportent à quelqu'une, ou à toutes les parties de cette cabbale qui ſont nommées, Gematrie, Notaricon, Kemoura, Tſirou par les Cabbaliſtes; ſur leſquelles on pretend fonder des ſens myſterieux, & tirer d'elles certaines obſervations, des noms de Dieu & de ſes attributs, des Hierarchies celeſtes, des formes

ſeparées, &c. D'autant, diſent les Cabbaliſtes, que cette ſcience contient toute la Philoſophie humaine, & divine, dans laquelle il n'eſt aucune lettre, aucun accent, aucun point, aucune figure, &c. qui ne renferme une profonde doctrine ; enſorte que ſelon leur penſée, tout eſt découvert à un Homme qui eſt experimenté dans cette doctrine, & qui ſçait faire tous les rapports myſterieux des choſes aux Lettres de l'Alphabet hebraïque. Cette eſpece de cabbale pour être puerile & ridicule ne peut reconnoître ni Moyſe ni Eſdras pour Auteurs, quoiqu'en veuillent dire les Juifs. Elle eſt indigne de ces deux Auteurs ſi ſaints & ſi graves ; & il eſt ſurprenant qu'ils ayent oſé avancer que Jeſus-Chriſt. n'operoit de merveilles ſi extraordinaires qu'avec le ſecours de cette cabbale.

Mais celle qui ne s'en tient pas à la ſpeculation ſeulement, & à la recherche de ces myſteres, mais qui paſſe à la pratique, eſt abſolument ſuperſtitieuſe ; c'eſt-à-dire, qui s'applique à la fabrique des Taliſmans, à

la connoiſſance de la Magie, à une vaine obſervation des Aſtres du Ciel, & qui s'en ſert pour découvrir ou l'avenir, ou ces ſecrets qui ſurpaſſent nos connoiſſances ; pour ſe faire obeïr à toutes les Creatures, & même aux Demons, & pour mettre en execution toutes ces ſotiſes & ces reveries que l'on voit dans les Livres d'Adam, d'Henoc, de Salomon, de Bahir, de Zohar & dans pluſieurs autres auſquels nul homme de bon ſens ne peut ajouter foi : Car outre que les Cabbaliſtes font injure à l'Ecriture en donnant à ſes paroles un ſens forcé, & detourné, & en corrompant le naturel, & le litteral ; outre encore qu'ils reconnoiſſent une intelligence ſecrette qui preſide en eux, & qui leur eſt, diſent-ils, favorable : D'ailleurs, l'on ne voit pas comment des Nombres, des Lettres, des Figures, des Anagrammes, des Alluſions, peuvent guerir des maladies, chaſſer des Demons, decouvrir des choſes ſecrettes, &c. Ainſi tout ce que nous avons dit pour combattre ces decouvertes, ou divinations qui ſe font par les

nombres, & que nous regardous comme ſuperſtitieuſes, peut ſervir contre la cabbale, & faire connoître que c'eſt une pratique diabolique, empruntée de la Magie, & née de la ſuperſtition, de la vanité, & de la folie; d'où vient qu'elle a été condamnée par les Congregations de l'Inquiſition, & regardée comme impie par les Docteurs.

Il eſt vrai que l'on rapporte quelques fragmens du quatriéme Livre d'Eſdras qui ſemblent dire que ce grand Homme écrivit par l'ordre de Dieu tous les ſecrets de la cabbale, qu'il renferma dans 204. Livres, dont les ſoixante-dix derniers furent remis aux plus Sçavans, & tous les autres communiquez à tout le Peuple. L'on ajoute même que le fameux Jean Pic Comte de la Mirande en acheta les exemplaires. Mais comme le troiſiéme & quatriéme Livres d'Eſdras ont été declarez apocryphes, pour être pleins de fables & de rapſodies, ils ne peuvent ſervir de preuve aux défenſeurs de la cabbale. Quant au

Comte de la Mirande, il fut certainement trompé par les Juifs, qui le connoiſſant comme un homme riche & très-curieux, ne lui vendirent que de la fumée, en lui livrant des vieux Parchemins, comme ſi en effet ils euſſent été du Docteur Eſdras : Ce que ces impoſteurs lui firent accroire d'autant plus facilement que ces Parchemins étoient parez du nom de ce grand Docteur de la Synagogue.

CHAPITRE XIII.

De l'Ecriture & de l'ancienneté de ſon invention.

CEt article ſera un peu long, mais le Lecteur ſera dedomagé de ſa peine par les choſes remarquables qu'il y trouvera. Pour abbreger nous nous diſpenſons de faire l'éloge de cette invention, plus avantageuſe, & plus admirable qu'on ne ſauroit dire. D'ailleurs celui que nous avons déja fait des Lettres, peut s'appliquer à l'Ecriture ; d'autant mieux que celles-là ne ſont faites que pour celle-ci, & qu'entr'elles il y a un rapport de neceſſité. Ainſi ſans perdre le tems, nous commençons dès ce moment à produire les differentes opinions qui ſe ſont élevées ſur ce ſujet, après quoi nous dirons la nôtre.

Entre ces opinions il y en a qui ſont entierement fauſſes, & il s'en trouve auſſi qui pour n'être pas veritables, ne laiſſent pas d'avoir quel-

que fondement. Mais les unes & les autres ſeront détruites par ce que nous avancerons en faveur de celle que nous embraſſons comme nous paroiſſant la plus raiſonnable, & la plus conforme à la verité de l'hiſtoire.

Celles qui ſont entierement fauſſes ſont 1°. Celle des Caldéens, qui au rapport de Diodore l. 2. Bibl. & de Ciceron dans ſon premier & deuxiéme Livre de la Divination, ſe vantoient d'avoir obſervé les Aſtres durant 473000. ans., ce dont ils diſoient avoir conſervé les écrits. 2°. Celle des Egyptiens, qui ſelon le même Diodore, oſoient avancer que dans leurs Livres ſacrez gardez par leurs Prêtres, les Dieux & les Heros avoient regné dix & huit mille ans en Egypte. De pareilles choſes dont ils ſe vantoient paroiſſent dans Pomponius Mela *l.* 1. *c.* 9. & dans S. Auguſt. l. 18. c. 40. *de Civitate*. 3°. Celle des Saïtains qui conſervoient, diſoient-ils, depuis huit mille ans dans leurs Archives la memoire de ce qui s'étoit paſſé parmi eux : C'eſt ce qu'on peut lire fort au long dans le Timée de

Platon. 4°. Celle des Chinois qui mettent en avant des annales de trente mille ans. Ce ne ſont là que des pures fables qui ne meritent pas qu'on les refute ; Mais celle qui ſuit le merite aſsès, d'autant que pour ſe ſoutenir elle ſe ſert de certaines autoritez des Peres & de l'Ecriture qui lui donnent quelque couleur de verité, mais qui ne la favoriſent pas en effet.

Cette fable conſiſte en ce que quelques Anciens ont cru que dans les Cieux il y a de veritables Ecritures, & que les caracteres Hebreux y ſont marquez par les differentes combinaiſons des Aſtres. Aujourd'hui cette opinion a des Sectateurs qui la defendent juſqu'à l'entendement : Ils diſent même que ces Lettres ſignifient toûjours quelque choſe, ſoit qu'elles ſoient unies, ou ſeparées; Que cet arrangement n'a pas été fait en vain, mais pour de bons & de grands deſſeins. Si cette opinion eſt veritable, en vain les curieux cherchent-ils les premiers inventeurs des Lettres ; puiſque les Aſtres ont été faits avant les Hommes.

Pour prouver ce qu'ils avancent, ils produiſent certaines leçons, ou expreſſions de l'original Hebreu où l'on voit que le Ciel a été nommé dans les Ecritures, tantôt du nom de Livre, tantôt du nom de Ligne, & tantôt de celui de Lettre ; Que les Etoiles ont été rangées comme des lettres ſur un parchemin, & que c'eſt pour cela que l'Ecriture dit formellement que Dieu étend les Cieux comme une peau : *Extendens Cœlum ſicut pellem*, où ceux qui comprennent cette lecture peuvent très facilement découvrir comme ces Caracteres celeſtes racontent la gloire de celui qui les a formez.

A ces auctoritez de Dieu ils ajoûtent celles des hommes. Grecs, Latins, Hebreux, Poëtes, Auteurs profanes & ſacrez ſont mis en avant en grand nombre, leſquels donnant aux Cieux les noms de Livre, de Page, d'Inſtruction, de miroir, ſemblent confirmer que les caracteres y ſont repreſentez par la combinaiſon des Aſtres.

Pour bien lire, & bien entendre cette

cette Ecriture, ils diſent; 1°. Qu'il faut obſerver avec ſoin les nouveaux Aſtres qui paroiſſent, d'autant qu'ils conduiſent à la connoiſſance de certains grands evenemens que l'on ne connoîtroit nullement ſi l'on n'y faiſoit attention. 2°. Qu'il faut exactement remarquer les Etoiles qui ſont verticales; car ce ſont celles-là principalement qui denotent les biens & les maux qui doivent arriver aux endroits ſur leſquels elles ſont ainſi verticales. 3°. Qu'il eſt neceſſaire de diſtinguer les Etoiles qui ſont Orientales, Occidentales, Meridionales, & Septentrionales; la connoiſſance de ces parties de l'Univers étant eſſentielle à cette lecture, & requiſe pour diſtinguer ſi c'eſt quelque bien, ou quelque infortune qu'elle preſage; car, diſent-ils, les evenemens heureux ſe liſent de l'Occident à l'Orient, & les mauvais du Septentrion à l'Occident, ſelon cet Oracle de l'Ecriture: *A Septentrione pandetur omne malum.* Ce que denotent aſsès clairement, ajoutent-ils, ce Dragon & ces deux Ourſes qui ſe trouvent dans ces par-

ties Septentrionales du Ciel qu'on peut regarder comme des ſignes malefiques, & de mauvais preſages par conſequent. 4°. Qu'il faut faire attention à certaines Lettres capitales qui ſe trouvent quelquefois au commencement, & quelquefois au milieu d'un mot; Qu'il faut auſſi ſçavoir le nombre que rendent ces Lettres, & connoître ſi cette Ecriture, eſt toute au long, ou par abbreviation ſeulement; Qu'il eſt neceſſaire pour la bien interpreter de poſſeder à fond les trois parties de la cabbale, ſçavoir, la Gametrie, la Notarique, & l'Art Themura, par laquelle Cabbale on fonde des ſens myſterieux ſur des alluſions, tranſpoſitions, changemens, combinaiſons, abbreviations, figures, ou valeur arithmetique des Lettres: Que l'on doit prendre garde aux conjonctions des Planettes ſuperieures, au changement de leurs apogées, & leurs perigées, à celui de l'excentricité du Soleil, de Venus, de Mercure, de Saturne, de Jupiter, de Mars, & à la diverſe figure de l'obliquité du Zodiaque; parceque toutes ces

choſes peuvent être le plus ſouvent compriſes dans cette Ecriture celeſte : Enfin ils veulent que l'on obſerve pluſieurs autres regles, mais que nous laiſſons à deſſein pour ne pas trop charger le papier.

Après avoir établi, & prouvé, ainſi qu'ils le penſent, que les Etoiles forment des lettres, & donné des regles pour bien lire cette Ecriture ; Ils s'imaginent, & ils veulent nous le faire accroire, que par le moyen de cette Ecriture l'on peut découvrir l'avenir : Ils n'exceptent pas même les choſes purement libres & contingentes : Pour cela ils ne produiſent pas ſeulement certains faits arrivez & preſagez auparavant par ces caracteres, & qu'ils regardent comme autant de fameuſes experiences qui fortifient leur Syſtême. Ils ſe ſervent encore, ou pour mieux dire, ils abuſent de ce paſſage de l'Evangile de Saint Luc, où le Sauveur aſsure expreſsement ſes Apôtres pour les animer, & les conſoler, que leurs noms ſont écrits là haut dans les Cieux, & dont voici les propres paroles : *Gau-*

dete & exultate quia nomina vestra scripta sunt in Cœlis : Ils produiſent enſuite une certaine piece apocryphe qui porte pour titre, *Oratio* ou *Narratio Joseph*, où il eſt rapporté que le Patriarche Jacob prédit à tous ſes Enfans tout ce qui devoit leur arriver ; Par cette raiſon qu'il l'avoit lû dans les tables du Ciel. *Legi in tabulis Cœli quæcunque contingent vobis, & filiis vestris.* Ils font valoir en particulier un paſſage de Saint Auguſtin qui paroît dans le Chapitre 2. de ſon deuxiéme Livre contre les Manichéens, où il dit manifeſtement que tout eſt écrit dans le Ciel, & que l'on peut deviner par les Aſtres juſqu'aux penſées de nôtre ame, dont voici les propres paroles : *Neque in illis Corporibus hîc latere posse cogitationes credendum est, quemadmodum in his corporibus latent, sed sicut nonnulli motus animorum apparent in vultu, & maximè in oculis, sic in illa perspicuitate, ac simplicitate corporum cœlestium omnes omninò motus animi latere non arbitror.* Enfin ils ne laiſſent rien en arriere pour ſoûtenir leur opinion qu'ils authoriſent par les

exemples d'Adam, des enfans de Seth, de Noë, d'Abraham, de Moyſe qu'ils diſent avoir été de grands Aſtrologues, & avoir prédit quantité de choſes qu'ils avoient lûës dans les Cieux. Nous ferons voir la fauſſeté de cette opinion ; mais ce ne ſera qu'après que nous aurons produit celles de quelques Peuples, & de quelques Auteurs qui les ſoutiennent ſur ce ſujet de l'origine de l'Ecriture.

Entre ceux qui ſe vantent d'avoir eû les premiers l'uſage de l'Ecriture, ce ſont les Grecs. Ils ſe croyent redevables d'un tel avantage à Cadmus, & les Ecrivains qui ſoutiennent leur parti, ou leur vanité ne ſont pas en petit nombre. Ce ſentiment eſt exprimé dans ces quatre vers de la Pharſale, pour leſquels Monſieur de Corneille avoit tant d'eſtime, qu'il diſoit qu'il auroit donné volontiers deux de ſes meilleures pieces pour les avoir faits.

C'eſt de lui que nous vient cet art ingenieux

De peindre la parole & de parler aux yeux,

Et par des traits divers des figures tracées,

Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Les Grecs peuvent être en effet redevables à Cadmus d'un tel avantage ; mais ce n'eſt pas la preciſément dequoi il s'agit. Il s'agit de ſçavoir ſi ailleurs que dans la Grece & avant Cadmus, l'on y avoit l'uſage de l'Ecriture. Il paroit qu'on l'y avoit, & les Monumens qu'on en a ſont inconteſtables ; car il eſt ſûr que Cadmus emprunta les Lettres & apprit à écrire des Phœniciens, & qu'enſuite il fit part aux Grecs de ſes connoiſſances un peu avant la guerre de Troye, connoiſſances que nous avions déja très-probablement dans les Gaules, ainſi que nous l'avons remarqué plus haut en parlant des Lettres.

La pluſpart des Ecrivains anciens

& modernes eſtiment que c'eſt aux Phœniciens qu'il faut rapporter la gloire de cette invention. Ce qui donna autrefois occaſion au Poëte Lucain de faire ces Vers à l'honneur de cette Nation.

Phœnices primi, fama ſi credimus auſi

Manſuram rudibus vocem ſignare figuris.
Nondum flumineas Memphis contexere biblos
Noverat, in Saxis tantum volucreſque, feræque,
Sculpta ſervabant magicas animalia linguas.

Ce que Monſieur de Brebœuf a traduit en cette maniere :

C'eſt des Phœniciens que nous vient l'art d'écrire,
Cet art ingenieux de parler ſans rien dire ;
Et par des traits divers que nôtre main conduit
Attacher au papier la parole qui fuit.

Memphis auparavant ſur des rudes metaux
Donnoit à ſes ſecrets l'air de ſes animaux ;
Et des Lions ſans ame , ou des Aigles muë es,
De ſes conceptions étoient les interpretes.

Mais avant que les Peuples euſſent aucun nom, c'eſt-à-dire, avant le Deluge, l'on ſçavoit écrire , & l'on voit dans certains Auteurs les figures des lettres d'Henoc. Peut-être les regardera-t-on comme ſuppoſées , & gratuitement inventées. Mais que cela ſoit, du moins faudra-t il qu'on convienne que ce Patriarche a écrit : Les preuves n'en ſçauroient être gueres plus fortes , & nous le ferons voir dans la ſuite. Ce n'eſt donc ni à Cadmus ni aux Phœniciens qu'il faut rapporter l'invention d'écrire. Ce n'eſt pas non-plus à Abraham , & encore moins à Mercure, à Saturne , & à Carmenta ; tout au-plus ces perſonnages ont pû apprendre à quelques particuliers ce qu'ils avoient déja

appris eux-mêmes par d'autres. Toutes les raiſons qui prouvent qu'il y a eu des caracteres avant le Deluge, prouvent auſſi qu'il y a eu des Ecritures : Car à quoi auroient-ils donc ſervi ces caracteres ? Les Lettres & l'Ecriture ne ſont qu'un même art, dont les unes ont la matiere, & l'autre la forme. Ainſi nous n'eſtimons pas moins ancienne l'invention de l'Ecriture que l'invention des Lettres, & comme nous croyons que les premiers Hommes eurent la connoiſſance des Lettres, que cette connoiſſance ait été ou inſpirée, ou imaginée. Nous croyons auſſi qu'ils ont eu celle de l'Ecriture. Dans la ſuite nous en donnerons des preuves très-fortes : Mais c'eſt le tems de combattre l'opinion de ceux qui diſent que dans les Cieux il y a des Lettres & des Ecritures Hebraïques, & de détruire les fondemens ſur leſquels ils apuyent leur erreur : Pour cela nous n'avons qu'à donner un ſens veritable à ces autoritez qu'ils apportent, & leur faire voir qu'elles ne ſignifient rien moins que ce qu'ils pretendent.

Premierement, ſi dans l'Ecriture, & en particulier ſi dans le Chapitre quarante-troiſiéme d'Iſaïe, & dans le ſixiéme de l'Apocalypſe, les Cieux ſont comparez à des Livres pliez, ou roulez, ce n'eſt que par metaphore, & par analogie à la forme des Livres de l'ancien tems; car autrefois les Livres étoient faits de tout une autre maniere que ceux d'aujourd'hui. Chaque Livre n'étoit qu'une feüille, qu'une membrane, ou longue peau, à l'une des extremitez de laquelle l'on attachoit un bâton de figure cylindrique, qu'on rouloit enſuite; enſorte que le cylindre ſe trouvoit autant de fois envelopé, que la feüille, ou la membrane avoit fait de tours. Or l'Ecriture en comparant les Cieux à un Livre n'a voulu pretendre autre choſe, ſi ce n'eſt que comme les Livres entouroient pluſieurs fois leurs cylindres d'une maniere ſpirale, que les differentes ſpheres des Cieux dont l'une renferme totalement l'autre renfermoient & entouroient auſſi pluſieurs fois la Terre d'une maniere orbiculaire, laquelle par rapport aux

Cieux ſe trouve juſtement au centre, comme le cylindre par rapport au Livre : ainſi l'Ecriture par ces paroles ; *Complicabantur ſicut liber cœli :* & par ces autres ; *Et cœlum receſſit ſicut liber involutus*, a prétendu ſeulement nous montrer la forme des Cieux ſemblable à celle d'un Livre, & non pas dire qu'ils en fuſſent un en effet où il y eût de veritables Ecritures. S'il s'en falloit tenir preciſément à la lettre, il faudroit dire que le Ciel eſt nonſeulement un Livre, mais encore une muſique ; puiſque Job lui donne ce nom, que Saint Auguſtin l'appelle un Cantique, & les Pytagoriciens & Platon une veritable harmonie : Encore une fois ce ne ſont là que des Analogies, & des Metaphores dont ſe ſervent quelquefois l'Ecriture & les Auteurs les plus graves pour nous faire comprendre l'ordre admirable que celui qui fait tout avec poids, avec nombre, & avec meſure a mis dans ces Globes celeſtes pour leur faire annocer ſa gloire, & la puiſſance de ſa main. Il ne faut donc pas que l'on croye, ni que les Cieux

ſoient des Livres, ni que les noms des Predeſtinez y ſoient écrits d'une maniere ſenſible & materielle ; ces paroles : *Gaudete & exultate, quia nomina veſtra ſcripta ſunt in cœlis.* Ne nous marquent que le Livre de vie, & non autre choſe, dans lequel la juſtice preſente, & la predeſtination des Elus ſont écrites d'une maniere qu'il ne nous appartient pas de connoître : mais à l'Agneau ſeulement qui ſeul a le pouvoir de lire ce Livre qui eſt cacheté à ſept Seaux, dit Saint Jean dans l'Apocalypſe.

Mais dira-t-on, faut-il bien que le Ciel ſoit un Livre & qu'il y ait de vrais caracteres, puiſque l'on y diſtingue les Hebraïques, & qu'on les y lit.

Pour toute réponſe nous diſons que ce n'eſt alors qu'une pure imagination qui ſe repreſente ce qu'elle veut, laquelle ayant tout ſon large dans ces grands eſpaces, elle y forge des caracteres, comme elle y forge des Dragons, des Ourſes, des Centaures, des Hydres, des Taureaux, &c. Et une preuve que nous en donnons ; c'eſt

c'eſt que les Arabes qui n'ont pas manqué de bons Aſtrologues, ont toûjours crû & ſoutenu que c'étoient leurs Lettres non les Hebraïques qui étoient peintes dans le Ciel. Selon Poſtel, & Jean de Leon, ceux de Maroc, & tous les Turcs pretendent auſſi que dans le Ciel il n'y a point d'autres figures qu'en leurs caracteres. Les Ethiopiens & les Egyptiens qui ne s'exprimoient autrefois que par des caracteres Hieroglyphiques ont de même dit à leur tour que ce n'étoit qu'en ces Hieroglyphes, & qu'en cette langue & nullement en quelqu'autre qu'il falloit lire dans le Ciel. Une pareille contradiction montre ſans doute que dans le Ciel non-ſeulement il n'y a point de caracteres Hebreux, mais qu'il y en a pas même d'autres. Car enfin que peut-on penſer quand dans un même arrangement d'Etoiles, l'un y voit des caracteres Hebreux, l'autre des caracteres Arabes; tandis qu'il y en a qui y en découvrent des Hieroglyfiques; & que tous cependant pretendent de lire au juſte ces caracteres ſi contraires, & ſi

differens les uns des autres ſi ce n'eſt qu'en cela il y a un peu de folie, & beaucoup d'imagination ? Dans Agrippa & dans Gaffarel l'on voit une ſorte de ces caracteres Celeſtes ; Mais nous ne croyons pas, encore une fois, que dans les Cieux il ſe trouve rien de ſemblable ; Mais enfin quand veritablement il y auroit des caracteres & qu'on les y liroit : Pourroit-on pour cela avancer ſans temerité que dans cette lecture on peut découvrir les evenemens differens qui arrivent dans l'Univers, & que tout eſt cauſé par les Aſtres, auſſibien ce qui eſt purement caſuel & libre, que ce qui paroit neceſſaire ? On l'avance cependant contre ce qui eſt énoncé dans pluſieurs Chapitres de l'Ecriture, où Dieu parlant par la bouche de ſes Prophetes nous dit, tantôt, de ne nous point épouvanter à la vûe des ſignes du Ciel, comme s'en épouvantent certaines Nations ou trop ſimples, ou trop credules : *A ſignis cœli nolite metuere quæ timent Gentes.* Tantôt que la ſcience de ces Profeſſeurs de divination, d'Aſtrolo-

gie judiciaire n'eſt que vanité, & que c'eſt lui qui pour s'en moquer rend toutes leurs predictions inutiles : *Ego ſum Dominus irrita faciens ſigna divinorum . . . & ſcientiam illorum ſtultam faciens.* On l'avance contre les conſtitutions des Papes, contre les anathêmes & les deciſions des Conciles, contre le ſentiment des Peres, qui reconnoiſſent tous d'un commun accord la vanité de ces prédictions qu'ils traitent de folie, de ſuperſtition, d'erreur. On l'avance enfin contre la raiſon & la bonne Philoſophie, qui bien qu'elles reconnoiſſent que les Aſtres n'ont pas été placez au hazard dans les Cieux, ne leur donnent cependant aucune activité, ni aucune influence ſur les choſes purement contingentes, ou qui dépendent de la liberté ; mais ſur celles ſeulement qui ont quelque connexion neceſſaire & naturelle avec ces cauſes ſupericures, tels que ſont les vents, le chaud, le froid, les orages, les éclypſes, les pluyes, les tonnerres & certains autres effets de cette nature qui ſont ſoumis à leurs impreſſions, ſur quoi

l'on peut voir Saint Thomas 2. 2. *quæſt.* 95. *art.* 5.

En vain donc fait-on valoir cette prétenduë Oraiſon de Joſeph rapportée par Origene, & que l'on voit dans Euſebe *l.* 6. *præpar. Evang.* dans laquelle il eſt énoncé que tout ſe lit dans les Cieux, & que tout dépend des Aſtres qui les embeliſſent : Nous la rangeons parmi les pieces apochryphes, & nous ne l'y rangeons qu'après Saint Athanaſe & Pererius qui ont dit, l'un dans ſon abregé, & l'autre le quarante-neuviéme de la Geneſe, qu'elle n'étoit point authentique, & que l'on ne pouvoit par conſequent faire aucun fond ſur elle.

En vain produit-on le paſſage ſus-allegué de Saint Auguſtin, où il ſemble qu'il ait été de cet avis que tout eſt marqué dans les aſtres, juſqu'aux ſentimens de nos ames. Il en a été, il faut l'avouër, mais qu'importe, n'a-t-il pas retracté ſon erreur & dans ſon Livre de la Doctrine chrétienne, & dans celui de la Cité, & dans celui principalement de ſes Confeſſions, où il confeſſe ingenuement qu'il s'é-

toit laiſſé decevoir par les fauſſes regles qu'enſeigne cette Aſtrologie judiciaire, & où il déplore ſon aveuglement, en même-tems qu'il ſe louë de ce Medecin charitable qui lui fit connoître ſes égaremens ſur ce ſujet, & ſur pluſieurs autres.

En vain étale-t-on certains évenemens arrivez, & auparavant preſagez par ces caracteres celeſtes : ces ſortes d'évenemens ne reconnoiſſent, ſelon la penſée de ceux qui jugent ſainement des choſes, ne reconnoiſsent pour principe ou que le ſeul eſprit de tenebres, ou qu'une vaine ſuperſtition, & très-ſouvent que le hazard ; ou bien enfin qu'une juſte punition du Seigneur qui pour ſe vanger des ennemis de ſa Providence, & de la trop grande credulité de certaines gens, permet que ce qu'ils craignoient leur arrive. Encore une fois l'on ne peut connoître par la ſeule inſpection des aſtres ce qui n'a nulle connexion avec eux, tels que ſont ces evenemens qui peuvent être, & ne pas être, & qui dependent de la

liberté. Un Poëte de nôtre nation a eû raiſon quand il a dit :

Scrutateurs des choſes futures,

Curieux des ſecrets Divins,

Ne conſultez plus les Devins

Pour apprendre vos avantures.

L'art eſt faux & pernicieux,

Qui dans les grands Chiffres des cieux

Croit découvrir nos deſtinées

Dieu ſeul comme Roi des Humains

Tient le compte de nos années,

Et le deſtin du monde eſt l'œuvre de ſes mains.

Ce n'eſt donc pas à de pareilles cauſes qui ſe rapportent nos avantures ; elles ne ſont ni écrites ni peintes

dans ces hautes voutes du Ciel : Il n'y a pas des Aſtres pour les Nobles & pour les Rois, & des Aſtres pour les Sujets & les Roturiers. Si Socrates eſt grand, & Alexandre guerrier, ce n'eſt pas à cauſe que Saturne a preſidé à la naiſſance de l'un, & que Mars a regardé le berceau de l'autre. C'eſt en vain que l'on dit que Mercure fait naître les Poëtes, Orion les Chaſſeurs, le Capricorne les Souverains, & le Verſeau les Pêcheurs. Celui-ci brille ſur la Getulie, & il n'y a cependant nul Pêcheur. Toutes les Amazonnes ne naquirent pas ſous Mars, & neanmoins elles furent toutes guerrieres, tandis que leurs Maris, dont la plûpart étoient nez ſous cet Aſtre qui fait les Soldats, furent condamnez à filer & à faire des Paniers.

Nous demanderions volontiers à ces Profeſſeurs d'Aſtrologie judiciaire, pourquoi eſt-ce que dans ces chiffres & ces caracteres des Cieux ils ne liſent point quantité de choſes qu'il leur importeroit de ſçavoir ? D'où vient que de tant de treſors cachez ils n'en découvrent jamais au-

cun ? D'où vient qu'ils ignorent ſi profondément les entrepriſes de leurs ennemis ? Qu'ils ſe trouvent ſi ſouvent embarraſſez dans leurs affaires domeſtiques, & qu'ils ſont contraints de recourir à leurs amis pour en tirer de bons conſeils, & pour leur demander leurs avis, eux qui ſe vantent de lire ſi clairement dans les Etoiles ? Il faut donc malgré bon gré qu'ils reconnoiſſent la vanité & la folie de leur ſcience, & que c'eſt inutilement qu'ils prétendent pouvoir déviner par les Aſtres.

Un grand prejugé de la folie de cette ſcience, c'eſt l'erreur ou tombent tous les jours ceux qui paſſent pour être les plus habiles, & les plus verſez dans cette ſorte d'Aſtrologie, fut-il jamais homme qui y fut plus addonné que le celebre Albumazar, ou Aboaſſar Arabe qui vivoit au neuviéme Siecle ? Celui ci publia avoir lû dans les Aſtres que la Religion de Jeſus-Chriſt que nous profeſſons ne dureroit pas davantage que de mille quatre-cent & ſoixante années : Cependant elle dure encore, & durera

juſqu'à la conſommation des Siecles. Environ le tems que l'on tint un Concile à Conſtance les Aſtrologues publierent que jamais l'Egliſe ne jouïroit plus de la paix, & que cela ſe liſoit dans les Aſtres ; & ce fut juſtement alors que l'on vit ceſſer le Schiſme qui la diviſoit. R. Chomer avoit lû, diſoit-il, dans le Ciel ce mot *Caah*, que ſept Etoiles véritables ſur l'Empire du Turc, compoſoient, & qui en marquoient très-certainement la ruine vers l'an 1655. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il eût déviné, mais l'évenement à fait voir qu'il s'eſt trompé comme les autres.

Encore s'ils ſe contentoïent de dire que la volonté & l'eſprit de l'Homme ſuivent les impreſſions des Aſtres, & que les Cieux dominent ſur les choſes libres non moins que ſur celles qui ne le ſont pas, contre cet oracle de Ptolomée, *Sapiens dominabitur Aſtris* : & qui à été reçû avec applaudiſſement dans l'école. Nous nous contenterions, en les épargnant, de dire qu'ils ſont des fous, ou des ignorans, mais ſouvent ils donnent dans

l'impieté & ſe portent à croire des choſes qui détruiſent la Religion ; & une preuve de l'impieté & de l'inſolence de quelques-uns c'eſt, qu'ils ont voulu faire l'horoſcope de Jeſus-Chriſt, & faire dépendre des Aſtres ſa mort, ſa vie, & ſa naiſſance. Saint Auguſtin ſur ces paroles du chapitre dixſeptiéme de Saint Jean : *Pater venit hora clarifica filium tuum*, ſe recrie avec juſtice contre un pareil ſentiment qu'il condamne comme impie & temeraire par ces paroles : *Non ergo credatur hac hora fato urgente veniſſe, ſed Deo potiùs ordinante : Nec ſiderea neceſſitas Chriſti contexuit paſſionem : Abſit enim ut ſidera mori cogerent ſiderum conditorem.*

Bechai, & Cardan ont été ceux qui ont oſé faire cette horoſcope de Jeſus-Chriſt. Le premier l'a fait dépendre du Soleil, d'où vint, dit-il, qu'il eût les traits du viſage beau, & le teint fort blanc ; qu'il fut d'une humeur éveillée, & fort hardi, apportant pour témoignage de ſa hardieſſe l'action qu'il fit en chaſſant du Temple avec un fouët, les Vendeurs

de Colombes & de Brebis : & cette autre, en prêchant devant des Docteurs à l'âge de douze ans ſeulement. Cardan au contraire la fait dépendre de Saturne, diſant que cette Planette qui eſt froide de ſa nature avoit eu part à ſa naiſſance, d'où vint qu'il étoit penſif & triſte, & ſi extraordinairement melancolique que jamais on ne le vît rire, ce qui le faiſoit paroître plus âgé qu'il ne l'étoit en effet. Il ajoute qu'au point de ſa conception il y eût une conjonction entre la Planette de Saturne & celle de Venus, & que ce fut là la raiſon pour laquelle ſon viſage fut marquetté de petites lentilles rouſſes, *Lentiginoſus in facie.* De là il forme cet argument : s'il étoit vrai, dit-il, que la vie de Jeſus-Chriſt eût dépendu entierement de la diſpoſition de ſon Pere, & nullement des Aſtres du Ciel, pourquoi auroit il ainſi eu des taches rouſſes au viſage ? *Quod ſi a Deo omnia fuiſſent profecta, quorſum erat lentiginoſum creari* ? Cet Auteur a pouſſé juſques là ſa folie que de rapporter les differentes Religions à l'aſpect des Aſtres, attri-

buant celle des Juifs à Saturne, celle des Turcs à Venus, celle des Chrétiens au Soleil, &c. Folie dans laquelle avoient donné auparavant les Aſtrologues Arabes, & certains autres dont parle Guillaume de Paris chez le Cardinal Aliaco. Par-là on voit juſqu'où va la reverie de ceux qui s'imaginent que tout eſt écrit dans le Ciel, & que tout eſt deſigné par les Aſtres. Adam, Noë, les Enfans de Seth, &c. ne predirent jamais de pareilles choſes, & inutilement nos Aſtrologues pretendent-ils d'autoriſer leurs predictions par leurs exemples. Si ces Patriarches eurent quelques connoiſſances de l'avenir par le moyen de ces Aſtres du Ciel. Ces connoiſſances ſe terminerent non à ces ſortes de choſes qui ſont purement contingentes, ou qui dépendent de la liberté ſur leſquelles les Aſtres ne peuvent rien; mais à celles-là ſeulement qui dépendent naturellement de ces cauſes.

CHAPITRE XIV.

De toutes les differentes manieres d'écrire parmi les Nations.

TOutes les Nations qui ont l'uſage de l'Ecriture, n'ont pas la même methode de tirer leurs lignes. Les Juifs commencent leur ligne du côté droit, & la conduiſent vers le gauche, & de celui-ci ils reviennent à celui-là. Quelques autres peuples commenceut véritablement comme les Juifs par le côté droit tirant vers le gauche ; mais au lieu que les Juifs après avoir fini la ligne reviennent commencer par le même endroit, ceux-là au contraire lorſqu'ils ſont arrivez au côté gauche, continuent à écrire en tirant vers le côté droit, ſemblables aux Laboureurs leſquels ayant conduit juſqu'au bout d'un champ leur charruë, du bout ils reviennent en continuant, finir par où ils avoient commencé : De là vint qu'autrefois au lieu de dire *Scribere*, écrire, l'on

diſoit *Arare*, labourer. Les premiers Grecs imitoient en partie cette maniere d'écrire ; Et c'eſt ainſi que ſont écrites les loix de Solon. Les Ethiopiens, & les Indiens commencent par le haut du papier, mais du côté droit & tirent en bas perpendiculairement leurs lignes. Les Chinois en uſent de même, ils écrivent toûjours de haut en bas, & commencent la premiere ligne ou finit la nôtre ; Ainſi pour lire leurs livres il faut d'abord aller chercher la derniere page qui parmi eux eſt la premiere, ce qu'il faut encore obſerver quand on lit l'Hebreu. Les Syriens au lieu de commencer leur ligne comme le Hebreux, ou comme nous, ils mettent le papier en travers, & la tirent en haut juſqu'au bout, cette maniere leur étant plus aiſée pour la formation de leurs caracteres ; & lorſqu'ils ſont parvenus à la fin, ils tournent le papier, & la derniere lettre, ou la plus haute de la page, eſt celle par où ils commencent à lire ; liſant au reſte comme les Hebreux de droit à gauche : Mais les Grecs d'aujourd'hui, les Latins, &

toutes les Nations preſque commencent à écrire par le côté gauche, & finiſſent par le côté droit, cette maniere étant ſans doute la plus décente, & la plus commode.

CHAPITRE XV.

D'une certaine maniere ancienne & particuliere d'écrire par abreviation. Figures des Notes dont on ſe ſervoit.

LEs Anciens pour écrire avec plus de facilité & de viteſſe, inventerent certaines lettres qu'ils appellerent Notes, dont une ſeule pouvoit ſigner tout un mot. Par le moyen de ces Notes un Homme étoit auſſi prompt à écrire qu'nn autre pouvoit l'être à dicter, ce qui donna occaſion à Martial de faire ces Vers.

Currant verba licet, manus eſt velocior illis:

Nondum lingua ſuum, dextra peregit opus.

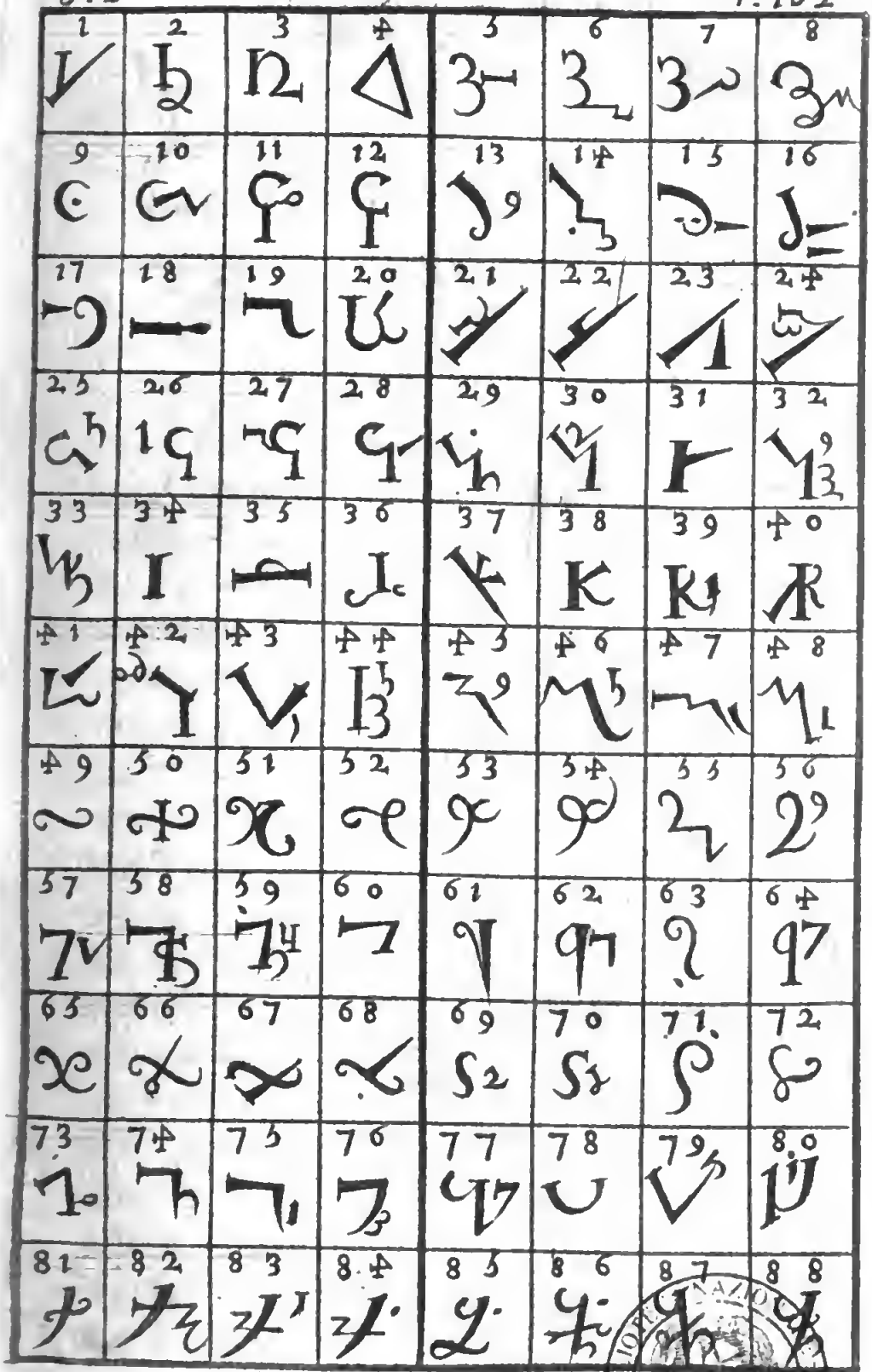
L'avantage & la commodité que l'on tiroit de ces notes firent qu'on les mit beaucoup en uſage ; mais ſur tout parmi les Notaires, d'où vient qu'on les appella *Curſores*, auſſi-bien que parmi les Juriſconſultes, juſqu'à ce que Juſtinian les eût deffenduës, attendu qu'elles étoient une ſemence de procès par les diverſes interpretations que chacun des intereſſez prétendoit leur doncer : Cependant cet Empereur ne pût ſi bien faire que l'on ne ſe ſervit des ſuivantes, L. C. ff. §. dont la premiere ſignifie *Loy*, la ſeconde *Code*, la troiſiéme *Digeſte*, & la quatriéme *Paragraphe*. Leur uſage a paſſé même juſqu'à nous.

Cette maniere d'écrire paroît fort ancienne, mais l'on ne convient pas de ſon inventeur. Les uns diſent que c'eſt Mecenas, les autres que c'eſt Ciceron, ceux-là que c'eſt Ennius. Il ſemble que l'on prit occaſion d'écrire ainſi par abbreviation d'une interpretation de Daniel, qui dans ces trois mots, *Mane*, *Tecel*, *Phares*, écrits par une main détachée ſur une des murailles de la Sale de Balthaſar, trouva

trois Sentences entieres. Si cela eſt, ainſi que quelques uns l'ont cru, cet uſage n'a pas été inconnu aux Hebreux, & dans cette ſuppoſition il ſeroit plus ancien que Mecenas & que Ciceron. Ceux qui ont été de ce ſentiment ſe ſont encore appuyez ſur ce verſet du Pſeaume quarante-quatriéme, *Lingua mea calamus ſcribæ velociter ſcribentis*, qui ſemble montrer que le Prophete Roi s'en eſt ſervi: Mais ce ne ſont là que des conjectures ſur leſquelles on ne peut rien établir de certain : Quoiqu'il en ſoit, il eſt ſûr du moins que cet uſage fut en vogue du tems de Ciceron, & de Mecenas.

Mileſius & Callicrates excellerent en cet art d'écrire par abbreviations, & par notes ; mais en telle ſorte que l'on dit d'eux qu'ils écrivirent en lettre d'or un diſtique d'une Elegie ſur un petit grain que les Latins appellent *Seſamus*, qui n'eſt gueres plus gros qu'un grain de panis ou de gros millet, ce qui paroît bien plus extraordinaire & plus admirable, que de voir toute l'Iliade d'Homere renfer-

mée dans une noix. L'on pouſſa ces notes juſqu'au nombre de cinq mille, juſques là que l'on en pouvoit faire très-facilement des Livres entiers. Les Benedictins de Saint Maur conſervent un Pſeautier de David, qui n'eſt écrit que de ces notes. Les Auteurs qui en ont traité ſont, Saint Iſidore dans ſon premier Livre des Etymologies, Hubert Goltzius, Aldus Manutius, Juſte Lypſe, Jean-Baptiſte Porta, Aldret, Pierre le Diacre, & Gruter : Ces deux derniers en ont même donné les figures, & après tous ceux-là le Pere Mabillon dans ſon curieux & ſavant Livre *De re Diplomatica*, où l'on voit auſſi par ordre Alphabetique un Catalogue de ces notes qu'il a emprunté, dit-il, de Pierre Hamon. Le Lecteur doit être bien aiſe que nous placions ici quelques-unes du moins de ces notes. Nous les donnons telles qu'on les voit dans le ſuſdit Livre de Mabillon, excepté ſeulement que nous en avons retranché quelques-unes, comme il en a retranché lui même le plus grand nombre de celles qu'il avoit vûes dans les Auteurs dont il s'eſt ſervi.



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III

Explication des Figures.

1 ad
2 anima
3 alter
4 antiquus
5 bone
6 benedices
7 beatificatus
8 bona fama
9 cor
10 cordis
11 coronat
12 campi
13 Deus
14 Dominus
15 dies
16 defecit
17 ejus
18 eſt
19 &
20 Eccleſia
21 fac
22 facit
23 fecit
24 faciendum
25 gloria
26 gaudium
27 gaudet
28 gemit
29 homo
30 hominis
31 hic
32 Hebræus
33 Jeſus
34 in
35 inimicos
36 ipſe
37 kalendas
38 karus
39 karitas
40 kareſcit
41 lacrimis
42 lavabo
43 locum
44 labia
45 meus
46 mea
47 meum
48 mihi

49 non
50 nox
51 noctes
52 nos
53 omne
54 omnibus
55 ob
56 oculus
57 panis
58 pace
59 paravit
60 primus
61 quid
62 quantum
63 quod
64 quartus
65 Rex
66 Regis
67 Reges
68 Res
69 ſuus
70 ſedes
71 ſuper
72 ſim
73 tuo
74 tua
75 tui
76 tibi
77 vultus
78 via
79 univerſa
80 vitam
81 Xenon
82 Xenocrates
83 Xenium
84 Xanctipus
85 zenon
86 zenculus
87 zoſipus
88 zenſis

Les Anciens avoient certaines autres notes qui concernoient l'Ecriture & dont nous en avons retenu même quelques-unes, pour l'intelligence deſquelles l'on n'a qu'à voir Saint Iſidore & Sixte de Sienne qui en expliquent clairement & ſuccintement les uſages. Les principales s'appelloient : *Aſtericus*, *Obelus*, *Limniſcus*, *Antigraphus*, *Paragraphus*, *Poſitura*, *Cryphia*, *Antiſigma*, *Diple octuplex*, *Verſa ceraunion*, *Stauron*, *Ancyra*, *Ancyranos*, *Scilus Nechudot*, *&c.* Le Lecteur pourra conſulter ces deux Ecrivains, s'il eſt curieux de ſçavoir & les explications, & les figures de ces notes.

CHAPITRE XVI.

De la Steganographie, & autres Ecritures occultes. De la Scytale laconique. Des Lettres inviſibles. Differentes manieres de les faire & de les découvrir.

PAr ce mot, Steganographie, l'on entend une écriture obſcure, ou une ſcience qui apprend à faire des lettres en chiffres qu'on ne peut deviner, ou qui déchiffre celles qu'on propoſe : on s'en ſert pour écrire des lettres qui contiennent quelques ſecrets, & qui ne peuvent être entendus que de ceux qui ſont d'intelligence, & qui ſont convenus enſemble des caracteres dont on s'y ſert, qui doivent être ou inconnus, ou variez & déguiſez. Toute la Stenographie conſiſte principalement en trois choſes. 1°. Dans la forme des Caracteres qui comprend les diverſes figures dont on peut ſe ſervir, & que l'on peut inventer chacun à ſa fan-

taiſie. 2°. Dans leur ordre, & ſituation, qui ſe fait par le renverſement des lettres de l'Alphabet, ou de tels autres caracteres que l'on voudra en des manieres preſqu'infinies. 3°. Dans leur puiſſance ou valeur, donnant des ſignifications arbitraires à chacun de ces caracteres autant qu'on voudra.

Comme la Steganographie eſt une écriture en chiffres, il faut que l'on ſçache qu'il y a des chiffres à ſimple clef, & des chiffres à double clef. Le chiffre à ſimple clef, eſt celui où on ſe ſert toûjours d'une même figure pour ſignifier une même lettre, ce qu'on peut découvrir fort facilement. Le chiffre à double clef eſt celui où on change frequemment d'Alphabet, à chaque mot ſi l'on veut, ou à chaque ligne; & celui où on met des nulles, des caracteres arithmetiques, & autres déguiſemens qui le rendent indéchiffrable; tels que ſont les mots, les figures, & les caracteres de toutes les ſciences; les notes de la Muſique; les points, les lignes, & les figures de la Geometrie; les ſignes de l'Aſtrologie; les abbreviations de la Me-

decine ; le jargon, ou les expreſſions de la Chymie, & autres ſemblables que l'on peut mêler enſemble, les envelopper les uns ſur les autres, les redoubler, les contre-chiffrer, déguiſant un même caractere en pluſieurs manieres. Dans la Polygraphie de l'Abbé Tritheme, il y a vingt-quatre Alphabets differents & inconnus pour l'uſage des notes ; cet artifice peut même aller juſqu'à l'infini ce qui a fait dire à Auſone

Innumeras poſſim cœlandi oſtendere formas ;
Et claudeſtinas veterum reſerare loquelas.

La Steganographie, où cette maniere d'écrire obſcure n'a pas été inconnuë aux Anciens. Cependant quelques uns ont cru le contraire, & ſoûtenu qu'ils n'avoient pas paſſé plus avant que de la Scytale laconienne. Polybe ſoûtient le contraire, & parle d'un homme nommé Æneas Tacticus qui avoit trouvé il y a deux mille ans, vingt manieres differentes d'écrire de telle

telle ſorte qu'il n'y avoit que celui qui en ſavoit le ſecret qui y pût comprendre quelque choſe. Avant même ce Tacticus cet uſage étoit connu. Saint Jerôme penſe que Jeremie s'eſt ſervi en quelques rencontres d'une maniere d'écrire qu'enſeigne la Stenographie, ſavoir en tranſpoſant les lettres. C'étoit encore la pratique des anciens Juifs de ſe ſervir comme nous de chiffres. Nous en trouvons chez eux de ſix ſortes : L'*Ethah*, par la tranſpoſition des lettres, metant le *Tau* qui eſt la derniere de leur Alphabet à la place de l'*Aleph* qui en eſt la premiere. Pour le *Beth* qui en eſt la ſeconde, ils prenoient le *Schim* qui en eſt la penultiéme, & ainſi des autres : *Themura*, par leur commutation : *Ziraph*, par combinaiſon & changement de leur puiſſance. *Ghilgal*, de leur quotité numerale. *Notariaſzon*, mettant une lettre, ou une ſyllabe pour un mot : Et la *Gematrie*, qui eſt une équivalance de meſures, & de proportions ; la Cabbale par conſequent dont ces chiffres ſont des parties, étoit un chiffre elle-même

qui consistoit la plûpart du tems dans la science, ou combinaison des nombres, & en des rapports mysterieux qu'ils faisoient des choses aux lettres de l'Alphabet hebraïque, & dont ils tiroient des raisons pour expliquer tous les mysteres de la Divinité, & toutes les operations de la nature. Suetone dans son premier livre des douze Cesars, dit que Jules Cesar se servoit des chiffres en écrivant à ses Domestiques. Cet Empereur les appelloit *cæcas litteras*, des lettres occultes. Dans son Livre cinquiéme on lit ces mots : *Ne intercepta epistola nostra consilia cognoscantur, cæcis literis hanc scripsam mitto.* Auguste usoit aussi de ce moyen. Le Saint Concile de Nicée se vit obligé d'employer la Stenographie, & la maniere dont il se servit pour écrire quantité de lettres qui risquoient d'être interceptées, se voit chez Buchard livre onziéme, titre 227. Et chez Ivon *part. sixieme, chap.* 434. *&* 435. D'où il est aisé de juger que cette maniere d'écrire n'a pas été inconnuë aux Anciens, & qu'outre la Scytale laconique ils

employoient encore la Stenographie.

La Scytale étoit un bâton ou rond, ou quarré, dont les Lacedemoniens ſe ſervoient pour écrire à leurs Correſpondans des lettres ſecretes. Celui qui écrivoit tortilloit autour du bâton une corroye, ou laniere de parchemin, & ſans uſer de chiffres, & ſans tranſpoſer les lettres de l'Alphabet y écrivoit ce qu'il avoit à mander, & l'envoyoit au correſpondant, & celui-ci l'appliquant ſur un autre bâton qu'il avoit de même groſſeur, trouvoit les mots & les lignes en la même diſpoſition qu'on les avoit écrits, au lieu qu'il n'auroit pû les lire s'il n'eût eu un bâton ſemblable & en groſſeur & en figure à celui de l'autre qui lui écrivoit, attendu qu'alors ils n'auroit trouvé que des lettres ou confonduës, ou diſſipées. Cependant cette invention eſt aſsès groſſiere, quoique les Lacedemoniens en fiſſent un grand cas. Celle du Chaſſis eſt bien plus ſubtile, & ſi la correſpondance eſt bien établie, une lettres eſt indechiffrable. Les Hieroglyphes,

les Symboles, les Enigmes, les Armoiries, peuvent avoir rang parmi ces écritures occultes.

Les Caracteres inviſibles reconnoiſſent peut-être pour mere la fineſſe, ou la malice ; peut-être auſſi que c'eſt la neceſſité qui les a inventez, ou bien la prudence ; ſouvent leur uſage eſt pernicieux, & ſouvent auſſi il eſt neceſſaire ; mais pour être devenu trop commun, il eſt devenu inutile. Pour les écrire & pour les lire on ſe ſert de ces artifices.

L'on en fait avec de l'eau diſtilée des Vers luiſans, ou avec l'eau des ſaules pourries ; & pour les lire il faut être dans les tenebres.

Les Lettres écrites avec le Phoſphore fulgurant de Daniel Kraff qui eſt tiré de l'urine, brillent extraordinairement dans la nuit, & ne ſe voyent pendant le jour.

L'on en écrit avec de l'urine, du vinaigre, du ſuc de l'herbe que l'on appelle laicteron ; & pour les voir il faut les frotter avec de la pouſſiere.

L'on en forme avec le ſuc de citron, de ceriſe, de cyclamin ou pain

de pourceau, & celles-ci ne ſe découvrent qu'en approchant le papier du feu : mais il faut le brûler pour y découvrir celles que l'on y a faites avec le ſel, la gomme, & la chaux : Il faut au contraire le tremper dans l'eau, quand il a été écrit avec l'alun, le vitriol, & la couperoſe.

Il y en a qu'on ne peut lire qu'à la faveur de la lumiere des étoiles, ou d'une chandelle. La plus ſubtile maniere eſt celle qui compoſe une eau pour écrire, & une autre pour faire paroître l'écriture. Ces deux eaux ſe compoſent de cette ſorte.

Pour la premiere on ſe ſert du vinaigre diſtillé & du litarge d'argent. On fait boüillir une once de celui-ci dans une demi-chopine de celui-là, pendant l'eſpace d'un quart d'heure. C'eſt avec cette eau que l'on écrit ce qu'on ne veut pas que l'on ſçache, & dès que l'écriture eſt ſeiche, elle diſparoît.

La ſeconde eau ſe fait avec un morceau de chaux vive, & un peu d'orpiment, qu'on fait infuſer dans un pot de terre neuf, où l'on met

une quantité d'eau ſuffiſante, dans laquelle on fait infuſer cette chaux & cet orpiment, pendant l'eſpace de vingt-quatre heures, apres-quoi on les filtre, & on les trouve également tranſparentes. C'eſt avec cette derniere eau que l'on fait paroitre l'écriture qui avoit été faite avec la premiere, & c'eſt en paſſant ſur le papier une éponge tant ſoit peu humectée de cette derniere eau ; alors l'écriture ſe manifeſte. Cette maniere eſt ſubtile, mais c'eſt quand on n'en ſçait pas le ſecret. Cette experience eſt de Monſieur Rohault.

Pluſieurs Auteurs ont parlé de la Stenographie. Les Modernes qui en ont écrit ſont après Tritheme, Jean-Baptiſte de la Porte, Vigenere, le Pere Niceron, le Pere Schotus, Caramuel.

Les Meſſieurs du Bureau d'Adreſſe propoſerent en 1634. ſur ce ſujet les ſecrets ſuivans. 1°. Déchiffrer les chiffres communs & déchiffrables. 2°. Donner l'invention d'un nombre preſqu'infini de chiffres qui ne ſe peuvent déchiffrer ; comme entr'au-

tres écrire avec un ſeul point pour chaque lettre, avec deux livres dans leſquels il ne paroîtra aucune marque extraordinaire, & autres. 3°. Ecrire un chiffre que l'on pourra lire en deux langues differentes. 4°. Ecrire ſous un ſens ouvert une autre ſignification cachée auſſi ample que la premiere. 5°. Ecrire ſur un corps qui ne perira point dans le feu, dans lequel ſeul au contraire il ſe lira, & y fera réponſe par le même moyen, faiſant diſparoître & revenir les lettres, quand on voudra. Nous n'avons pas lû ſi un tel projet a été mis en execution : Ce que nous ſçavons c'eſt qu'il n'eſt gueres, ou point du tout de ces bizarres caracteres que l'on ne puiſſe déchiffrer, ni aucune de ces Enigmes que l'on ne puiſſe développer : Et ſi le genie, l'imagination, l'exercice, & quelquefois la rencontre, & le hazard concourent ſouvent à cette artificieuſe découverte, les regles generales que l'on a données pour en venir à bout, & dont on ſe ſert, ne ſont pas entierement inutiles. Monſieur de Gevry a écrit des principes du déchif-

frement de la Langue Françoiſe, & pluſieurs autres de la Latine.

CHAPITRE XVII.

Des divers Sujets ſur leſquels on écrit.

LE Papier que l'on fabrique avec du vieux linge battu, eſt le ſujet ordinaire ſur lequel on écrit en Europe, & dans quelques autres endroits hors l'Europe. A la Chine le Papier eſt fait, non de ſoye, ou de coton, comme l'on s'eſt imaginé en France, mais de l'écorce d'un certain arbre nommé *Bambou*; L'on en prend la peau de deſſous comme étant plus molle, plus blanche, & plus propre que celle de deſſus, c'eſt à-dire, que la premiere. On la broye avec de l'eau claire, & enſuite l'on pratique les autres manieres que nous pratiquons pour en faire des feüilles, ſi ce n'eſt qu'au lieu de colle on y paſſe de l'alun : mais ce Papier a beſoin d'être de tems en tems battu & expoſé au Soleil ; parceque étant fait

d'écorce, il eſt ſujet aux vers. Aux Maldives, il y a un arbre appellé *Maquarequeau*, dont la feüille eſt longue d'une braſſe & demie, & large d'un pied, ſur laquelle on écrit dans cette contrée, comme nous ſur le Papier & le Parchemin.

Le Papier dont nous nous ſervons n'eſt pas ſi nouveau que la voulu faire Melchior Incofer. L'on s'en ſert depuis plus de cinq cens ans ; quoique l'on ne ſçache pas poſitivement ni ſon Epoque, ni ſon Inventeur. Le venerable Pierre Maurice Abbé de Clugny qui vivoit au douziéme Siecle, en parle dans ſon Traité contre les Juifs, où après avoir fait mention du Papier d'Egypte, du Parchemin, &c. Il met enſuite celui dont nous nous ſervons, qu'il dit être fait avec du vieux drapeau, haché menu, & battu. *Ex raſuris veterum pannorum Compacti.* Le témoignage de cet Ecrivain détruit le ſentiment d'Incofer. Il eſt vrai que l'on ne s'en ſervit pas d'abord pour les inſtrumens, ou actes publics, mais l'on s'en ſervit, dit

Joinville, pour les Lettres, ou pour les dépeches.

Avant l'invention du Papier on ſe ſervoit de pluſieurs autres ſujets pour écrire, & dont nous allons faire mention en peu de paroles.

Les Anciens employoient des Tuniques interieures, ſecondes Ecorces, ou peaux d'un certain arbre qui croit en Egypte qu'on nommoit *Papyrus*, d'où eſt venu le nom de Papier. Les Latins appelloient *Philyras* ces Ecorces ou ſecondes peaux. On les détachoit proprement avec une eſpece d'aiguille, enſuite l'on en faiſoit des feüilles ſur leſquelles on paſſoit une colle, & de ces feüilles on en faiſoit des Livres. Nous liſons auſſi que ce Papier d'Egypte ſe faiſoit d'une autre matiere, & d'une autre ſorte. Salmaſius & Allatius en montrent la compoſition : L'on prenoit, diſent-ils, une eſpece d'herbe qui croit ſur le bord des rivieres, & dans les lieux marecageux : on la coupoit en pluſieurs petites liſtes ou bandes qu'on étendoit ſur une table, les unes en long,

les autres en travers, à-peu-près comme une grille : on colloit ces bandes ou avec de l'eau trouble du Nil ſeulement, ou bien avec de la colle quand on compoſoit ce Papier hors l'Egypte. L'on en faiſoit des feüilles de dix, de douze, de vingt pieds de long. Enſuite on les aplaniſoit avec un marteau, où on les liſſoit avec une dent ſoit de cheval, ſoit de ſanglier indifferemment : ou bien on les metoit ſous la preſſe : après quoi on les faiſoit ſecher au Soleil. Nous avons de monumens que l'on ſe ſervit de ce Papier après Jeſus-Chriſt, & même juſqu'au neuviéme & dixiéme ſiecle. L'on conſerve même encore de ces ſortes de Livres. Pline rapporte que ce fut du tems d'Alexandre le Grand que cette invention fut trouvée ; & Volateran en nomme l'Auteur, qu'il dit être Aſpaſius : mais ſi ce ne fut que du tems d'Alexandre que ce Papier d'Egypte fut inventé ; Il n'eſt pas vrai qu'il ait precedé les membranes, ou parchemins dont nous allons maintenant parler.

Les membranes, ou parchemins ;

c'eſt à-dire, les peaux de brebis, de chevres, &c. que l'on ratiſſoit avec des fers propres, après les avoir paſſé en chaux, furent encore employées pour les écritures. Quelques-uns diſent que ces parchemins furent inventez à Pergame, & ils donnent la gloire de cette invention au Roy Eumenes, ou à Attalus ſon Pere; mais mal-à-propos. Il eſt vrai que le papier d'Egypte étant venu à manquer du tems qu'il regnoit, pour ſuppléer à ce défaut il fit preparer quantité de ces parchemins qui avoient été depuis très long-tems ailleurs en uſage. Outre les autoritez de Dalecampius, de Guilandin, de Pancirol, & de quantité d'autres Auteurs très fameux, & ſçavans dans l'Antiquité, nous avons encore des monumens très-certains qui confirment cette verité. Nous trouvons qu'au tems de Numa l'on ſe ſervoit de ces parchemins; Et Joſephe *l.* 12. *antiq.* rapporte que le Grand-Prêtre Eleazard envoya à Ptolomée Philadelphe les Livres Sacrez écrits ſur des parchemins. Il étoit rare que l'on écrivit ſur les deux côtez

tez de ces parchemins, & lorſqu'on y étoit obligé par neceſſité, alors ces feüilles écrites de l'un & l'autre côté, étoient appellées *Opiſtographa.*

Puricel & Cedrenus font mention de la peau de certains Poiſſons, & des inteſtins de Serpens ſur leſquels l'on écrivoit comme ſur les peaux, ou ſur le papier; tel fut le boyau de ce Dragon de cent vingt pieds de long ſur leſquel on vit autrefois écrites l'Iliade, & l'Odyſſée d'Homere, auſſi-bien que les hauts faits des Heros les plus remarquables.

Nous trouvons auſſi que l'on écrivoit ſur le linge, & Symmachus dit que les Livres des Sybilles y étoient écrits.

L'on ſe ſervit pour le même effet des feüilles de palmier, & de mauve. Les planches de bois bien liſſées & enduites de cire: les Tables de plomb & d'argent furent des ſujets dont on ſe ſervit auſſi pour écrire; mais ſur tout les Tables d'airain. Dans le Capitole il y en avoit trois mille de cette ſorte ſur leſquelles étoient écrites les Loix de l'Empire. Dans les Au-

teurs, & même dans les Livres Saints l'on voit de Tablettes. Le buis, le cedre, l'yvoire, le velin couverts d'une couche de plâtre, ou de cire dont l'écriture pouvoit s'éffacer, ou avec un peu de ſalive, ou en la frotant avec les doits, ſervirent de matiere à ces Tablettes. De cette couche de cire vinrent ces façons de parler des Anciens : *In prima cera, in ſecunda, in ima, in extrema cera* : pour dire le commencement, le milieu, & la fin d'un écrit ; ou bien pour marquer la premiere, la ſeconde, & les dernieres feüilles de ces Tablettes. Mais entre toutes ces choſes, il ſemble que les briques & les pierres ayent été les premieres choſes ſur leſquelles les hommes commencerent à écrire les connoiſſance qu'ils avoient acquiſes : Ce fut ſur l'une & l'autre matiere que les Enfants de Seth marquerent ce qu'ils ſavoient de l'Aſtrologie & des autres ſciences qui étoient venuës à leur connoiſſance. Dans le Chapitre quatriéme d'Ezechiel, il eſt fait mention de la brique, & dans le trentiéme du bois. Dans Job, il eſt

parlé d'une lame de plomb. Dans le troiſiéme Chapitre d'Iſaie d'une planche de buis. Dans Saint Luc, des tablettes.

Nous ſerions trop longs ſi nous voulions marquer ici toutes les ſortes de matieres dont les hommes ſe ſont ſervis pour écrire. Les anciens Danois ne ſe ſervoient pas ſeulement du frêne, & du faux, ils écrivoient encore ſur des cornes & ſur des os. Il n'eſt pas juſqu'aux fleurs & aux fruits, & juſqu'à leur propre peau que les hommes n'ayent employé pour y exprimer deſſus leurs penſées. Car il n'eſt preſque dans l'Univers aucune matiere ſur la quelle on ne puiſſe peindre, ou graver des lettres, pourveu neanmoins quelle ait quelque ſolidité.

CHAPITRE XVIII.

De la matiere avec laquelle on écrit.

L'Encre dont chacun peut ſavoir la compoſition, eſt la matiere ordinaire dont on ſe ſert pour l'écriture. Les Romains autrefois ſe ſervoient de la liqueur noire qu'un certain poiſſon nommé Seche, & par les Latins *Sepia*, amaſſé dans une veſſie, dont une goute ſuffit pour noircir tout un ſceau d'eau, & dont cet animal ſe ſert pour ſe cacher, & ſe ſauver des mains des Pêcheurs, & de la gueule des grands poiſſons quand ils le pourſuivent. Le jus de meures. La ſuye des cheminées, le ver de gris furent auſſi employez par les Anciens.

L'encre de la Chine eſt particuliere; ce n'eſt pas une liqueur ainſi qu'eſt la nôtre; ce ſont de bâtons, ou autres pieces ſolides de diverſes figures. Pour la faire on ſe ſert quelquefois de fumée, tirée de diverſes matieres, & d'autrefois de la graiſſe de co-

chon qu'on brûle à la lampe : une eſpece d'huile y eſt employée pour la rendre plus douce ; & parceque l'odeur en ſeroit mauvaiſe, on y mêle des autres odeurs agreables : Enfin le tout ſe reduit en pâte, & de cette pâte on fait des tablettes qu'on jette dans un moule. L'on uſe enſuite de cette encre de la maniere que nous allons dire. L'on a un marbre poli, à l'une des extremitez duquel on pratique un petit creux que l'on emplit d'eau ; on y trempe dedans le bâton de l'encre par un de ſes bouts ; on le frotte doucement ſur la partie du marbre qui eſt unie ; il s'en fait une liqueur noire dans laquelle on trempe le pinceau qui ſert à écrire.

Le minium, le cinnabre, & les autres couleurs rouges furent auſſi employées par les Anciens, mais principalement dans les reſcrits des Empereurs ; auſſi voyons-nous que tous les Titres, ou Chapitres du Droit ſont écrit en lettre rouge, d'où eſt venu le nom de Rubrique ; & c'étoit d'un côté pour marquer la grandeur & la

majeſté du Prince, & de l'autre pour donner de la terreur au peuple que cette couleur menaçoit de la peine du ſang ſi l'on venoit à en violer les loix. Le ſuc d'un certain poiſſon à coquillage, quelques-uns diſent d'un certain arbre, & qui étoit de couleur de pourpre, fut encore reſervé aux ſeuls Empereurs, à moins qu'ils n'accordaſſent ce privilege à leurs aſſociez, ou à quelques Grands de l'Empire à qui les affaires les plus conſiderables étoient confiées. Les mêmes Empereurs s'approprierent une certaine liqueur d'or & d'argent avec laquelle ils écrivoient ſur un fond de couleur de pourpre afin que cette liqueur eût plus d'éclat, & plus de beauté. Mais ils n'empêchoient pas que l'on s'en ſervit pour écrire les Livres Saints, & l'on conſerve encore quelques Evangiles & quelques Epîtres, & même quelques autres Livres de pieté écrits en cette maniere. Cependant cet uſage étoit connu long-tems avant les Empereurs. Les vers d'Homeres ſur cet inteſtin de Dragon, & les parche-

mins d'Eleazar dont nous avons parlé plus haut, étoient écrits avec cette liqueur dorée.

Dracon ancien Legiſlateur d'Athenes n'écrivit ſes Loix qu'avec du ſang pour en marquer la ſeverité. Le Demon a accoûtumé de demander à ceux qui ſe donnent à lui des cedules ſignées de leur propre ſang. L'on met auſſi parmi les rites de magies les écritures avec le ſang. Quelquefois les Soldats bleſſez dangereuſement écrivoient avec leur ſang leurs dernieres diſpoſitions ſur le fourreau de leur épée, & elles furent déclarées valables, par les Ordonnances des Empereurs. Ce fut auſſi avec le ſang des agneaux égorgez que l'Ange écrivit ſur les portes des Hebreux eſclaves quand ils durent ſortir de l'Egypte. Peut-être fut ce encore avec du ſang qu'il écrivit la lettre *Tau* ſur le front de ceux qui devoient être délivrez. Sur ce ſujet l'on trouve dans l'Hiſtoire eccleſiaſtique deux faits qui ſont d'autant plus ſurprenans qu'ils ſont plus extraordinaires. L'un eſt du Pape Theodore qui au témoignage

de Theophanes, ſigna avec le ſang-même de Jeſus-Chriſt la dépoſition de Pyrrus Patriarche de Conſtantinople pour avoir été relaps après avoir abjuré l'hereſie des Monothelites. Le deuxiéme eſt rapporté par Nicetas dans la vie d'Ignace, où il dit que les Evêques trempérent dans le Saint Calice la plume avec laquelle ils devoient ſouſcrire à la condamnation qui avoit été faite de Photius. Il eſt tems de dire quelque choſe des inſtrumens dont on ſe ſert, & dont on s'eſt ſervi autrefois pour écrire.

L'on a toûjours tâché de conformer ces inſtrumens à la matiere dont on s'eſt ſervi pour écrire. L'on a employé les cannes, ou joncs marecageux pour écrire avec de l'encre. Aujourdh'ui nous employons les plumes d'oye, d'aigle, de paon : l'on ſe ſervoit d'un pinceau pour écrire avec les couleurs. De tous-tems les Chinois s'en ſont ſervis de même : ils le tiennent à la main, non pas obliquement comme font les Peintres, mais tout droit, comme ſi l'on vouloit piquer le papier. Pour former leurs lettres

ils donnent quatre ou cinq coups de pinceau, & ils ont de ſi grandes que pour les former à peine vingt-cinq coups de pinceau ſuffiſent. Pour écrire ſur le plomb, ſur l'or, ſur l'argent, ſur le cuivre, &c. les Anciens ſe ſervoient d'un ſtyle. Les ſtyles furent faits premierement de fer, parceque l'on écrivit premierement ſur des pierres, & ſur des briques. L'on en vit de pierre dont ſe ſervoient les Arithmeticiens pour marquer leurs chiffres ſur certaines pierres, comme ſur l'ardoiſe. Il y en a de diamant, & c'eſt pour le verre. Dans les annotations de Dalecampius ſur Pline, & dans le ſixiéme Livre des Ethymologies de Saint Iſidore, on lit que les ſtyles de fer furent défendus, à cauſe du mauvais uſage qu'en faiſoient certains perſonnages pour ſe vanger de leurs ennemis. De là vint ce dire commun : *Cœram ferro ne cœdito.* Et l'on ordonnat qu'au lieu de ces ſtyles de fer, l'on ſe ſerviroit déſormais des ſtyles d'os. Mais l'on ne ſçait pas bien au juſte quand cette deffence fut fut faite. Les poinçons furent pour

les tablettes, & les aiguilles pour les lettres en broderie. Ainſi la matiere avec laquelle, ou ſur laquelle on écrivoit, a toûjours ſervi pour regler tous ces inſtrumens.

CHAPITRE XIX.

De l'Ecriture par raport à l'Hiſtoire. Queſtion ſçavante & curieuſe ſi avant Moyſe, & avant même le Deluge il y a eu des Hiſtoriens & Annaliſtes.

TOutes les raiſons qui prouvent qu'il y a eû des caracteres avant Moyſe, & le Deluge, prouvent auſſi qu'il y a eû des écritures ; & toutes celles qui montrent qu'il y a eû des écritures, montrent ce ſemble évidemment qu'il y a dû avoir des hiſtoires & des Annales. Car il n'eſt point du tout vrai ſemblable que les premiers hommes ayant eû la connoiſſance des lettres & de l'écriture, euſſent laiſſé cette connoiſſance inutile ſans l'employer à conſerver ce

qui ſe paſſoit de memorable parmi eux. Ainſi nous ne doutons pas avec Bonfrerius que l'écriture ne ſoit plus ancienne que Moyſe & que le Deluge; quoique l'on n'en voye aucun veſtige dans l'antiquité ; parceque l'écriture eſt l'une des choſes qui ſont abſolument neceſſaires dans la vie civile, & que l'on ne ſauroit marquer exactement, ni par conſequent conſerver ſans elle.

Cependant la plûpart des Auteurs ſe portent à croire que Moyſe a été le premier qui a parlé en hiſtorien, & mis par écrit les monumens, ou les memoires des anciens tems, & qui ne s'étoient perpetuez parmi les hommes que par tradition. Mais l'autorité & le grand nombre de ces Auteurs n'empecheront pas que nous ne prenions un autre parti, & que nous ne donnions des preuves du contraire, qui auront aſsès de ſolidité & de vraiſemblance pour faire juger du moins au Lecteur, quelles ne ſont pas entierement à mépriſer, ni à rejetter.

La premiere raiſon qui peut détruire ce ſentiment, ou qui du moins

peut faire douter ſi Moyſe a été le premier des Hiſtoriens, eſt celle-ci, & qu'on peut propoſer en cette maniere : Lorſqu'un Hiſtorien en écrivant, cite quelque livre, ou quelqu'autre Auteur, l'on a droit de croire que ce livre, ou que cet Auteur eſt plus ancien que cet Ecrivain qui le cite. Or Moyſe en écrivant le vingt & uniéme Chapitre du Livre des Nombres en cite un autre qu'il nomme Livre des Guerres du Seigneur : *Unde dicitur in Libro bellorum Domini.* L'on ne ſauroit dire combien cette citation donne la gêne à ceux qui veulent que Moyſe ſoit le premier des Ecrivains ; & en effet elle ne peut que les embarraſſer de quelque maniere qu'ils l'interpretent. Saint Auguſtin après avoir fait toutes les reflexions poſſibles ſur ces paroles de Moyſe, loin de leur donner des interpretations forcées qui puiſſent faire croire, ou que ce Livre eſt chimerique, ou qu'il eſt poſterieur à ceux de Moyſe, avouë hardiment qu'il n'eſt ni chimerique, ni poſterieur à ceux de Moyſe : Il n'eſt en peine que de trouver

trouver quel fut ce Livre, & quel fut ſon Auteur, & dans ſon doute il dit, que peut-être fut-il un Livre que l'on conſervoit chez les Caldéens & que l'on nommoit de la ſorte, & du païs deſquels étoit ſorti le grand Patriarche Abraham; ou chez les Egyptiens où Moyſe avoit été inſtruit dans leur ſcience, dans lequel Livre l'on voyoit une Prophetie de ce qui devoit ſe paſſer parmi les Juifs au tems avenir. Cette premiere raiſon ne peut être que d'un grand poids; D'autant mieux que Joſephe Auteur ancien écrivant contre Apion, dit que ce fût, non pas Moyſe, mais que ce furent les principaux d'entre les plus anciens Hebreux qui faiſoient l'office de Prêtre, qui écrivirent les premiers l'Hiſtoire Sainte. Et en effet, il y a de grandes raiſons de croire que dans la lignée ſur tout, où s'eſt conſervée la connoiſſance de Dieu, on y conſervoit auſſi par écrit des memoires des anciens tems; car les hommes n'ont jamais été ſans ce ſoin: Ils avoient des Annales, ou des Chroniques qu'ils appelloient *Verba dierum*; où étoient

décrites les Genealogies de leurs Tribus, ainſi qu'on peut le colliger du premier Livre d'Eſdras chap. 2. & que Nicephore dit avoir été enlevées & ſupprimées par Herodes après que le Sauveur fut né, afin de confondre par-là l'ordre veritable de la Race royale.

Il eſt vrai que nous ne voyons aucune mention d'écriture avant Moyſe. Toutefois il eſt moralement impoſſible, comme le remarque un celebre Hiſtorien du tems, que tant de nombres qu'il nous rapporte ſe fuſſent conſervez dans la memoire des hommes : l'âge de tous les Patriarches depuis Adam ; les dattes préciſes du commencement & de la fin du Deluge ; les meſures de l'Arche, & en un mot toutes les actions memorables des Siecles paſſez. Il n'y a point ici de neceſſité de recourir au miracle, & à l'inſpiration divine. Il eſt plus vrai-ſemblable que l'écriture étoit trouvée dès avant même le Deluge, auſſi-bien que tant d'autres choſes qui n'étoient pas ſi neceſſaires. Ce ſeroit donc bien aſsès de dire,

que nous n'avons pas maintenant des écrits & des monumens plus anciens que certains Livres de l'écriture, & que ceux en particulier de Moyſe, ſans dire que ceux-ci n'ont jamais été precedez par d'autres : Car ſans parler de ce Livre des Guerres du Seigneur, & de celui des Juſtes dont il eſt fait mention dans le deuxiéme Livre des Rois, & dans le dixiéme chapitre dé Joſuë, combien d'autres ne ſe ſont-il pas perdus qui étoient plus anciens que le Pentateuque ?

La deuxiéme raiſon qui peut nous perſuader que Moyſe n'a pas été le premier Hiſtorien, & que nous avons touchée en paſſant, c'eſt qu'on lit dans le ſeptiéme chapitre des Actes, & dans le dix-huitiéme livre de la Cité de Dieu, chapitre trente-ſeptiéme, que Moyſe fut élevé & inſtruit dans la ſcience des Egyptiens, ce qui ſuppoſe que parmi eux les Sciences y étoient déja en vigueur. De là nous avons droit de conclurre qu'ils en avoient des monumens que leurs Predeceſſeurs leurs avoient laiſſé par écrit, & nous ne preſumons pas qu'alors

l'on n'enſeignât, & l'on n'apprît les choſes que par memoire, que par tradition, que par des Symboles. Une marque de nôtre conjecture, c'eſt, que long-tems avant Moyſe l'uſage des lettres, comme auſſi certaines loix, certains rites, & certaines coutumes, & ceremonies que l'on devoit garder dans la religion, & dans la police, avoient paſſé par l'entremiſe d'Iſis, de l'Etiopie en Egypte. Auſſi Euſebe, dans le liv. dixiéme, & onziéme de la preparation Evangelique, ne fait nulle difficulté de dire que les premiers Hiſtoriens furent les Prêtres des Egyptiens.

Une troiſiéme raiſon qui confirme nôtre ſentiment, c'eſt que nous conſervons un livre de Job, & que l'on a declaré canonique. Il ne reſte donc qu'à examiner ſi Job eſt venu avant, ou après Moyſe, & ſi c'eſt celui-là ou bien celui-ci qui a été l'auteur du livre en queſtion. Peu de Gens tiennent qu'il eſt venu après Moyſe. Le plus grand nombre des Ecrivains eſt du ſentiment qu'il l'a precedé. Saint Gregoire le fait deſcendre d'E-

ſaü, & lui donne Zaré pour pere; il ajoûte qu'il fut Roy d'Edom, qu'il ſucceda à Bela fils de Beor, & qui eſt appellé Jobab dans le chapitre vingt-deuxiéme de la Geneſe. Saint Jerôme ſuivant la tradition des Hebreux, le met au-delà du tems d'Eſaü, & le fait deſcendre de Nachor. Selon la Paraphraſe Caldaïque, & Philon le Juif, il fut le gendre de Jacob, & le mari de Dina ſa fille. Il y en a qui mettent ſa naiſſance au tems que Jacob deſcendit en Egypte avec ſa famille, qu'il vécut pendant tout le tems qu'ils y demeurerent, c'eſt-à-dire, environ deux cens ans, & qu'il mourut quand ils en ſortirent. Selon Sixte de Sienne, & les plus fideles Cronologues, Moyſe mourut l'an du monde 2492. Et Job écrivit ſon livre l'an du monde 2300. L'on voit donc par tous ces Auteurs qui ſans contredit ſont des plus intelligens & des plus verſez dans la connoiſſance de l'Hiſtoire Sainte, que Job a precedé Moyſe. Il ne reſte plus qu'à examiner ſi c'eſt Job lui-même, ou ſi c'eſt

Moyſe qui a été l'Auteur du livre en queſtion.

Origene au commencement du commentaire qu'il a fait ſur ce livre, ſemble avoir été du ſentiment que Moyſe en eſt l'Auteur ; mais dans ſon dernier ouvrage ſur le même livre il en montre un tout contraire, où il declare que ce fut Job qui le compoſa, & que Moyſe ne fit que le traduire, & l'interpreter. Il eſt vrai que quelques Hebreux, & quelques Ecrivains qui les ont ſuivis, ont voulu dire que Moyſe l'avoit écrit ; Mais Saint Gregoire s'eſt oppoſé à ce ſentiment, & il a ſoutenu fortement que le même qui fut affligé, & frappé par la main de Dieu, fut celui qui laiſſa l'hiſtoire de ſes ſouffrances & de ſes miſeres. Albert le Grand, Suidas, Genebrard, Salian, Pineda, & quantité d'autres ſont du même avis, & entr'autres Euſebe & Saint Jerôme qui diſent, que Moyſe repreſenta, ou traduiſit cette hiſtoire en vers, ſans dire qu'il la compoſa.

Le livre d'Henoc qui fut le ſeptié-

me depuis Adam, & qui mourut avant le Deluge, peut ſervir d'une quatriéme preuve pour établir la verité que nous deffendons. Il eſt vrai que bien de gens le croyent apocriphe; mais parceque Saint Jude le cite dans ſon Epître canonique, ce qu'il n'auroit pas fait très-certainement, s'il eût été entierement fabuleux, & s'il n'eût du moins contenu quelque choſe de veritable; parcequ'il étoit celebre dans les premiers Siecles; qu'il ſubſiſtoit encore dans la primitive Egliſe, & qu'on le produiſoit alors en public; que Saint Auguſtin en fait mention dans ſon dix-huitiéme livre de la Cité; qu'Origene en parle comme d'une piece authentique; Que Tertulien le tient pour veritable, & nullement pour ſuppoſé dans ſon traité de l'idolâtrie, dans celui de la pudicité, & dans pluſieurs autres; nous ne le rejettons pas comme inutile à nôtre deſſein, & rien n'empêche qu'il ne ſoit d'Henoc, encore bien qu'il s'y ſoit gliſſé quelque choſe de fabuleux, comme au fond nous ne pouvons le diſſimuler. On

pourroit nous objecter que ce livre ne ſe trouvant point dans le catalogue des Ecritures que l'on conſervoit dans le Temple, il a été déclaré ſuſpect. Saint Auguſtin qui fait lui-même l'objection, la reſout en cette maniere : Si les livres que l'on attribuë à Henoc ont été regardez comme ſuſpects, ce n'eſt qu'à cauſe de leur trop grande ancienneté, & que l'on ne pouvoit donner des preuves aſsès convaincantes qu'ils fuſſent les mêmes que ceux qu'il avoit écrits ; mais qu'au reſte l'on ne ſçauroit nier qu'Henoc n'ait écrit, c'eſt ainſi que s'en explique ce grand Docteur, *l.15. de la Cité, chap.23.* Nous pouvons donc conclurre après des ſemblables, & ſi fortes preuves, que Moyſe a vû des Hiſtoriens avant lui ; qu'il y en a eû même avant le Deluge, & par conſequent que l'uſage de l'Ecriture eſt auſſi ancien que le monde.

CHAPITRE XX.

Des ornemens de l'Ecriture. De la Ponctuation. Des Accens, de la proſodie, ou quantité. De la Grammaire, de la Rhetorique, du ſtyle, de leur ancienneté, & de leurs Inventeurs.

IL ne faut pas s'imaginer que l'Ecriture ait été de tout tems dans la perfection où nous la voyons : Ce ne furent d'abord que de ſimples caracteres, & fort imparfaits, ſans ordre preſque, ſans arrangement, ſans conſtruction, & ſans diſtinction. Il ſuffit à nos premiers Peres de pouvoir exprimer groſſierement leurs penſées par le moyen de l'Ecriture, ſans ſe mettre autrement en peine de ces ſortes d'ornemens exprimez dans le titre de ce Chapitre. Ce n'a été que dans la ſuite que les Hommes les ont inventez. Nous en dirons quelque choſe, mais ſuccintement.

Ponctuation.

La Ponctuation eſt plus recente que quelques-uns ſe l'imaginent. Elle n'a gueres plus de mille ans d'antiquité. Nos Points & nos Virgules étoient inconnus aux Anciens, non moins aux Latins qu'aux Hebreux, & qu'aux Grecs. Dans les vieux manuſcrits Grecs, autant en diſons-nous des autres, tout étoit de ſuite, & ſembloit écrit d'un trait de plume; les lettres ſe joignoient par tout ſans diſtinction de mots ni de periodes; l'on avoit du mal par conſequent à lire un diſcours. Il falloit lire juſqu'à ce que l'on eût trouvé un ſens, & alors on s'arrêtoit.

Parmi les Juifs, Eſdras fut celui qui diſtingua en verſets, en periodes, en ſentences, & en certains nombres, ou intervalles les Livres Saints où tout étoit auparavant confondu, & ſans diſtinction; & ce projet fut continué, & perfectionné par Origene, par Saint Jerôme, & les Maſſorettes: Mais ce ſont les accens qui ſont dans

la langue Hebraïque, ce que font les points dans la Grecque & dans la Latine.

Quand aux Grecs & aux Latins, ils ont cette obligation aux Grammairiens modernes, qui pour donner plus de clarté, & pour marquer la diviſion des membres d'une periode, ou bien pour en montrer la fin, imaginerent très-à-propos la ponctuation dont nous parlons. Du depuis le diſcours en eſt devenu bien plus net que lorſqu'il étoit d'une ſuite.

Il eſt vrai que la ponctuation ne fut pas d'abord dans cette perfection ou nous la voyons. L'on ſe contenta au commencement de diſtinguer les mots en fermant chaque mot d'un point, au lieu qu'apreſent nous diſtinguons les membres de la periode. Enſuite l'on chercha un peu plus de clarté, & quoiqu'on ne ſe ſervît que du point, on faiſoit les mêmes diviſions que nous. Ce point placé au haut de la lettre qui finiſſoit la periode, marquoit que le ſens étoit achevé. Placé au bas il tenoit lieu de virgule,

& au milieu; il faiſoit ce que font les deux points.

Enfin l'on en vint à quatre ſortes de ponctuations, ſelon les differentes pauſes, ou diſtinction qu'il faut garder dans le diſcours. La premiere eſt la virgule que l'on marque par un petit c renverſé, en cette ſorte (,) elle eſt pour ſoûtenir le diſcours, & pour lui donner quelque netteté & quelque diſtinction. Les Grecs l'appellent *Coma*, & les Latins *Subdiſtinctio*. La ſeconde qui eſt le *Colon* des Grecs, & le *Membrum* des Latins, ſe fait avec deux points, en cette maniere (:) qui marquent un ſens plus parfait, mais qui laiſſent l'eſprit en ſuſpend, & dans le deſir de voir ce qui ſuit. La troiſiéme qui ſert à ſoûtenir, ou à ſuſpendre la periode quand elle eſt trop longue, & qu'on appelle *Semicolon*, ſe marque avec un point & une virgule : Elle a un ſens moins parfait que les deux points, mais plus parfait que la virgule : on la marque ainſi (;) La quatriéme qui eſt le *Teleïa ſigni* des Grecs ſe marque avec un

un ſeul point (.) Elle ferme la periode, & montre que le ſens eſt parfait. Il y a le point interrogant que l'on marque en cette maniere (?) Que voulez vous ? mais les Grecs ſe ſervent du *Semicolon.* Il y a l'admiratif ainſi figuré (!) O ciel ! quel prodige ! Le *Diœreſis* qui ſert à diviſer une voyelle d'une autre voyelle quand elles ſe ſuivent dans un même mot, ſe marque par deux points (..) comme dans ces mots : païs, Troïe, Wenceſlaüs.

Accens.

Comme les Langues ont leurs ponctuations, elles ont auſſi leurs accens, c'eſt-à-dire, certaines petites notes qui ſervent à marquer les tons, & les inflexions de la voix. Il n'y en a que de trois ſortes, parcequ'il n'y a que trois differences d'inflexions dans la voix. On les appelle l'aigu, le grave, & le circonflexe. Le premier releve un peu la ſyllabe, & fait qu'elle ſe faſſe ſentir, comme dans la derniere ſyllabe de ce mot, ſanté. Il ſe

marque par une ligne qui va de la droite à la gauche (´) Le ſecond ſe marque au contraire de la gauche à la droite, (`) & au lieu d'élever la ſyllabe il l'abbaiſſe comme dans celle-ci, *là*. Le troiſiéme tient de l'un & de l'autre, & par conſequent, il ſert tout à la fois à élever, & à abbaiſſer la ſyllabe : On le marque ainſi (^) comme dans ce mot, extrême. Les Latins le mettent ſur un ablatif *Musâ* pour en marquer la longueur, & le diſtinguer du nominatif qui eſt bref. On le tolere ; mais c'eſt un abbus, il faudroit le marquer ainſi, Muſã, par une ligne horiſontale. Les François le mettent ſur les ſyllabes dont on retranche une ſ, Hôte, Trône.

Les Grecs ont auſſi leurs accens, mais depuis mille ans ſeulement ; avant ce tems ils n'étoient point parmi eux en uſage. Il eſt vrai que l'on trouve des manuſcrits Grecs qui ont davantage d'antiquité, & qui ſont ponctuez, & accentuez ; mais cela eſt venu des Grammairiens qui en les retouchant y ont ajoûté les accens & les points ; ce qui eſt d'autant plus

vrai-ſemblable qu'il ne paroît pas qu'ils ſoient de la même main que l'écriture de tout le Livre, ainſi que l'ont remarqué les Sçavans. Il faut neanmoins convenir qu'au deſſus de mille ans, les Grecs avoient des accens ; mais ces accens, dit Voſſius, n'étoient pas des accens de Grammaire ; il paroît plûtôt que ce n'étoient que de notes de Poëſie, ou de Muſique pour chanter des poëmes & autres pieces. Quant aux autres dont nous parlons, il eſt probable qu'on les inventa, ou pour arrêter la prononciation dans la langue, & empêcher la mauvaiſe que les Barbares y introduiſoient, ou pour la faciliter aux Etrangers : ſans cela ils n'auroient pas eû beſoin d'inventer ces tons, non plus que les Latins ; les naturels pour bien prononcer n'ont beſoin que du ſeul uſage.

Les Hebreux ont des accens de Grammaire, comme les Latins, & les Grecs : Ils en ont auſſi de muſique, & ce ſont des inflexions, ou modifications de la voix, ou de la parole par

le moyen desqu'elles ils expriment les passions, & les affections de l'ame, ou naturellement, ou par artifice : Aussi quand un Juif habile lit le texte Hebreu, il chante plûtôt qu'il ne lit ; parcequ'il le prononce selon les tons qui sont marquez par les accens. Ce sont les Massorettes de Tyberiade, ainsi que le croyent les meilleurs Auteurs ; qui ont ajoûté les accens au texte Hebreu de toute la Bible. Henri Christian Hennin a pretendu qu'ils adopterent cette invention, & que ce fut des Arabes qui en avoient été les Auteurs. Il s'est trompé, la langue Arabe n'a aucun accent : Elle a des points voyelles veritablement, & c'est là tout ce que les Juifs peuvent en avoir emprunté ; à moins que l'on ne voulut dire qu'ils tiennent encore d'eux la maniere de prononcer du gosier, du palais, des dens, &c. Encore cela n'est-il pas bien certain, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

Proſodie ou Quantité.

Outre les accens qui ſervent à marquer les tons & les inflexions de la voix, l'on a eû encore beſoin dans le diſcours d'une certaine meſure, ou quantité dans les mots, que nous appellons proſodie, & que l'on a recherchée avec ſoin pour ſçavoir ce qui eſt long, & ce qui eſt bref, ſoit pour éviter les mauvais ſons en parlant, ſoit pour avoir par là une methode ſure, & une regle ſcientifique pour compoſer comme il faut les vers, les Latins principalement. Cette invention ne ſert pas peu à la beauté & à l'agrement du diſcours, mais elle eſt entierement neceſſaire à la Poëſie. Diogene Laërce a crû que Pherecides Syrien de nation, & Precepteur de Pythagore en a été le premier Auteur : mais ſi cela étoit veritable, il faudroit auſſi qu'il le fut, qu'on peut faire des Vers ſans meſure ; or comme l'on en a jamais fait ſans garder certaines meſures, il n'eſt pas vrai par conſequent que Pherecides ait

été l'inventeur de la quantité. Il s'agit donc ſeulement de voir ſi avant lui il y a eû des gens qui ayent fait des vers. Tout le monde ſçait qu'Homere en a fait, & avant lui Corinnus & Syagrius qui ont fleuri plus d'un ſiécle & demi avant la fondation de Rome, tandis que Pherecides ne parut que dans le tems de Servius Tullius qui en fut le ſixiéme Roy. L'on ſçait encore que ce Pherecides a été dévancé par Orphée, par Linus, Philammon, Tamyras, Bluſæus, Epimenides, Amphion, & par quantité d'autres qui ont fait des Ouvrages en vers, ce qui fait croire que Pherecides n'a pas été le premier Auteur de la quantité. Il ſemble plûtôt que la gloire de cette invention eſt dûë aux Hebreux, ſur tout ſi ce que pluſieurs Ecrivains pretendent, eſt vrai : que ce fut en vers que Moyſe traduiſit le livre de Job, comme il l'eſt qu'il compoſa un Cantique après le paſſage de la mer rouge ; ce qu'il fit plus de trois-cens ans avant la guerre de Troye, & par conſequent avant Pherecides, & les autres anciens Poëtes

dont nous venons de faire mention. Cependant ſi l'on veut prendre la Proſodie dans toute ſon étenduë & ſa rigueur ; c'eſt-à-dire, quant à la quantité ou juſte meſure des ſyllabes; dont les unes ſont breves, les autres longues, ou douteuſes, & de l'exacte union deſquelles dépend la perfection d'un vers dans la Poëſie Grecque & Latine ; il ne paroît pas que Moyſe, ni que les plus anciens Poëtes en ayent été les inventeurs : Les premiers vers ne conſiſterent d'abord qu'en certaine harmonie ou cadance de paroles, qu'en certaine chute reglée, qu'en certain nombre de mots ou ſyllabes. Tels furent ceux des Druides, & ceux qui ſe firent auparavant, du tems de Samothes ou Dis, qui fut un des fils de Japhet, & le premier Roi des Gaulois, où il y eût même des rimes, ce qui peut faire voir en paſſant, que la rime n'eſt pas de l'invention de Bardus un des anciens Rois des mêmes Gaulois, ainſi que l'ont cru Jean le Maire, & Noſtradamus. Ce ne fut que dans la ſuite que l'on trouva cette ſtructure d'un cer-

tain nombre de ſyllabes longues & breves ; mais l'on ne ſçauroit dire poſitivement, ni en quel tems, ni par qui elle fut premierement inventée.

Quoiqu'il en ſoit de l'Epoque & des premiers Auteurs de la quantité & des vers ; nous ſçavons que la Poëſie fut bien-tôt en vogue ; les anciens Grecs non moins que les Hebreux firent des Odes & des Chanſons : & ce fut dit-on, Alcman de Lacedemoine qui vivoit en la vingt-ſeptiéme Olympiade, qui introduiſit l'uſage des vers Hexametres. Ainſi peu-à-peu ſe forma la Poëſie, & on la vit bien-tôt changée en pluſieurs formes. Pour en voir la varieté, il ne faut que conſiderer les diverſes eſpeces, & les divers genres de vers, dont les uns ſont pour les ſujets graves & majeſteux, & les autres pour les pleurs, pour les champêtres, pour les familieres, pour le blâme, & l'invective, tandis qu'il y en a pour les Hymnes, pour les pointes, & pour les inſcriptions. Si le Lecteur veut voir tout d'un coup ces differentes eſpeces

& formes de vers, il les trouvera ici tout de ſuite.

Les Eſpeces ſont : l'Hexametre, le Pentametre, le Hendecaſyllabe. Le Glyconique, le Saphique, l'Adonique, le Choriambique.

Les Genres ſont diviſez en ſimple, en compoſé, en artificiel, & recreatif. Le ſimple contient, l'heroïque ou epique, l'élegiaque, le lyrique, les épigrammes, le protreptique, l'éclogue, le georgique, le ſatyrique, le didaſcalique, le dramatique dans les Tragedies, Comedies, Tragicomedies. Le compoſé eſt propre aux Odes ; dont les parties ſont : la Strophe, l'Antiſtrophe, l'Epode. L'Artificiel & Recreatif renferme le contre-carré, l'alluſion, l'écho, l'énigme, le rondeau, l'acroſtiche, l'anagramme, le retrograde, le centaurin, le proteïque, le centon, le muſical, le monoſyllabe, le leonin, &c.

Toutes ces differentes formes de vers montrent l'inclination qu'ont eû de tous tems les Hommes pour la Poëſie. En effet ils s'y plaiſoient tellement autrefois, que nous apprenons

que les choſes memorables ne paſſoient de pere en fils, & ne ſe perpetuoient que par des vers & des chanſons que l'on chantoit dans les Aſſemblées. La cadance, la meſure, & l'harmonie qui ſe trouvent neceſſairement dans les vers flattoient non-ſeulement les oreilles, & facilitoient la memoire à retenir avec moins de peine les choſes quand on les liſoit, ou qu'on les chantoit, elles ſervoient encore aux Poëtes qui les compoſoient, à expliquer ce qu'ils vouloient avec plus d'énergie, de vigueur & de hardieſſe. De là vint l'eſtime que l'on en conçût. L'on ne tarda gueres à s'en ſervir pour exprimer les choſes de la Religion, & l'on en vint juſques-là que de dire que la Poëſie étoit le langage des Dieux, par conſequent on la prefera à la proſe.

Toutes ces choſes neanmoins n'empêcherent pas que bien de gens ne condamnaſſent les Poëtes & la Poëſie; Aujourd'hui méme cet art, & les perſonnes qui le profeſſent ont leurs Ariſtarques qui les blâment, & les critiquent. Platon bannit les Poëtes

de ſa Republique, & ne jugea point à propos d'y tolerer la Poëſie pour être trop molle, & trop dangereuſe. Il y en eût qui en conçûrent de l'horreur à cauſe de la licence outrée qu'elle ſe donnoit, & l'on ſçait que le Roi Minos declara la guerre à Athenes à cauſe ſeulement des Poëtes qui l'avoient placé dans l'enfer. La gêne qu'il faut ſe donner, & la contrainte où l'on ſe trouve quand on fait des vers, en ont rebutté pluſieurs autres, & les ont portez à ſe déclarer contre un tel langage. Monſieur Deſpreaux même tout bon Poëte qu'il étoit n'a pû s'empêcher de dire dans une Satire.

Maudit ſoit le premier dont la verve inſenſée
Dans les bornes d'un vers renferma la penſée,
Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
Voulut avec la rime enchaîner la raiſon.

Les Eſpagnols ne font nulle difficulté de dire qu'il faut être ſot pour

ne ſçavoir pas faire deux vers, & fou pour en faire quatre. Le ſyſteme de la Poëſie qui eſt de ſoi tout Payen & tout fabuleux, & qui ne s'accommode pas toûjours bien avec la vertu & la Religion, a excité ſeul l'indignation de ceux qui n'aiment ni le menſonge, ni la corruption. Il s'en eſt trouvé qui ſans ſe repandre en des paroles trop choquantes, & trop deſavantageuſes aux faiſeurs de vers, n'ont pas laiſſé de les condamner. La reponſe du Conſeiller Bacon au Comte d'Eſſex ſur ce ſujet eſt toute agreable. Le Comte demandant un jour au Conſeiller ſon ſentiment ſur les Poëtes & ſur les Orateurs, pour ſçavoir de lui leſquels d'entreux il eſtimoit le plus, celui-ci répondit : *Les Poëtes ſont les meilleurs Auteurs que nous ayons après ceux qui ont écrit en proſe.*

Quand à nous nous n'avons ni l'envie, ni le deſſein d'invectiver contre les Poëtes ; non par la crainte d'être mal-traitez du cheval Pegaſe, & d'en recevoir quelque coup de pied ; mais parceque ce n'eſt point là nôtre genie, & que nous n'aimons pas à nous répendre

pandre en des critiques qui n'abboutiſſent ſouvent à rien, ſi ce n'eſt à choquer les gens : Mais nous ne laiſſerons pas de dire que pour les vers il faut un genie particulier, & que quand on fait tant que de vouloir en compoſer, il ne ſuffit pas d'avoir un talent mediocre, il en faut avoir un qui ſoit excellent, autrement c'eſt folie de s'en méler : car la mediocrité dans la Poëſie à toûjours paſſé pour vice. Il faut avoir le même goût pour la Poëſie que pour les melons, c'eſt la comparaiſon d'un Auteur moderne ; ſi ces deux ſortes de fruit ne ſont pas dans leur degré de perfection, l'on n'en doit point faire de cas, quand bien les uns viendroient d'Homere, dit-il, & que les autres auroient été ſervis ſur la table du Roi. Enfin ſi la Poëſie ne charme elle importune ; ſi elle ne ravit elle déplaît.

Grammaire.

La Grammaire appartient encore à l'écriture, & au diſcours. Selon Laërce, Epicure fut le premier qui

l'enſeigna. Selon Quintilien ce fut Theodectes, ou Ariſtote qui l'inventa ; mais ce furent les Philoſophes Stoïciens qui la perfectionnerent & l'embelirent ; & Crates Millotus Ambaſſadeur du Prince Attalus l'apporta le premier à Rome. La Grammaire eſt un art qui enſeigne a bien écrire, & à bien parler ; c'eſt-à-dire, à bien exprimer ſes penſées par des ſignes que les Hommes ont inſtituez. Elle enſeigne à décliner, à conjuguer, à conſtruire les noms, les verbes, & les autres parties de l'Oraiſon. Elle apprend à bien ortographier, c'eſt-à-dire, avec quelles lettres il faut exprimer chaque mot, comment il faut éviter leurs tranſpoſitions, leur diminution, & augmentation. Elle donne des regles pour placer à propos, quand il faut, & où il faut les accens, les points, les virgules, les parentheſes dont nous avons déja parlé, & qui nous aident à connoître le commencement, le milieu, & la fin des phraſes & des periodes, afin qu'il n'y ait rien de confus, & de mal en ordre. Enfin elle apprend à bien penetrer la

proprieté, & la force naturelle de chaque partie du diſcours, & la raiſon de toutes les expreſſions qui y doivent entrer. Pour cela on a donné des Livres qui en contiennent les regles dans chaque langue, & qui retiennent le nom de Grammaire. L'on pretend que la plus ancienne Grammaire en Hebreu eſt celle de Kimchi, où celle de Rabbi Judas Chiug fameux Grammairien Arabe, qui fleurit dans le dixiéme ſiécle; mais nous en trouvons une autre qui eſt plus ancienne, qui eſt celle du Rabin Saadias Gaon, ainſi qu'on le voit dans l'Hiſtoire critique du vieux Teſtament; en Grec, celle de Gaza; & en Latin celle du celebre Jean Deſpaurere Flamand de nation, qui y voyoit bien mieux des yeux de l'eſprit que de ceux du corps, puiſque ſon Epitaphe nous le dépeint borgne. Il y a auſſi la Grammaire Hebraïque de Quincarboreus, la Grecque de Cleonard, l'Italienne & l'Eſpagnole d'Oudin. Il ſeroit rare de trouver des langues, aux Barbares près, privées de ce moyen & de ce ſecours.

Style.

Le Style, (parlant de celui qui a la pureté, & la netteté convenables) eſt un ornement, & même l'ornement le plus agreable du diſcours & de l'écriture. Les Hommes n'ont pas dû ſe contenter d'écrire & de parler, & ſe borner aux ſeules regles de la Grammaire, il a été encore à propos de le faire d'une maniere pure, nette, & coulante. Pour cela il ſe ſont étudiez à éviter, ou a rejetter tout ce qui pouvoit paroître defectueux, & rendre un diſcours rude, obſcur, barbare, choquant, & d'un mauvais ſon; à en bannir les barbariſmes, les ſolecimes, les équivoques, les pleonaſmes, les conſtructions louches & irreguliéres; & enſuite à l'aſſaiſonner de la proprieté des mots, & des phraſes, de l'élegance, de la douceur, de la ſtructure, de la brieveté & de la naïveté de la conſtruction, de la force, & de la majeſté convenables; à lui donner enfin cette grace, & cet air charmant qui en flattant l'oreille,

contente en même-tems l'eſprit du Lecteur, ou de l'Auditeur.

Rhétorique.

La Rhetorique eſt une ſcience qui acheve de perfectionner l'Ecriture & le Diſcours. C'eſt l'art proprement de l'éloquence qui apprend à parler & à écrire avec ornement, avec emphaſe, avec politeſſe ; qui donne des regles ſures pour le beau & le bon diſcours ; qui fournit des moyens non-ſeulement pour inventer, & pour compoſer, mais encore pour perſuader, exciter les diverſes paſſions de l'ame, & faire qu'un Orateur ſe rende le maître de ſes Auditeurs, & qu'il s'accommode au ſujet ou à la matiere qu'il traite, exprimant les grandes choſes avec gravité, les petites avec ſubtilité, les mediocres avec moderation ; loüant avec diſcretion, émouvant avec vehemence. L'idée de cet art eſt rare, & on peut la mettre au nombre des miracles ; il n'y a que l'abus qu'on en fait, ſoit dans la chai-

re de verité, ſoit dans le Barreau, ou ailleurs, qui ſoit blamable, d'où vint que Platon ſe déchaîna contre les Rhetoriciens & la Rhetorique ; que Socrates les éloigna du Gouvernement de la Republique ; que les Lacedemoniens les chaſſerent de leurs Etats, & que les Romains prirent la même reſolution, ce qui obligea Ciceron d'écrire *de Oratore*, pour prouver que l'éloquence venoit moins de l'art que de la prudence.

Le Lecteur ne doit pas attendre de nous que nous donnions ici une idée entiere de la Rhetorique ; Après avoir dit que la Rhetorique eſt l'art de bien dire, il ſe contentera que nous ajoûtions en peu de paroles, que le devoir du Rhetoricien, eſt de parler à propos pour perſuader : Que ſa fin, eſt de perſuader effectivement par ſon diſcours : Qne ſa matiere ſont toutes les choſes dont on peu diſcourir : Que toutes ces choſes peuvent ſe reduire à trois ſortes de chefs, ou de genres : le déliberatif, où l'Orateur perſuade, ou il diſſuade de fai-

re quelque choſe : le démonſtratif, où il louë, ou bien il blâme, ſoit une choſe, ſoit une perſonne, ſoit une action : & le judiciel où il défend un innocent, où il accuſe un criminel : Que cette Rhetorique a cinq parties, l'invention, la diſpoſition, l'élocution, la memoire, & la prononciation : Qu'elle perſuade par les raiſons & les argumens : Qu'elle trouve ces raiſons & ces raiſonnemens dans les lieux intrinſeques qui ſont au nombre de ſeize, & dans les extrinſeques qui ſont au nombre de ſix : Que les parties du diſcours qui eſt de pluſieurs eſpeces, ſont, l'exorde, la narration, la confirmation, la refutation, la peroraiſon ; en un mot que les figures ou ornemens du diſcours ſont de deux ſortes, dont les unes s'appellent figures de mots, les autres figures de ſentences.

La Rhetorique, n'a pas eu beſoin de moins de choſes pour devenir un art parfait, & les Hommes ne ſçauroient guere ſe paſſer de cette Rhetorique artificielle pour devenir bons.

Ecrivains, & bons Orateurs : Auſſi fut ce par ſon ſecours que Ciceron, Gorgias, Traſymachus, Protagoras Prodicus, Hippias, Iſocrates, Liſias, Demoſthenes, M. Cato, C. Varro, Hyperides, Æſchines, Lycurgus, Dinarchus, Demades, M. Cornelius, C. Flaminius, Q. Metellus, P. Lentulus & quantité d'autres que Ciceron loüe, & dont il fait le dénombrement *in Bruto*, parvinrent à cette perfection d'éloquence où nous ſçavons qu'ils ſont parvénus ; qui leurs attirat les loüanges du Peuple, & l'eſtime des Grands, & qui fit que pluſieurs d'entr'eux meriterent les recompenſes honoraires que l'on donnoit aux perſonnes éloquentes, qui étoient des Palmes, des Sphinx d'yvoire, des Syrenes, & des Cigales ; & en un mot des Statuës dont la langue du moins, étoit d'or.

Nous naiſſons tous Rhetoriciens ; mais à ces diſpoſitions qui naiſſent avec l'homme par la liberalité de ſon Createur, il faut ajoûter l'art & l'étude : c'eſt ce que Corax & Tiſias

tous les deux Siciliens firent les premiers ſelon Ciceron, auſquels il donne la gloire d'avoir éte les inventeurs de la Rhetorique : Mais d'autres comme Ariſtote & Quintilien, croyent que ce fut Empedocles ; tandis qu'il y en a qui penſent que ce fut Polyhymnia : Homere loñe le vieillard Neſtor de ſon éloquence, ce qui nous donne ſujet de croire que les premiers Fondateurs des Villes, & les Legiſlateurs les plus anciens, eurent quelque teinture de cet art, & qu'ils s'en ſervirent pour contenir le Peuple & le reduire à la raiſon.

CHAPITRE XXI.

De l'Imprimerie, de ſon origine, de l'avantage de cette invention.

AVant l'invention de l'Imprimerie toutes les Ecritures étoient à la main, & en manuſcrits, mais non ſans beaucoup de ſoin & de peine; ſur tout quand il s'agiſſoit d'écrire un Ouvrage de longue haleine, comme les Annales d'un Royaume, une grande Hiſtoire, les Loix, les Documens publics, & autres ſemblables. De là venoit que très-ſouvent les ouvrages des Anciens ſe perdoient, ou qu'il s'y gliſſoit quantité de fautes conſiderables, & même de piéces ſuppoſées dont ils n'étoient point les Auteurs, ce que les Sçavans reconnoiſſent.

Pour éviter cet inconvenient qui n'étoit point rare, l'on prenoit garde à ne mettre les Ouvrages publics, & de conſequence qu'entre les mains des Ecrivains qui fuſſent fideles, &

circonſpects, & dont on fut ſûr qu'ils n'augmenteroient, ni ne diminueroient rien des Originaux qu'on leur confioit. L'on en trouvoit le plus ſouvent de ce caractere; & une marque de la fidelité, & de la circonſpection de ces anciens Scribes, c'eſt de voir qu'ils marquoient les Livres qu'ils écrivoient, par nombres, par verſets, par Sentences: Ils avoient même ſoin de recueillir, & de noter combien de Chapitres, & combien de verſets contenoit un Livre. Nous en avons des exemples dans la Loy Sainte, & la Loy Civile. Selon la remarque du Rabin Kimbi l'on compte 5845. verſets dans la Loy des Juifs. 9294. dans tous les Prophetes. 8064. dans le reſte des Hagiographes, c'eſt-à-dire, dans les autres Livres Sacrez, & qui paſſent pour Orthodoxes. Juſtinien en donne 300000. à la Loy Civile. Diogene Laërce a fait la même obſervation par rapport aux Livres d'Ariſtote, & de Teophraſte; & Hermipus par rapport à ceux de l'ancien Zoroaſtre.

Après l'invention de l'Imprimerie

l'on n'a pas eû beſoin de tant de fidelité, de diligence, & de circonſpection. Du dépuis on a pû tirer dans un jour, plus de feüilles que l'on n'en ſçauroit copier dans un an, & aux fautes près qu'on fait à la Caſſe, l'on n'en fait jamais à la Preſſe. En un ſeul jour un bon Ouvrier peut imprimer quinze cens feüilles de quatre pages, le faire en toutes les Langues qu'il lui plaira, & les communiquer enſuite à toute ſorte de Nations. Cet art ingenieux, & plus admirable qu'il n'eſt communément admiré pour être devenu familier, ſuppleé à tous ces défauts; & à la faveur de la Preſſe qui roule ſi facilement, nous avons un moyen aiſé d'avoir une infinité de beaux Livres, & de joüir des travaux de quantité de rares Eſprits, qui autrement ſeroient enſevelis dans le cabinet où ils avoient pris leur naiſſance, tandis qu'autrefois les copieuſes & bonnes Bibliotheques, n'étoient que pour les Souverains, & les Maiſons les plus illuſtres.

De tels avantages qui nous viennent de l'Imprimerie, joints à la merveille

veille de ſon invention doivent nous obliger à la regarder, non comme un Art mecanique, & ravalé, mais comme un Art noble, & très-honorable. Ainſi la regarderent autrefois les Hommes les plus ſçavans dans les belles Lettres ; ils ſe firent même gloire de l'exercer, & de porter le nom d'Imprimeur. Tels furent les Roberts, Henry & Charles Etienne, les Baldius, les Manuces, Turnebe, Morel, Dolet, Wechel & quantité d'autres dont l'érudition n'étoit point commune.

Il n'eſt pas bien ſûr ou l'Imprimerie a pris ſa naiſſance, ni quel a été celui qui l'a inventée. Sur ce ſujet les Auteurs ne ſont pas d'accord. Les uns en donnent la gloire à Jean Coſter originaire de Haërlem, les autres à Jean Mantel bourgeois de Straſbourg, ils ajoûtent même que l'Empereur Frederic III. en recompenſe lui donna pour Armes un champ de gueules au Lion couronné d'or accollé d'un rouleau voltigeant d'azur. Il y en a qui penſent que l'on a l'obligation de cette invention à Jean

Guttemberg qui en 1440. donna commencement à l'Imprimerie dans la même ville de Strasbourg, d'où s'étant transporté à Mayence il y perfectionna ce qu'il avoit si heureusement commencé, ayant eû pour adjoints Jean Medinbach, Pierre de Schoëfer, & Jean Fust. Ils ajoûtent qu'ils tinrent leurs invention secrette jusqu'en l'année 1462. & que les premiers Livres qui parurent ainsi imprimez furent celui de la cité de Dieu de Saint Augustin, celui des divines institutions de Lactance, quelques-uns disent encore la Bible, & les Offices de Ciceron. Hadrian Junius Hollandois se recrie contre ce dernier sentiment, & veut que ce soit un autre Hollandois qui portoit le nom de Laurens fils de Jean, lequel se promenant dans un bois, prit de l'écorce d'un arbre que l'on nomme Hetre, ou Fau, qu'il en fit des modeles ou caracteres, & qu'ayant ensuite composé une certaine Encre il en abbreuva lesdits caracteres après les avoir arrangez, & en fit la premiere épreuve sur du papier, imprimant un

mot après l'autre, juſqu'à ce qu'avec le tems il eût fait d'autres modeles avec de l'étain & du plomb. Il ajoûte que Jean Fuſt qui ſervoit alors Laurens lui ayant été infidele, lui vola ſes caracteres, & que s'étant enfui à Mayence, il s'attribua la gloire de cette invention.

Nous ne ſçavons ſur quel fondement Antonius Campanus Evêque de l'Abruſſe dans le Royaume de Naples a fait tant d'honneur aux François que de leur attribuër l'invention de l'Imprimerie. Mais il ſeroit bien difficile d'en apporter de bonnes preuves.

Paul Jove Italien, & Jerôme Oſorius font ſortir cette invention de la Chine, & diſent qu'elle n'eſt parvenuë juſqu'à nous, qu'après avoir été communiquée aux Scythes, & à certains Peuples d'Aſie. Le Pere Couplet aſſure qu'elle y eſt en uſage dès l'an 930. Selon quelques autres elle y étoit même auparavant ; neanmoins elle ne reſſemble pas entierement à la nôtre. Ils tirent leurs feüilles comme nous tirons des Images, c'eſt-à-dire,

ſur des planches de bois; & exceptez-en quelques inſcriptions où il n'entre que très-peu de lettres, jamais ils n'obſervent nôtre pratique: Ils ont trop de lettres dans leur Langue propre pour pouvoir uſer comme nous de caracteres ou modeles artificiels. Car ſi pour nos vingt-trois lettres il nous faut une ſi grande quantité de modeles & pour former les mots qui viennent dans une feüille ſeule combien n'en faudroit-il pas aux Chinois dont les lettres vont au-delà de quatre-vingt-mille ?

Si ce que Minutius Felix écrit de Saturne n'eſt point fabuleux, il y a déja bien du tems que l'Imprimerie eſt en Europe. Il dit que Saturne apprit à ſes Sujets l'art de marquer les monnoyes, & l'art d'imprimer. Voici les termes de Minutius. *Rudes illos Homines, & agreſtes docuit* (Saturnus) *ut Græculus & Plotus nummos ſignare, & literas imprimere.* Cette autorité paroît claire, & à moins que par ces mots, *literas imprimere*, il ne faille entendre l'art d'écrire, ou de graver, & non d'imprimer, il faut avoüer que

l'Imprimerie eſt plus ancienne que l'on ne croit pas. Mais quoiqu'il en ſoit de ſon Epoque & de ſon Auteur, l'on ne ſçauroit dire combien grande eſt l'obligation que les Hommes ont à celui qui la inventée ; & il eſt ſurprenant que dans tout l'Empire Ottoman, l'on ne ſe ſerve point de l'Imprimerie, qu'elle y ſoit au contraire rigoureuſement deffenduë, par la crainte où ſont les Turcs que la multitude des Livres ne cauſe du changement dans leur Religion, & du trouble dans leurs Etats. Nous en connoiſſons mieux l'avantage ; nous n'avons garde de la mépriſer ſous ce pretexte trop leger que certains Livres pernicieux paroiſſent dans la Republique, & ſont funeſtes à la Religion, ou bien à l'Etat : Ce peu de mal ne peut dans le fond contrebalancer l'ineſtimable commodité, & le profit incomparable qui nous reviennent de l'impreſſion des beaux Ouvrages. Les Vers ſuivants qui ſont une Enigme des Lettres de l'Imprimiére en font voir les utilitez, non moins que les offices & les uſages.

Nous ſommes ô Mortels, d'un très-
utile uſage,
Nous ſommes bien des Sœurs, & toutes
de même âge,
Comme à vous nous ſervions à vos Pre-
deceſſeurs,
Mais nous ne faiſons rien ſi l'on ne nous
aſſemble,
Tant eſt puiſſant l'accord d'entre nous
autres Sœurs,
Et pas une de nous à l'autre ne reſſemble.

Il eſt bien aſſeuré que ſans nôtre aſ-
ſemblage,
L'on n'a pas le pouvoir de nous mettre
en ouvrage,
Mais nous n'exigeons point qu'on garde
un ordre exprès,
Et point ne nous importe où nous ſoyons
placées,
Tantôt l'une eſt devant, tantôt elle eſt
après,
Et chacun nous arrange au gré de ſes
penſées.

Nous ſouffrons tous les jours pour nous
rendre commodes,
Que toutes Nations nous forment à leurs
modes :
On nous voit tout d'un coup en mille en-
droits divers,
Et par un autre effet auſſi rare à con-
noître,
Bien que de longue-main ſoyons en l'U-
nivers,
L'on peut à tous momens nous y voir en-
cor naître.

Nous avons en dépôt les anciens Ora-
cles,
Nos plus communs effets égalent les mi-
racles,
Nous donnons aux Muets le moyen de
parler ;
Enfin par nôtre adreſſe à nulle autre ſe-
conde,
Sans qu'aux Païs lointains il ſoit beſoin
d'aller,
L'on y peut aiſément parler à tout le
monde.

Sans langue bien ſouvent nous diſons des merveilles,
Auſſi pour nous entendre il ne faut point d'oreilles,
Nôtre taille eſt ſujette à bien du changement,
Le fer, le feu, le ſang, l'or, l'argent, la peinture,
Peuvent nous faire éclorre aſsès diverſement,
Sur une couche molle; ou bien ſur une dure.

Sacrées quelquefois, & quelquefois profanes,
Nous ſervons aux Venus auſſibien qu'aux Dianes,
Rien que les plus brutaux ne nous ſont à mépris,
Nous avons avec eux ſi peu de ſympatie,
Que nôtre nom ſe donne aux plus divins Eſprits,
Et fait de leur honneur la meilleure partie.

L'Imprimerie à ſon jargon, c'eſt-à-dire, certain termes qui lui ſont propres. La Preſſe, le Train, la Platine, le Barreau, le Tympan, la Friſquette, l'Etablier, la Forme, le Viſorium, le Mordant, le Chaſſis, la Caſſe, les Balles, & quelques autres dont voici les explications.

La *Preſſe* eſt la machine qui ſert à imprimer les feüilles d'un Livre. On dit faire rouler la *Preſſe*.

Le *Train*. Ce ſont les parties qui ſervent à faire mouvoir la Preſſe.

La *Platine* n'eſt que la partie de la Preſſe qui foule ſur le Tympan.

Le *Barreau* eſt une piece de fer en forme de manche qui ſert à faire tourner la vis de la Preſſe.

Le *Tympan* eſt une feüille de Parchemin bandée ſur un chaſſis de bois. Le grand *Tympan* eſt l'endroit où l'on met la feüille pour imprimer. Le petit *Tympan* eſt ce qui s'enclave dans le grand *Tympan*. On dit coucher la feüille, & moüiller le *Tympan*.

La *Friſquette* eſt une eſpece de chaſſis qu'on met ſur le Tympan, & ſur la feüille qu'on veut tirer qui ne

laiſſe que l'ouverture des formes, & couvre tout le papier blanc qui doit être en marge, pour empêcher qu'il ne macule.

L'*Etablier* eſt le banc.

La *Forme* eſt une planche compoſée des caracteres d'Imprimerie qui ſont enfermez dans un chaſſis de fer, & ſur laquelle on tire les feüilles. Une feüille d'impreſſion eſt compoſée de deux *Formes*. On dit remanier la *Forme*, pour la corriger.

Le *Viſorium* eſt ce qui tient la copie devant les yeux de l'Ouvrier.

Le *Mordant* eſt la petite piece qui arrête, & tient la copie du *Viſorium*.

Le *Chaſſis* eſt un grand carré compoſé de quatre bandes de fer, dans le vuide duquel on enferme les Formes de plomb ou caracteres arrangez qu'on ſerre de tous côtez avec des coins ou des vis. Le *Chaſſi* ſe dit proprement quand il y a une barre dans le milieu; car lorſqu'il n'y en a point, on l'appelle *Ramette*.

La *Caſſe* eſt une eſpece de grande boëte plate diviſée en pluſieurs quarrez, ou Caſſetins, en chacun deſ-

quels on met les caracteres de même eſpece.

Les *Balles* ſont des Tampons avec leſquels on prend l'encre, & où l'on met ce qu'il faut pour toucher ſur les formes, ou ſur les planches.

Les degrez des Lettres qui ſervent à imprimer ſont : Le gros double Canon. Le gros Canon. Le petit Canon. Le Parangon. Le gros Romain. Le Saint Auguſtin. Le Cicero. La Philoſophie. Le petit Romain. La Sedanoiſe ou Pariſienne. Le petit Texte. La Mignonne. La Nompareille ; & preſque toutes ces Lettres ont leurs Italiques, & leurs Capitales.

Outre ces caracteres communs, on voit dans les Livres de Lettres Capitales, de Griſes, d'Accentuées ou fleuries. Il y a des Etoiles, des Mains, des demi-Sautoirs, & autres Guidons. Les Vignettes, les Reglets, les Crochets, les Letrines, les Guillemets, les Quadrats, & les Quadratins y ſont employez. Sans parler de mille enjolivemens qui ſervent de

Remplage pour les places qui ne ſont pas pleines, ou qui peuvent ſe rencontrer dans les diverſes occurrences. Les Ecoliers ſçavent ce que c'eſt qu'un *Infolio*, un *Inquarto*, un *Inoctavo*, un *Indouze*, &c. Ainſi nous n'en parlerons pas, non-plus que de certaines autres petites choſes qui concernent la Typographie. Ce que nous avons dit juſqu'ici doit ſuffire pour le preſent. Quiconque en voudra ſçavoir davantage n'aura qu'à conſulter Malinkrot qui eſt un Auteur qui a écrit ſur cette matiere.

CHAPITRE XXII.

Des Bibliotheques. Ancienne coûtume d'en eriger. Dénombrement des plus fameuſes de l'Univers. De l'endroit où on les plaçoit De leurs ornemens.

LEs Livres ſont les treſors de la Republique, & des reſors plus à eſtimer que nul de ceux que l'on y conſerve, ſoit par neceſſité, ſoit par vanité, ſoit pour en faire éclater la mãgnificence ; puiſque dans les Livres en trouve tout ce qu'il y a de beau & de bon dans les ſciences & dans les arts ; tout ce que les hommes ont fait de conſiderable, & d'éclatant ; des armes pour défendre & la Religion & l'Etat ; une nourriture par conſequent propre à nourrir l'eſprit, & à l'ennoblir.

C'eſt une choſe qui eſt fort ancienne que l'amas des Livres pour en former des Bibliotheques ; & ſi nous ne nous trompons pas, elle eſt auſſi

ancienne que les Lettres mêmes. Il eſt vrai-ſemblable que dès que l'on commença à ſçavoir, l'on commença auſſi à écrire ; & il auroit été fort inutile d'écrire ſi l'on n'eût eû ſoin de conſerver les écrits, & de les diſpoſer pour l'uſage, tant de ceux qui étoient en vie, que de ceux qui devoient naître au tems avenir. Neanmoins il faut avouër que l'on n'eût pas d'abord des Biblioteques en forme, ſoit à cauſe qu'alors il n'y avoit pas encore beaucoup d'ouvrages, ſoit parceque toutes les écritures étant à la main, l'Imprimerie n'ayant été connuë que fort tard, il auroit été difficile, & comme impoſſible, aux particuliers principalement, d'en avoir autant ſeulement qu'il en auroit fallu pour remplir un coffre. Il ſe paſſa même un fort long-tems qu'à peine les Rois pouvoient en avoir un nombre un peu conſiderable.

Selon Strabon & Athenée, Ariſtote fut le premier qui amaſſa autant de Livres qu'il en falloit pour former une belle & bonne Bibliotheque.

Nous ne liſons pas qu'avant lui il y ait eû des particuliers qui ayent eû des Bibliotheques.

Entre les Souverains, Oſymanduas Roi d'Egypte fut le premier qui eût le zele d'en eriger une avec ce titre magnifique : *Animi medica officina.* C'eſt ce que nous liſons dans le premier Livre de Diodore.

Piſiſtrate qui vivoit vers la fin du ſecond Siecle de Rome, & qui mourut au commencement du troiſiéme, c'eſt-à-dire, vers l'an 228. peut être compté parmi les Souverains qui ont eû les premiers ce zele ; car quoiqu'il ne fut au commencement qu'un particulier, & qu'il ne fut pas même d'une naiſſance fort illuſtre, il trouva neanmoins le ſecret de ſe rendre le tyran de ſa Ville qui étoit Athenes, & de ſa Patrie, où s'étant maintenu dans ſa puiſſance nonobſtant le puiſſant parti, qui s'oppoſa toûjours à ſon ambitieuſe entrepriſe, il y dreſſa une Bibliotheque publique, que Xerxes fit depuis tranſporter en Perſe. C'eſt ce que nous apprennent Aulu-Gelle

Livre ſixiéme & dix-ſeptiéme, Plutarque dans la vie de Solon, Herodote, Juſtin, Euſebe, & pluſieurs autres.

A l'exemple d'Oſymanduas les Rois d'Egypte continuerent d'ériger des Bibliotheques. Ptolomée I I. dit Philadelphe ſe diſtingua par deſſus les autres, d'autant qu'il étoit un Prince très-curieux, & qu'il aimoit les Livres & les Gens doctes. Demetrius Phalereus ne ſervit pas de peu à contenter ſa noble & loüable paſſion : Celui-ci raſſembla de tous les endroits du monde les Livres les plus curieux ; il en fit venir, de Rome, & de la Caldée : Il congloba la plûpart de ceux qui étoient répandus dans les Provinces de ſon Royaume avec ceux qu'il avoit déja en Alexandrie : Il y confondit (s'il s'en faut tenir à Athenée) la Bibliotheque d'Ariſtote, qu'il acheta de Neleus, qui l'avoit eûë de Theophraſte, & celui-ci d'Ariſtote même. Mais Strabon qui convient que les Livres de ce Philoſophe furent poſſedez par Neleus, ne convient pas que Ptolo-

mée les ait achetez ; au contraire, il dit qu'ils tomberent entre les mains de certains Hommes ignorans qui les ayant laiſſé ronger à la teigne, & dévorer par la pouſſiere, un certain perſonnage de meilleur goût nommé Appellicon Teius, les acheta à pris d'argent, bien qu'ils fuſſent à demi-gâtez. Quoiqu'il en ſoit il eſt conſtant qu'il ne ſe paſſa pas un long-tems que l'on vit deux cens mille Livres dans cette Bibliotheque de Ptolomée. Demetrius même promit à ce Prince que dans peu de tems il eſperoit d'en avoir juſqu'à cinq cens mille, mais que pour cela il falloit avoir les Livres des Juifs, & les faire traduire en Grec ; ce que Ptolomée ayantapprouvé, il écrivit inceſſamment au Grand-Prêtre Eleazar, & celui-ci lui envoya ſeptante deux Juifs qui travaillerent à ce grand ouvrage. La Bibliotheque devint par-là & plus riche, & plus copieuſe, & dans la ſuite le nombre des Livres alla juſques à ſept cens mille au rapport de tous les Auteurs. Ce beau treſor plus eſtimable que l'or & que les pierre-

ries, perit par les malheurs des Guerres. Ceſar combattant contre les Habitans d'Alexandrie fit mettre le feu à leurs Vaiſſeaux qui ſe prit contre l'intention de ce Prince à la Bibliotheque, & conſuma tout cet amas prodigieux de Livres dont on a déploré juſqu'ici la perte, & que les Sçavans deploreront éternellement ; & avec les Livres perit cette fameuſe Academie nommée *Serapæum* du nom du Dieu Serapis, & qui étoit le lieu où Ptolomée les avoit placez. Mais le Lecteur remarquera, s'il ne le ſçait pas, que les Livres de ce tems-là n'étoient ni des *Infolio*, ni des *Inquarto*, &c. comme ſont les nôtres ; ce n'étoient ou que des écorces, ou que des feüilles de papier d'Egypte, ou de longues peaux que l'on rouloit autour d'un cylindre ; ou des tablettes, & cettaines planches de toute matiere ; enſorte que vingt de leurs Livres n'auroient peut-être pas fait un de nos *Inquarto*, d'aûtant mieux qu'ordinairement ils n'étoient écrits que d'un ſeul côté : Autrement quel prodige n'eût-ce pas été de voir ſept-

cent mille Livres remplis d'autant de matiere que le ſont les nôtres ; ſur tout dans un tems que l'Imprimerie étoit inconnuë, & que tous les Livres étoient à la main. Mais de quelque nature que fuſſent ces Livres, cette Bibliotheque devoit être une rare piece d'en contenir tant.

Les Juifs formerent des Bibliotheques qu'ils remplirent principalement des Livres de la Loy, des Prophetes, de ceux qui étoient des interpretations & des Commentaires des premiers ; de leurs annales ; des faits de leurs Rois & de leurs grands Hommes, de ceux enfin qui concernoient leurs Traditions, leurs Loix civiles, leur Police, &c. Ils conſervoient religieuſement, & avec un grand ſoin ces Livres dans la Synagogue ; mais cette Synagogue ayant été par deux fois détruite, la plus grande partie des Livres perit. Après le premier de ces accidens, ceux d'entre les Juifs qui étoient les plus ſçavans & les plus zelez n'épargnerent rien ſous le regne de Joſias, pour rétablir leur ſacrée Bibliothe-

que. Ils tâcherent de retrouver les Livres qui avoient été dissipez. Ceux d'entre les particuliers qui pouvoient avoir des copies de ceux qui furent perdus, les fournirent ; mais l'on en trouva si peu, qu'a peine pût-on former un petit corps de Livres, presqu'entierement different du premier, du moins quant à la quantité ; car quant à la matiere des Livres Saints en particulier, elle n'a jamais été alterée. Ce fut Esdras qui travailla principalement à reparer le moins mal qu'il pût cette seconde perte des Livres Sacrez dont la plûpart furent brûlez avec le Temple. Non-seulement il interpreta & mit dans un meilleur ordre ceux que le feu avoit épargné, il tâcha encore d'en recouvrer d'autres. Cependant il ne pût entierement reparer cette perte qui nous a privé de bien de Livres de l'Ecriture qu'il seroit à souhaiter, sans doute, que nous eussions. L'on sçait que Nehemie au retour de la captivité de Babylonne dressa une Bibliotheque, & qu'il rassembla tous les écrits des faits memorables des

Rois des Juifs. L'on ſçait encore quel fut le ſoin de Judas Macabée de ramaſſer ces précieux reſtes de Livres que le ſuperbe Antiochus Epiphane avoit laiſſez après la priſe de Jeruſalem. Eternellement la Religion ſera redevable à ces grands Perſonnages du ſoin qu'ils ont pris, ou plûtôt elle aura lieu de benir ceux de la Providence divine qui n'a pas voulu la priver entierement d'un treſor dont elle n'auroit ſçû ſe paſſer. Les Caldéens & les Egyptiens ne négligerent pas non plus de faire des amas de Livres.

Cinq ou ſix Siecles s'étoient déja écoulez depuis la fondation de Rome que dans cette ville il n'y eût aucune Bibliotheque. Alors elle ſembloit moins avoir été faite pour ſervir aux Muſes, qu'à Mars. Selon Pline & Saint Iſidore la premiere Bibliotheque qui parut à Rome fut celle du Senateur Aſinius Pollio. Il la plaça au mont Aventin & la remplit de quantité de Livres Latins & Grecs qu'il avoit enlevez aux Dalmates dans la guerre qu'il eût contre eux,

& où il les vainquit, comme de plusieurs autres qu'il ramassa de tous côtez. Cependant Tib. Gracchus, & Lucullus long-tems avant lui avoient eû leurs Bibliotheques, comme le remarquent Plutarque & plusieurs autres Ecrivains. Il semble même qu'on doit juger que ces Bibliotheques étoient publiques : du moins sçavons-nous par Ciceron même, qu'il alloit étudier à celle de Luculle : *Cum essem vellemque in Bibliotheca pueri* Luculli, *quibusdam libris uti* &c. Budée dans son traité *de Asse* loüe beaucoup celle-ci. Dans la suite l'on vit un grand nombre de Bibliotheques dans cette maîtresse du monde. L'Ulpienne, la Palatine, celles d'Auguste, d'Antonin, de Gordien, de Serenus Sammonicus, s'y firent remarquer par la quantité & la curiosité des Livres qu'elles renfermoient. Mais toutes ces Bibliotheques fameuses n'étoient pas comparables à celle que l'on y voit maintenant dans le Vatican. Ce fut le Pape Nicolas V. qui en jetta les fondemens vers le millieu du quinziéme

Siecle. Ce grand Pontife qui aimoit les Doctes & qui étoit très-ſçavant lui-même, eût un ſoin extrême de recueillir de tous les lieux du monde les plus beaux manuſcrits Grecs & Latins, & de toutes les autres langues ; il n'épargnoit rien pour venir à bout du glorieux projet qu'il avoit medité & qu'il vouloit executer. Ceux qui lui apportoient des Livres, & ceux qui en traduiſoient d'autres étoient très liberalement recompenſez ; juſques-là qu'il ne craignit pas de promettre cinq mille ducats à quiconque lui apporteroit l'Evangile de Saint Mathieu en Hebreu. Ce monument public qui auroit dû ſubſiſter éternellement ; cette Bibliotheque ſi magnifique & digne d'un ſi grand Pontife, fut ruinée dans la ſuite par le Connetable de Bourbon, mais reparée par Sixte V. & enrichie des Livres de celle de Heidelbert qui fut pillée par le Comte de Tilly en 16 . 2.

Cedrenus & Zonaras parlent de celle de Bizance, c'eſt maintenant Conſtantinople. Elle contenoit ſix-

vingt mille Volumes. C'étoit dans cette Bibliotheque où l'on voyoit ce boyau de Dragon de cent vingt pieds de long, ſur lequel étoient écrites l'Iliade, & l'odiſſée. Celle qu'Eumenes fils du Roi Attalus dreſſa à Pergame en Aſie en contenoit juſqu'à deux cens mille. Nicephore Calixte dans le quatorziéme Livre de ſon Hiſtoire Eccleſiaſtique, chap. 3. dit que celle de Theodoſe le jeune ne cedoit en rien à celle du Roi Ptolomée. La Bibliotheque du Duc de Florence eſt une des plus riches, & des plus curieuſes du monde. Celle du Roi de France que Budée dreſſa par l'ordre de François I. eſt non-ſeulement des plus curieuſes, mais encore des plus nombreuſes. Le Cardinal de Richelieu, & Monſieur Colbert l'ont miſe dans ſa perfection. Celle de l'Empereur eſt de quatre-vingt mille Volumes. Les deux de l'Eſcurial en Eſpagne ſont fort celebres, auſſi-bien que celle du Prince de Volfunbuter en Allemagne.

On peut placer parmi les belles Bibliotheques celle du College de Navarre,

Navarre, de Sainte Genevieve, celle de Saint Victor, celle des Jeſuites de Lyon & quelques autres qui ſont en France, celle de la Minerve de Rome que les FF. Prêcheurs poſſedent par un bien ſingulier du Cardinal Caſanata qui leur la lega avec un revenu de cinq-cens écus Romains par année, ſoit pour l'entretenir, ſoit pour l'augmenter, ſans parler de celui qu'il laiſſa pour l'entretien de deux Bibliothecaires, de deux Regens publics, & de ſix Docteurs tirez de diverſes Univerſitez qu'il deſtina pour répondre aux difficultez qui pourroient s'offrir dans l'Egliſe. Cette Bibliotheque eſt une des plus conſiderables de l'Italie, ſoit par la grandeur, & la magnificence de ſon vaſe, ſoit pour la beauté de ſon boiſage, ſoit principalement pour le grand nombre de ſes Livres.

Nous ne pouvons nous diſpenſer de dire un mot de celle du Martyr Pamphile. Ce genereux défenſeur de la Foy fut le premier d'entre les Chrétiens qui forma une Bibliotheque. Il recueillit autant qu'il pût de

Livres ; & ſon Hiſtoire porte qu'il eût le moyen d'en avoir juſqu'au nombre de trente mille. Il faut demeurer d'accord que l'on eſt redevable aux Moines d'avoir conſervé les anciens Livres par leurs ſoins & par leur travail, & d'en avoir copié les originaux ; & que ſans eux il ne nous ſeroit reſté preſque rien, ou que très-peu de choſes de l'Antiquité, tant de la ſainte que de la profane.

C'étoit dans les endroits publics ordinairement qu'on plaçoit autrefois les Bibliotheques. C'étoit la plûpart du tems à côté des Temples dans d'eſpeces de Chapelles, ou Sacriſties attenantes au corps du grand bâtiment, ou bien dans leurs portiques, mais dans l'étage ſuperieur. Celle qu'Adrien fit dreſſer à Athenes étoit dans le Temple de Jupiter. Il y en avoit une ſelon Ammien dans le Temple de Serapis. L'Ulpienne étoit aux Thermes, ou aux Bains de Diocletian. On l'y plaça parceque ceux qui prenoient les bains y étant ſans occupation, ils avoient l'occaſion de lire. Dans le Capitole il y

en eût une. Il y en avoit auſſi dans l'endroit où s'aſſembloient les Gens de Juſtice, c'étoit le pretoire. Il y en avoit même en campagne dans des Metairies, où l'on avoit plus de tems, & moins d'embarras pour étudier.

Enfin l'on enrichiſſoit les Bibliotheques des Images, ou Figures de ceux qui s'étoient diſtinguez par leur ſcience, & ces figures étoient d'airain ordinairement, mais ſouvant d'argent & d'or. Aujourd'hui l'on ne neglige pas toûjours ces ſortes d'embeliſſemens. Dans celle de l'Empereur il y a 15940. medailles. Juſte Lypſe, Mrs de Galois, & Lomeyer ont parlé des Bibliotheques.

CHAPITRE XXIII.

Des Dépeches, ou Lettres Missives. Des Postes & de leur ancienneté.

LEs Ecritures se conservent imprimées dans les Bibliotheques elles se lisent dans les Manuscrits. Elles s'en vont aussi dans les Païs les plus reculez ; & c'est par le moyen des Postes établies presque par tout, mais inventées depuis l'ong-tems pour la commodité du Commerce, & pour entretenir cette societé necessaire qui doit être parmi les Hommes.

Cette invention est si ancienne qu'il seroit mal-aisé de dire à qui on en doit donner la gloire. Il y en a qui ont voulu dire que c'est à Pyrrus Roi des Epirotes qu'il faut la donner. Il est vrai qu'il eût des Courriers puisque étant à Trente il avoit des nouvelles dans un jour de Rome, dans deux de France, dans trois d'Allemagne. Mais avant ce Pyrrhus l'on avoit déja trouvé l'in-

vention des Poſtes. C'eſt aux Perſans probablement à qui il faut la rapporter. Herodote le fait auſſi, ajoûtant que ceux qui couroient étoient appellez en leur Langue *Angarion*, du mot *Angari* qui ſignifie Courrier royal. L'on diſpute ſeulement ſi c'eſt Cyrus, ou bien Aſſuerus qui en a été l'inventeur. Le même Herodote, & Xenophon livre huitiéme, veulent que ce ſoit le premier. D'autres au contraire prétendent que ce ſoit le ſecond ; & il ſemble qu'ils en ont raiſon ; car dans le troiſiéme chapitre d'Eſter il eſt dit qu'Aſſuerus, ou autrement Aſtiages, envoya des Courriers en poſte dans toutes les Provinces de ſon Royaume, portant ordre de maſſacrer en certain jour tous les Juifs qui s'y trouveroient.

L'ancienneté des Poſtes paroît encore dans l'Hiſtoire, dans la ſacrée, & la profane. Dans le ſecond du Paralipomene chapitre trentiéme, il eſt dit que les Courriers allerent avec lettres de commandement du Roi & des Princes par tout Iſraël, & Juda,

ſelon que le Roi avoit commandé. Ceſar *l.* 3. *de Bello Gallico* dit que le François avoient une grande diligence à faire courir les nouvelles. Parmi les Romains les poſtes étoient établies, mais il n'y avoit point au commencement des chevaux deſtinez à courir ; les villes furent contraintes d'en fournir aux poſtillons, juſqu'à ce que l'Empereur Adrien les eût déchargez de cette neceſſité.

Une marque que les poſtes étoient en uſage parmi les Romains, c'eſt que Tybere Ceſar ne faiſoit point de réponſe aux Lettres ſi elles n'étoient dattées du tems, ou du jour que nous allons dire ; ſçavoir celles d'Aſie du vingtiéme jour ; celles d'Europe, du quinziéme ; celles d'Affrique, du dixiéme ; celles de Sclavonie du cinquiéme ; & celles de toute l'Italie du troiſiéme. Cet exemple n'eſt pas le ſeul que nous pourrions apporter pour confirmer ce que nous diſons ; les Hiſtoires en fourniſſent quantité d'autres.

Caſſiodore appelle les chevaux de poſte *Curſales equos*, & dit qu'il ſe

changeoient de lieuë en lieuë, & qu'on ne pouvoit charger celui qui portoit la male de plus de cent livres pesant. Il ne parle que de ce qui se pratiqua dans la suite, car autrement il se tromperoit. Au commencement on ne relevoit point les chevaux ; le même courroit tout le jour. Nos Loix les appellent en Latin *Veredos*. Le Roi de la Chine à un grand soin de tels chevaux : il s'en sert comme les autres pour donner, ou pour recevoir promptement des nouvelle. Avant le regne de Louïs I X. l'on se servoit sans doute des postes en France, du moins on s'y en étoit servi, mais de son tems elles n'étoient pas reglées. Il les regla lui-même, & ordonna de relever les chevaux de deux en deux lieuës. En Allemagne ce fut le Comte de Taxis qui y établit le premier les postes à ses dépens. On lit dans Montagne qu'au Perou c'étoit sur des Hommes qu'on couroit la poste, les uns chargeant les autres sur les épaules : que ces postillons étoient relevez par d'autres postillons, & qu'ils alloient

avec tant d'agilité que tout en courant les premiers porteurs jettoient leur charge ſur les ſeconds ſans s'arrêter un ſeul moment. Louïs Hornigk a fait un Traité fort exact de l'origine des Poſtes. Il en fait de quatre ſortes : à cheval, en bateau, en chariot, & à pied. J. Lypſe eſt auſſi un Auteur qui a écrit ſur ce ſujet, & outre les Courriers à cheval & à pied dont il fait mention, il parle encore des chiens & des oiſeaux dont il rapporte des exemples admirables dans le chapitre cinquiéme du ſecond livre de ſes Saturnales, & dans quelques autres de ſes ouvrages.

CHAPITRE XXIV.

De quels moyens ſe ſervent les Peuples qui n'ont point l'uſage des Lettres & de l'Ecriture pour pouvoir conſerver, & tranſmettre à la poſterité, ce qui ſe paſſe de memorable parmi eux? De certaines pratiques anciennes ſur ce ſujet.

IL ne peut y avoir que des Peuples entiérement Sauvages & Barbares chez qui l'uſage des lettres & de l'écriture ne ſoit point connu. Il y en a cependant ou il ne l'eſt pas. Tels ſont les Breſiliens, & tels les Antropophages que l'on nomme ainſi à cauſe qu'ils devorent les Hommes, & dont parle Pierre Ciez dans le ſecond tome de ſon Hiſtoire des Indes: Tels ſont encore quelques Habitans des Iſles de l'Amerique, & d'ailleurs peut-être, qui n'ont nulle connoiſſance des Lettres; que ſi aujourd'hui elles ſont en uſage dans le Mexique, il n'y a pas long-tems

que la peinture y tenoit lieu d'écriture.

Comment donc peuvent-ils conſerver, perpetuer, & laiſſer à leurs ſucceſſeurs la connoiſſance de ce qui ſe paſſe parmi eux de conſiderable, & qu'il eſt neceſſaire qu'on ſçache? Voici ce que font en particulier les Antropophages : ils prennent des cordes qu'ils noüent en certaines manieres & en certains intervalles : & ces nœuds, après en avoir convenu entr' eux, ſont des ſignes qui marquent ce qui s'eſt paſſé de memorable dans leur Republique. Par exemple, ſi leur Roi vient à mourir, ou bien s'ils perdent quelque bataille, &c. ils font un gros nœud à cette corde, & y ajoûtent quelqu'autre marque arbitraire qui donne à connoître la mort du Roi, & la perte de la bataille. Que ſi dans dix ans le Succeſſeur du Roi défunt vient encore à déceder, s'ils ont triomphé de leurs ennemis, ſi quelque ſtratagême leur a réuſſi, & ainſi du reſte ; ils font un autre gros nœud à la même corde, & entre les deux dix autres

plus petits qui marquent les dix années qui ſe ſont écoulées entre ces deux Rois decedez, ayant ſoin d'y ajouter certains autres ſignes qui puiſſent donner à connoître ce qu'ils veulent que l'on ſçache à l'avenir : ſi bien que par le moyen de ces cordes & de ces nœuds : ils ont des memoires de huit cens ans.

Ce que font aujourd'hui ces Peuples, les Anciens le faiſoient autrefois. C'eſt-à-dire, qu'au lieu de lettres ils ſe ſervoient de certains ſignes. Chacun à ſa mode, & ſelon que l'on en étoit convenu : car un aſsès long-tems ſe paſſa que l'uſage de l'Ecriture que nous avons dit ailleurs avoir commencé avec le monde, ne fut point parmi les Indiens, les Egyptiens, les Babyloniens, les Brachmanes, &c. Les Egyptiens & les Pheniciens exprimoient leurs penſées par les figures des animaux, des inſtrumens, &c. qui gravoient ſur des pierres. Les Indiens qui pendant tout un téms n'apprirent les choſes que par tradition, les marquerent enſuite ſur des linges avec

de couleurs. Les Brachmanes en firent de même. Les Babiloniens exprimerent ſur des briques avec certains ſignes, leurs mœurs, leurs loix, & leurs ordonnances. Les Romains dans le tems que parmi eux les Ecritures étoient rares ne marquoient les années que par des cloux : chaque année ils en plantoient un dans les murailles de certains Temples, & la ſolemnité s'en faiſoit au mois de Septembre : Si bien que par le nombre des cloux on connoiſſoit celui des années. Le Peuple même de Dieu dans le tems qu'il ne vivoit que ſous une loy, quelque uſage que nous ſuppoſions qu'il eût alors des lettres & de l'écriture, ne laiſſoit pas de ſe ſervir de pluſieurs autres moyens pour conſerver la memoire des choſes paſſées. Tantôt c'étoit par des chanſons que l'on chantoit dans les aſſemblées publiques & particulieres. Tantôt c'étoit par des monumens publics que l'on erigeoit en certans endroits : Les puis creuſez, les ſepulchres fabriquez, les pierres dreſſées en forme d'autel, ou entaſſées

taſſées lés unes ſur les autres, tout cela ſervoit de memorial aux Hommes, & leur tenoit lieu d'écriture. Ainſi tantôt par le moyen des caracteres, & tantôt par le moyen de ces monumens les uns enſeignoient, & les autres apprenoient ce qui s'étoit paſſé de conſiderable.

CHAPITRE XXV.

Des Caracteres & Ecritures Hieroglyphiques. De leurs Inventeurs. Des Peuples parmi lesquels ils étoient en usage. Quelques figures, & quelques exemples des Hieroglyphes.

L'Usage des Lettres & de l'Ecriture que nous croyons avoir été connu des premiers Hommes avant le Déluge, & ensuite de Noë & de sa famille, ne fut peut-être pas d'abord communiqué à toutes les Nations du monde après la dispersion des peuples. Il pût bien se passer un tems que cet usage ne fut pas connu de plusieurs ; mais à la place des caracteres ils se servirent des Hieroglyphes qu'ils inventerent, qui sont à proprement les definir, des Images, & des figures arbitraires inventées pour signifier certaines choses qu'ils representent immediatement à l'esprit sans exprimer le son de la voix, ainsi que l'expriment nos caracteres.

Peut-être auſſi qu'outre les Hieroglyphes pour les myſteres, ils eurent d'autres caracteres pour les autres choſes communes ; mais cela n'eſt pas bien clair dans l'hiſtoire. Selon Saint Clement dans ſon cinquiéme livre des Tapiſſeries, ils ſe ſervirent de trois ſortes de caracteres ; & ſelon Kircher, de quatre, mais qui ſignifioient autre choſe dans les livres, & autre choſe gravez ſur des Obeliſques.

Quant à l'origine des Hieroglyphes il n'eſt pas bien facile de la découvrir. Platon en fait inventeur un certain Theutus ou Taautus, que Philobiblius qui a traduit en Grec l'hiſtoire de l'ancien & celebre Sanchionate dit avoir été le premier maître des Egyptiens. Les Egyptiens ſemblent donc avoir été les premiers Auteurs de la Science des Hieroglyphes, & le ſentiment commun s'en va là.

Il y en a qui au lieu d'en attribuër l'invention à Taautus, l'attribuënt à Hermes que l'on ſurnommoit Trimegiſte, & qui vivoit du tems d'A-

braham, ſous l'Empire de Miſraïm premier Roi d'Egypte. En ce cas ce ſeroit toûjours à un Egyptien qu'il en faudroit donner la gloire, ſi pourtant cet Hermes n'eſt pas un homme imaginaire, ce qui n'eſt pas ſans controverſe.

Alexandre au contraire, l'Auteur de l'hiſtoire des Juifs, & qui eſt cité par Eupoleme, & par Euſebe, eſt du ſentiment que les ſemences de cette Science furent jettées par les Hebreux, & qu'Abraham qui l'avoit reçûë de ſes Ayeuls l'avoit appriſe aux Prêtres des Egyptiens, auſſi-bien que l'Aſtrologie, dans le tems qu'il vivoit avec eux dans la ville d'Heliopole. Selon cette opinion, qui paroît être vrai-ſemblable, ce ſeroient les Hebreux qui auroient appris cette Science des Hieroglyphes aux Egyptiens, & non les Egyptiens aux Hebreux; d'autant mieux que l'on voit dans les écritures que les plus anciens Patriarches ont pratiqué & ſanctifié cette ſcience myſtique & & ſymbolique, comme Jacob en particulier, lorſqu'il deſigna tous

ſes Enfans dans ſon Teſtament par des animaux.

L'opinion de ceux qui croyent que ce ne furent que des notes Hieroglyphiques que les Enfans de Seth graverent ſur deux colomnes pour un monument de la connoiſſance des Aſtres qu'ils avoient acquiſe, s'oppoſe à celle qui rapporte aux Egyptiens la gloire de cette invention.

Mais quoiqu'il en ſoit des Auteurs, & de l'origine de cette Science, il eſt ſûr du moins que ſi les Egyptiens n'en ont pas été les premiers Auteurs, elle a été parmi eux le plus en uſage. Ils peignoient, ou gravoient non-ſeulement ſûr des tables, & ſur les portiques de leurs Temples ces figures Hieroglyphiques qui repreſentoient ou des animaux, ou des plantes, ou des aſtres, ou des inſtrumens, ou d'autres choſes artificielles, ou naturelles qui leur tenoient lieu de lettres, & d'écriture, mais encore ſur des Obeliſques. Ces obeliſques de l'invention du Roi Methres, ainſi qu'on le voit dans Bartole Marlian, & dont le premier fut

dreſſé vers l'an du monde 2604. par le Roi Manuſtar ou Seigneur de Memphis, étoient des Colomnes quarrées finiſſant en pointe en forme de petites pyramides faites d'une ſeule pierre de marbre grenite ou moucheté, & preſque auſſi dur que le porphire & le diamant.

Ces Obeliſques que l'on conſacroit ordinairement au Soleil, étoient chargez des quatre côtez de caracteres myſterieux qui formoient toûjours le même ſens de quelque maniere qu'on les plaçat : Cependant l'on remarquera qu'encore bien qu'on les mit de niveau ſur les tables de marbre, & en ligne droite, ou oblique indifferemment, ſur les images, on ne les plaçoit qu'en ligne perpendiculaire ou de haut en bas ſur les Obeliſques. Les vers de Lucain ſur ce ſujet, ſont très-beaux, & très-expreſſis, & leur traduction ne leur cede en rien ; & quoique nous les rapportions ailleurs nous ne laiſſerons pas de les faire paroître encore ici ; Les belles choſes plaiſent toûjours quand elles viennent à propos.

Nondum flumineas Memphis contexere Biblos
Noverat, in ſaxis tantùm volucreſque feræque
Sculpta ſervabant magicas animalia linguas.

TRADUCTION.

Memphis auparavant ſur de rudes metaux
Donnoit à ſes ſecrets l'air de ſes animaux
Et des Lions ſans ame, ou des Aigles muëttes.
De ſes conceptions étoient les interpretes.

Il nous reſte peu de ces Obeliſques, quoiqu'ils fuſſent autrefois ſi multipliez en Egypte, que l'on y en voyoit dans preſque toutes les places publiques des villes, à cauſe que non-ſeulement les Rois, mais encore les Prêtres, & les Perſonnes de qualité, en faiſoient ſouvent eriger, mais de differente grandeur, ſelon la qualité

de leurs fondateurs : Et la raiſon pour laquelle il en reſte ſi peu, eſt que Cambiſes Roi de Perſe & ennemi des Egyptiens, après s'en être rendu maître l'an du monde 3528. & avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt 524. détruiſit autant qu'il pût de ces monumens ſur leſquels étoient gravez ces caracteres hieroglyphiques, fit mourir, ou bannit tous les Prêtres qui en ſçavoient ſeuls le ſecrets ; car pour le ſimple peuple l'on ne jugea jamais à propos que ces myſteres lui fuſſent connus, jamais on les lui revela ; il s'exerçoit ſeulement dans l'Aſtrologie, l'Arithmetique, la Geometrie, & la Muſique qui dans cette Nation furent des ſciences communes ; ſi-bien qu'alors l'art des inſcriptions ſe perdit, ou fut enſeveli pendant quelque-tems ; mais certains Peuples le firent revivre, comme on le verra dans la ſuite.

Les plus fameux Obeliſques qui ayent échappé à la fureur de Cambiſes, eſt celui dont parle Cardan dans ſon Livre *de Rerum varietate*, c. 98. qui ſubſiſte encore en Egypte,

dont la hauteur eſt de 120. coudées, & dont les faces au nombre de quatre, en ont chacune ſix par le bas ; & cet autre qui eſt devant l'Egliſe Patriarchale de Saint Jean de Latran de Rome, qui eſt de 144. pieds de hauteur, ſans compter ſa baſe, dont la ſolidité de la maſſe qui n'eſt que d'une ſeule pierre contient 15129. palmes carrez ou cubiques, & dont le poids, ſelon la juſte ſupputation que l'on en a faite, monte juſqu'à 1031029. & un troiſiéme qui eſt dans la place du Vatican devant l'Egliſe de Saint Pierre, qui ne cede en rien au dernier, s'il ne le ſurpaſſe & en hauteur, & en beauté & dont la maſſe eſt d'un million ſix mille quarante-huit livres. Sixte V. le fit élever & ſe ſervit de *Fontana* celebre Architecte pour une entrepriſe ſi hardie & ſi difficile. L'on en voit encore quelques autres dans Rome & ailleurs qui meritent qu'on les admire.

Ce n'étoit pas ſeulement ſur les portiques des Temples, ſur les tables de marbre, & les Obeliſques que les Egyptiens gravoient leurs Hierogly-

phes ; ils les gravoient auſſi , ou ils les peignoient ſur les quaiſſes, ſur les bandes , & les autres ornemens dont ils envelopoient leurs mummies, c'eſt à dire , les corps de leurs morts , ſechez non par le Soleil , ou par le ſable,ainſi que quelques-uns le croyent trop legerement, mais avec l'Aſphalte, le Bithume , & avec quantité d'aromates propres à les embaumer , & les rendre incorruptibles. Sur ces quaiſſes étoient gravez par colomnes , ou confuſement des caracteres conſacrez , & myſterieux , tandis qu'ils n'étoient que peints ſur les couvertures , & bandeletes de ces cadavres preparés auparavant , & enduites d'une eſpece d'onguent fait de cire,de poix,& de quelques autres ingrediens , pour les garantir de la corruption , les rendre plus fermes, & y écrire plus facilement les Hieroglyphes avec des couleurs indelebiles. Au reſte la forme de la Mummie reſſembloit à un tronc ébranché , ou à un Enfant dans le maillot. l'on en verra plus bas la figure , avec celle de l'Obeliſque de la place de la

Minerve, chargé de ſes Hieroglyphes.

Les Egyptiens n'ont pas été les ſeuls qui ayent eu l'uſage de ces caracteres ; les Grecs, ſelon Euſebe dans le chapitre onziéme de la preparation Evangelique, non-ſeulement en eurent quelque connoiſſance, ils en perfectionnerent même la ſcience, & mirent la derniere main aux figures Hieroglyphiques. Solon fut un de ceux qui excellent dans cette ſcience. Pythagore en a laiſſé de beaux veſtiges dans ſes ſentences. Orphée, Platon, & pluſieurs autres grands Perſonnages d'entre ces Peuples la rechercherent avec beaucoup de ſoin, & d'application.

Olaüs Magnus *l.* 1. *c.* 21. aſſure que ceux des païs Septentrionnaux ſçurent écrire d'une maniere Hieroglyphique : *Nonnulli*, dit-il en parlant d'eux, *pro computis inſtar Ægyptiorum variis animalium figuris pro litteris utebantur.*

Les Scythes ſe plurent de même à cette ſorte de ſcience, & nous l'apprennons d'un fait de Idanthura

leur Roi, qui au raport de Pherecides Syrien, ſe voyant inſulté par Darius qui le menaçoit par des Lettres de lui envahir ſes Etats ; Idantura au lieu de répondre à ſes Lettres, lui envoya une grenoüille, un oiſeau, un rat, un javelot, & une charruë, pour lui marquer le peu de cas qu'il faiſoit de ſa colere, & de ſes menaces, & pour lui donner à entendre que s'il ne s'envoloit comme un oiſeau, que s'il ne ſe cachoit dans la terre comme un rat, ou dans l'eau comme une grenoüille, il ne ſçauroit jamais éviter les coups de ſes traits.

Les Lettres des Ethiopiens étoient auſſi des lettres Hieroglyphiques, reſſemblant à diverſes choſes artificieles, ou natureles comme celles des Egyptiens. Sur quoi l'on peut voir Diodore dans ſa Bibliotheque hiſtorique *l.* 3. *c.* 2.

Les Caracteres Chinois dans leur premiere origine ſont de même Hieroglyphiques ; c'eſt-à-dire qu'ils ſont des images & des figures quoiqu'imparfaites des choſes viſibles qu'ils

ſignifient ; mais ſous ces caracteres il n'y a nul myſtere caché comme ſous les Hieroglyphes des Egyptiens; ils donnent ſeulement l'idée de la choſe qu'on voit de ſes yeux.

Les caracteres qui ſont en uſage dans le Mexique ont quelque choſe de ſemblable à ceux de l'Egypte, & de la Chine, en ce qu'ils repreſentent aux yeux comme une peinture la ſuite des choſes ; mais ils ne repreſentent point le ſon de la voix comme les Chinois, ni des choſes myſterieuſes comme les Egyptiens.

Toute la Gentilité preſque affecta cette ſcience des Hieroglyphes. La Faux de Saturne, le Siflet de Pan, la Roüe de la Fortune, la Trompête de la Renommée, le Trident de Neptune, la Maſſuë d'Hercules, la Lyre d'Apollon, &c. montrent qu'elle étoit leur pratique.

Si les Hebreux n'écrivoient pas reguliérement par des Hieroglyphes, ils ne laiſſoient pas d'en avoir ; que s'ils n'en ont pas trouvé l'invention, du moins ils en ont ſanctifié l'uſage par les ſignifications myſterieuſes,

& ſaintes qu'ils leur donnoient : Ainſi le Serpent d'Airain, le Livre volant, les Animaux d'Ezechiel, toutes les Figures du Temple, toutes celles que l'on voyoit ſur les habits du grands Pontife, étoient parmi eux autant de Hieroglyphes, & de ſymboles miſterieux qui ne dénotoient que de grandes choſes, quoique d'une maniere obſcure, & énigmatique.

Le même uſage fut dabord introduit par les Fideles dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, & il y en eût au commencement auſſi-bien dans la Theologie Chrétienne que dans la Payenne, & dans la Juifve. L'on s'y en ſert même encore aujourd'hui, & il n'y a point de vertus preſque, point de Saints, point de Sacremens, & point de miſteres qui n'y ſoient deſignez par quelques Symboles ou figures Hieroglyphiques. Ainſi dans l'Egliſe, un Anchre, un Voile, une Balance, ſignifient l'Eſperance, la Foy, la Juſtice : Un Triangle, un Agneau immolé, un Phœnix ſignifient la Trinité, le Sacrifice de Je-

ſus-Chriſt, ſa Reſurrection : Une Bourſe, deux Clefs, un Encenſoir, dénotent la trahiſon de Judas, l'authorité de l'Egliſe, la Priere : Les quatre Animaux myſtiques, les ſept Sceaux du Livre de l'Apocalypſe, nous donnent à connoître les quatre Evangeliſtes, & les ſept Sacremens de l'Egliſe, & ainſi d'une infinité d'autres figures myſterieuſes qui ont des ſignifications ſacrées, & que chacun peut avoir vûës de ſes propres yeux.

Enfin la ſcience des Hieroglyphes devint l'occupation des Rois, des Legiſlateurs, des Prêtres, & des Perſonnes les plus qualifiées & les plus ſçavantes ; parceque ſous des ſinples figures ils comprennoient les myſteres Sacrez, & les plus obſcurs de leur Religion, les principaux dogmes de la Theologie & de la Morale, & en un mot toutes les choſes divines, & ſurnaturelles. Hor-apollon, le P. Kirker dans ſon Oedipe Egyptiaque, & dans ſon Traité des Mumies, le P. Cauſſin, Pierrius, ont été des Auteurs qui ont

fait des ouvrages ſur les Hieroglyphes, & en ont parlé ſçavamment, du moins autant que l'obſcurité de la matiere leur l'a pû permettre. Pour ſatisfaire la curioſité des Lecteurs nous plaçons ici une Planche enrichie de deux Mumies, d'un Obeliſque avec tous leurs Hieroglyphes, comme auſſi de quelques autres Figures myſterieuſes. Après quoi nous donnerons les explications de quantité de ces ſortes de caracteres, ſans en expoſer pourtant les Figures, ce qui ne nous a pas paru neceſſaire.

BIBLIOTECA · V. EMANUELE III ·

Explication de quelques Figures Hieroglyphiques.

Dans les explications qui ſuivent, le Lecteur jugera du bon goût des Egyptiens ; il y remarquera leur diſcernement à bien choiſir des ſujets convenables pour manifeſter leurs penſées ; il y verra les analogies ou les raports merveilleux qu'il y avoit entre les choſes ſignifiées, & celles qui ſignifioient. En un mot il y trouvera que par une ſeule figure ils donnoient facilement à entendre ce que nous ne pouvons faire qu'avec pluſieurs lettres.

Pour repreſenter l'Impudence ils peignoient une mouche, qui revient toûjours, & autant de fois qu'on la chaſſe. Un impudent étoit encore figuré par une Grenoüille qui n'a du ſang que dans les yeux.

Une tête de Lion marquoit un homme vigilant, par cette raiſon que cet animal ferme les yeux quand il veille, & les ouvre quand il dort.

Le Crocodille étoit le Hieroglyphe d'un homme fecond, parcequ'entre les animaux, il eſt un de ceux qui ont le plus de fecondité.

Pour dénoter la Pudicité ils peignoient le Feu & l'Eau, parceque toutes les expiations & les luſtrations ſe faiſoient par ces élemens.

Pour ſignifier une choſe impoſſible, ils repreſentoient un Homme qui marchoit ſur l'eau, ou bien un autre qui marchoit ſans tête.

Le Cerf dont le bois renaît chaque année, marquoit une perſonne qui vivoit long-tems.

Un Oiſeau de nuit ſignifioit la mort; car comme cette ſorte d'oiſeaux dévore les aûtres pendant la nuit, de même la mort ſurprend les hommes dans le tems qu'ils n'y penſent pas.

Une Colombe noire étoit le ſymbole d'une Femme veufve qui veut demeurer juſqu'à la mort dans ſon érat de viduité, comme la Colombe, qui ne ſouffre jamais aucun autre mâle après la perte du premier.

La Chauve-Souris qui entre les

oiſeaux eſt la ſeule qui ait des dens, & des mammelles, repreſentoit une bonne nourrice.

La Vipere qui venant au jour déchire le ventre de la mere qui la conçûe, étoit le Hieroglyphe de ces Enfans dénaturez qui ſe revoltent contre leurs Meres.

La Taupe qui n'a point d'yeux figuroit un Homme qui étoit aveugle.

Un Inconſtant étoit deſigné par une Hienne qui eſt tantôt mâle, & tantôt femelle.

Un Papillon & un Ecrivice marquoient qu'il falloit ſe hâter lentement ; c'eſt-à-dire, quedans les affaires, il nefalloit être ni trop étourdi, ni trop pareſſeux.

Un Gourmand étoit repreſenté par un certain Poiſſon nommé *Scarus* par les Latins, qui entre tous ceux de ſon genre ſe trouve le ſeul qui rumine, comme le Bœuf, la Breby, la Chevre, le Chameau, le Lievre entre les animaux terreſtres.

L'ignorance étoit indiquée oupar un Homme qui avoit une tête d'Ane,

ou par un Enfant nud monté ſur un animal de cette nature.

Un Baſilic entortillé de ſa queuë figuroit le tems ; le Soleil l'année ; la Lune le mois ; le Cyprès la mort ; le Pavot la fertilité de la terre ; l'Olivier la paix ; le Levrier la victoire ; le Lion la colere ; le Bouc la luxure ; une Main ouverte un homme liberal ; une Main fermée un homme avare.

Les Hieroglyphes tenoient donc lieu d'écriture, & de caracteres aux Anciens, & étoient des ſignes imaginez, & appliquez toûjours à propos pour conduire à la connoiſſance de certaines choſes ; quoiqu'il ne fut pas toûjours bien facile d'en penetrer le ſens veritable, & d'en découvrir les miſteres ; ce qui peut-être obligea Lucain de les appeller des figures magiques : *Magicas ſervant animalia formas.* Auſſi voyons-nous que preſque tous ceux qui ſe ſont mêlez d'interpreter les miſteres des Obeliſques, des Tables d'Iſis, des inſcriptions des Caiſſes, & des Bandellètes des Mumies, & des Symbo-

les des ſtatuës de Serapis, d'Oſiris, & d'Anubis, ſeulement ſur quelques écritures mortes, ſans en avoir ſçû auparavant ni le ſens, ni le ſecret par le moyen d'un maître vivant, ou pour le moins par l'organe de ceux qui pouvoient les avoir appris par une tradition Orale de pere en fils non interrompuë, ne nous ont point tant donné de veritables interpretations que de conjectures ingenieuſes de ces miſteres; & à celles près que nous ont laiſſées les Auteurs mêmes de ces Hieroglyphes, & qui ont été recuëillies par Saint Clement Alexandrin, & par quelques autres Peres de l'Egliſe, par Ammian, & ſur tout par Hor-Apollon qui les ayant appriſes de la bouche mêmes des Egyptiens, l'on peut mieux s'y fier qu'à certains autres Auteurs qui ont interpreté ces Secrets à leur fantaiſie, nous pouvons dire que nous en ignorons les miſteres, & que nous n'en penetrons pas le vrai ſens.

CHAPITRE XXVI.

Des Symboles.

ENtre les Sympoles & les Hieroglyphes dont nous venons de parler, il ſe trouve quelque rapport, & auſſi quelque difference : Tant les uns que les autres ſont des ſignes ou des images par leſquels nous exprimons au-dehors nos penſées, mais d'une maniere obſcure ; en cela ils ont du rapport. Mais d'ailleurs ils ſont differens, en ce que les Hieroglyphes ſont des images ſeulement de certaines choſes ſacrées & ſurnaturelles, tandis que les Symboles n'en ſont que des choſes ſenſibles, qui ne laiſſent pourtant pas que de ſervir quelquefois de Leçon de Morale. Ceux-là ne s'expriment que par des figures ; & ceux-ci peuvent être exprimez par la voix comme être repreſentez ſur la toile, ſur la pierre, & ſur tel autre ſujet qu'on voudra. Ainſi ces Symboles de Pythagore :

A fabiſabſtineto. Stateram ne tranſilias. Abſtenez-vous des feves. Ne paſſez pas la Balance. N'étoient qu'en paroles, & par leſquels ce grand Philoſophe donnoit à entendre 1°. Qu'il ne falloit pas ſe mêler des affaires publiques, où l'on donne les ſuffrages avec des feves. 2°. Qu'il ne falloit faire aucune injuſtice. Ces Symboles & tous les autres de cette nature n'ont rien de ſemblable aux Hieroglyphes : mais celui qui ſuit, qui ſeul nous ſervira d'exemple pour ceux de la deuxiéme eſpece, à quelque rapport avec eux. C'eſt quand on voit ou en Sculpture, ou bien en Peinture la figure d'un Roi auprès d'une flâme avec ces paroles : *Ut cum igne ſic cum Principe*, qui lui ſervent d'ame, & qui pour n'être ni ſi claires, ni ſi obſcures en font connoitre le ſens, qui eſt celui-ci : Qu'il faut en uſer avec les Grands, comme l'on en uſe avec le feu, c'eſt-à-dire, qu'il ne faut point trop s'en approcher, ni trop non-plus s'en éloigner; mais garder un certain milieu.

On peut définir le Symbole, *un*

Signe, un Type, une ſpece d'Embleme, ou une rpreſentation de quelque choſe morale, par les images, ou les proprietez des choſes naturelles ſur leſquelles il faut raiſonner, d'autant qu'elles ſont fondées ſur certaines analogies ou convenances qui ſe rencontrent entre divers objets. Ainſi l'on peut appeller Symboles l'Anneau nuptial qui eſt la marque de l'alliance que l'on contracte dans les épouſailles ; les Enſeignes militaires, & les Pavillons des Vaiſſeaux qui ſervent à diſtinguer les Nations, tant ſur la mer que dans les armées ; les Monnoyes des Princes qui font connoître celui ſous l'authorité duquel on les a battuës ; les Sceaux ou Cachets des Perſonnes publiques ou particulieres ; toutes ces notes ou marques qui peuvent ſignifier quelque ſecret ou quelque miſtere ; toutes ces ſortes d'impreſſions que l'on fait ſur les pieces d'étoffe & de toile, ſur les vaſes, ſur la vaiſſelle & les utenſiles; les lettres de change, & tous ces autres ſignes qui peuvent faire connoître quelqu'un, & en marquer la difference, & en un mot

mot faire foi devant les perſonnes.

Si l'on peut donner le nom de Symbole à toutes ces choſes que l'on vient de dire, on peut l'appliquer auſſi à ces mots que l'on donne aux Sentinelles & aux Officiers des Rondes ; car veritablement ils ſont des Symboles entre ceux d'un même parti pour ſe reconnoître, & ſe diſtinguer des ennemis, ou de ceux d'un parti contraire. Auſſi ce que nous appellons *Mot du guet* en France, & que les Eſpagnols appellent *Sennal en la Guerra*, étoit appellé *Symbolum* parmi les Anciens. Il ſemble même que ç'a été de ce Symbole des Gens de guerre que celui des Apôtres a tiré ſon nom ; en effet celui-ci eſt l'abbregé de nôtre croyance & le ſigne qui ſert à diſtinguer les Fidelles d'avec les Juifs, & les Infideles ; & pour ainſi dire le Mot du guet par leſquels ſe reconnoiſſent tous ceux qui ſont de la Milice chrétienne : c'eſt là comme le caractere de leur profeſſion.

Mais l'on remarquera que de quelque nature que ſoient les Symboles,

ils ſont toûjours des ſignes qui ſervent à manifeſter les penſées de leurs Auteurs, ſoit que ces Symboles conſiſtent en des paroles, ou en des figures ; ſoit qu'ils ſoient phyſiques, ou moraux, ou allegoriques, ou hiſtoriques.

Au reſte nous ne croyons pas que les Egyptiens ayent été les premiers Auteurs des Symboles, non plus que des Hieroglyphes ; mais ceux plûtôt d'entre les hommes qui ont precedé le Déluge ; quoiqu'il ſoit d'ailleurs véritable que l'uſage de ces Symboles ait été très-fréquent en Egypte. Nul ne doute que les Caldéens n'en ayent eû la connoiſſance & l'uſage. Les plus Sages d'entre les Juifs, Moyſe, Salomon, les Prophetes s'en ſont trés-fréquemment ſervis, comme la plûpart des Philoſophes anciens ; mais ceux de Pythagore peuvent paſſer pour les plus celebres. Nous aurons l'occaſion de parler au long dans la ſuite de tous ces Symboles que nous n'avons fait qu'indiquer ici ; nous en dirons même des choſes aſsès curieuſes.

CHAPITRE XXVII.

De l'Enigme.

L'Enigme eſt la répreſentation d'une choſe ſous la figure d'un autre. C'eſt un ouvrage d'eſprit, ou ſans nommer une choſe on la décrit par ſes proprietez, par ſes effets, par ſes cauſes, & que l'on invente pour exercer les eſprits. C'eſt un diſcours des choſes claires & connuës, lequel on donne à expliquer pour la même fin, c'eſt-à-dire, pour l'exercice, & le divertiſſement de l'eſprit.

Par ces diferentes définitions l'on peut comprendre facilement qu'il y a des Enigmes en paroles, & des Enigmes en figures. L'Enigme en paroles eſt une deſcription ſpirituelle, & miſterieuſe de quelque choſe. L'Enigme en figure ou en peinture, eſt une repreſentation des ouvrages de la nature, ou de l'art, que l'on cache ſous des figures tirées de l'hiſtoire, ou de la fable. Entre ces figures

les humaines ſont toûjours mieux. Mais il eſt néceſſaire quand on veut faire ſervir aux Enigmes les perſonnes, ſoit de l'Hiſtoire, ſoit de la fable, qu'il y ait quelque convenance entre l'application que l'on en veut faire, & les proprietez de ces perſonnes qui doivent répreſenter les choſes que l'on ſe propoſe ; ſoit que ces proprietez ſoient perſonnelles ou accidenteles : Ainſi Ariſtarque qui eſt un Symbole de la Critique répreſenteroit bien mieux la pierre de touche, qu'un autre qui n'auroit pas cet eſprit : Ainſi Samſon qui eſt celui de la force pourroit bien mieux être appliqué à une colomne, que Protée qui eſt celui de l'inconſtance.

Le ſujet de l'Enigme ne doit pas être trop obſcur ; car s'il eſt trop obſcur elle perd la grace pour laquelle elle a été inventée, & s'éloigne de la fin qu'elle ſe propoſe qui eſt, comme il a été déja dit, l'exercice, ou le divertiſſement de l'eſprit ſans beaucoup le travailler. C'eſt-là un défaut de certaines Enigmes des Grecs qui fait qu'elles ne ſont point

eſtimables ; puiſque lors-même que l'on ſçait le ſujet pour lequel elles ont été faites , leur explication ne laiſſe pas d'être encore très-difficile, & ſouvent même impoſſible. Une Enigme n'eſt pas parfaite quand on en ſçait le mot , ſi elle ne plaît davantage qu'auparavant , & ſi l'on ne voit que c'eſt cela, & non autre choſe. Ainſi les ſujets des Enigmes doivent être , non des choſes metaphyſiques , & divines qui ſont aſsès d'elles-mêmes enigmatiques , mais des choſes naturelles ou artificielles qui tombent ſous les ſens, & qu'on puiſſe connoître naturellement , comme ſont les Elemens , les Plantes , les Animaux , les parties du corps humains , &c. Car pourquoi couvrir ſous des voiles une choſe qui eſt d'êlle-même un miſtere,qui eſt obſcure,& impenetrable?Ce ſeroit propoſer deux Enigmes tout-à-la fois ; celle du tableau dont il faudroit déviner les figures, & celle du ſens à trouver. Toute l'obſcurité ou la fineſſe de l'Enigme ne doit conſiſter que dans un certain artifice de répreſenter un ſu-

et ſous la forme d'un autre ; mais d'une maniere ſi ingenieuſe que tout ce qui le repreſente nous enſeigne que ce ne l'eſt pas ; que dans des ra-es illuſions, de continuelles allego-ies, des équivoques, & tromperies innocentes ; dans une ſubtile inven-tion de dérober à la vûe les petites choſes à force de les faire paroître grandes ; en un mot que dans des metaphores ſpirituelles où l'on don-ne de la vie, du mouvement, & de l'action aux choſes qui d'elles-mêmes n'en ont pas.

Les Enigmes pour être obſcures ſoufrent diverſes interpretations ; c'eſt pour cela qu'on les compare à la figure de Janus qui avoit deux vi-ſages : Cependant toute Enigme bien faite ne doit avoir qu'un ſens ; car toute Enigme qui peut recevoir plu-ſieurs ſens, n'eſt pas juſte.

Quelques-uns ont voulu dire que l'Enigme eſt de l'invention des Grecs par cette raiſon que le mot d'Enigme eſt Grec. Ils ſe ſont trompez, ſon invention eſt des plus anciennes ; & comme l'on peut dire que de tous-

tems les Hommes ont été enclins à enveloper leurs penſées ſous des certains voiles ; à former des difficultez, & à les reſoudre ; à s'embarraſſer l'eſprit les uns les autres, &c. L'on peut croire auſſi que l'uſage des Enigmes, fut l'uſage des premiers Hommes, de ceux ſur tout qui avoient quelque connoiſſance des Sciences.

L'Ecriture-Sainte eſt toute pleine de ces Enigmes. La Statuë de Nabucodonoſor, l'Aigle d'Ezechiel, les figures de ces differentes Femmes, & de ces Sauterelles dont il eſt fait mention dans l'Apocalypſe en ſont des plus miſterieuſes. L'on en voit quantité dans les grands & petits Prophetes ; & quelques Ecrivains curieux ont remarqué que dans le ſeul Iſaïe l'on en trouve ſoixante-douze, dans Jeremie trente-huit, dans Baruc trois, dans Ezechiel douze, dans Daniel dix, dans Oſée quinze, dans Joël une, dans Amos trois, le même nombte dans Michée, & dans Nahum, & dans Sophonie. Dans Zacharie huit, dans Malachie une. Celle que Samſon propoſa dans une Nôce à des jeu-

nes Gens eſt des plus celebres, elle eſt en paroles, & fut celle d'un Lion mort dans la gueule duquel il avoit trouvé un eſſain d'Abeilles. Il la leur propoſa ſous ces mots : *De comedente exivit cibus, & de forti egreſſa eſt dulcedo.* Enigme que perſonne ne pût déviner.

Jamais Homme ne fût plus heureux à expliquer les Enigmes que Salomon. Il dévelopa avec une facilité merveilleuſe celles que lui propoſerent Hiram Roi de Tyr, & Nicaule Reine de Saba. Il en propoſa lui-même à ce Roi de Tyr ſous une peine pecuniaire ; mais celui-ci pour en trouver le vrai ſens, eût beſoin du ſecours d'Abdemon, jeune homme qui avoit un talent particulier à les expliquer. Dans la ſuite les Princes, & les Philoſophes aimerent auſſi à en propoſer ; & c'étoit ordinairement pendant le repas qu'on les propoſoit. Il y avoit une amende ou une peine pour ceux qui ne ſçavoient pas les développer, qui étoit de boire d'un ſeul trait une coupe d'eau ; & un prix pour ceux qui en trouvoient le ſens,

qui étoit d'être ſervis de ce qu'il y avoit de plus exquis ſur la table.

Ainſi ſe plaiſoit-on autrefois à donner de l'exercice à l'eſprit, & d'enveloper ſous des termes obſcurs & couverts ce que l'on penſoit. Mais il faut bien ſe donner de garde de croire que les Enigmes que nous voyons par tout répanduës dans les Livres Saints n'ayent été propoſées que pour un motif de recreation; leur fin étoit bien plus ſerieuſe : Elle étoit toute noble, toute miſterieuſe, & toute Sainte; l'Eſprit de Dieu qui en étoit l'Auteur ne pouvoit avoir en les inſpirant que des vûes dignes de lui.

Les Enigmes de quelque nature qu'elles ſoient, ne ſont pas des ſignes pour les groſſiers ou les ignorans, mais pour les ſçavans ſeulement, & pour ceux qui ont de l'eſprit; parceque ſi l'on n'a de l'étude & de la pénétration pour entendre ce qui eſt caché ſous ces voiles, il eſt difficile & ſouvent même impoſſible qu'on les entendre. Nous en donnons ici quelques-unes en vers, & dont la der-

niere eſt l'unique qui ſoit de nôtre façon.

I. Enigme.

Quand nous nous aſſemblons l'artifice des Hommes
Nous fait changer de nom comme de qualité.
Vous nous voyez ici cinquante que nous ſommes,
Sans que vous découvriez nôtre ſubtilité.

II. Enigme.

Noir Tyran de l'eſprit, je lui donne la gêne ;
Je vais toûjours en maſque, & me montre en tous lieux.
Pour ſçavoir qui je ſuis tout le monde eſt en peine,
On me voit on me cherche, & je laſſe les yeux.

Je ne ſuis preſque rien & je ſuis toute
choſe ;
Je ſuis un beau Soleil, je ſuis un Vermiſ-
ſeau :
Quelquefois je ſuis feu, puis ſans meta-
morphoſe,
Je paſſe adroitement ſous la forme de
l'eau.

Mon pouvoir eſt ſi grand qu'il fait
parler les marbres.
Je donne une couroune à qui n'a point de
bien ;
Je rends tout amoureux, je fais marcher
les arbres ;
J'enrichis & pourtant il ne m'en coute
rien.

Je regnois autrefois dans ces grotes
obſcures
Où regne impudemment le tumulte & le
bruit,
Mais j'en ſors maintenant, & ſous mille
figures

Je parois à la Cour où mon ſort me conduit.

Celle de qui je tiens la franchiſe aſſervie,
Se plaint à ſon deſtin qu'elle aime un inconnu;
Et quand j'ai contenté ſon amoureuſe envie,
Elle va publier qu'elle m'a vû tout nud.

Tu travailles en vain toi qui me veux connoître.
Je ſuis ce que je ſuis, tes vœux ſont ſuperflus.
Je le dis franchement, & je n'ſuis point traitre,
Pour ſçavoir qui je ſuis ne me recherche plus.

III. Enigme.

Brillante ſource de l'eſtime
J'en défens moins que je n'en perds.
Et le plus ſouvent ſi je ſers
Ce n'eſt que pour la mort, ce n'eſt que
que pour le crime.

D'un reſſentiment legitime
Je vange les affronts ſoufferts.
Il me faut un cœur & des nerfs,
Et je n'ai rien en moi de tout ce qui m'a-
nime.

Une étroite & longue priſon
Me retient avec raiſon
Des l'heure que j'en ſors je donne dans
la vûë.

On m'a Vierge en mauvais odeur
Et bien que je ſois ſans pudeur,
Je rougis quelquefois quand je ſuis toute nuë.

IV. Enigme.

Tantôt beau, tantôt laid, j'aſſure & je fais peur,
Je ne ſuis rien du tout, & je ſuis toutes choſes;
Bien ſouvent véritable, & bien ſouvent trompeur,
Je ſuis toûjours ſujet à des Metamorphoſes.

J'évanouïs ſans mal, & je parle ſans voix,
Je vis chez les Bergers, je viſite les Rois,
Et je donne aux Amans d'heureuſes avantures.

Sçavant Magicien, j'inſtruis les curieux,
J'emprunte en un moment cent ſortes de figures ;
Mais on ne me peut voir qu'on ne ferme les yeux.

V. Enigme.

En moi ſans ceſſe l'on admire
Le même aſpect, les mêmes ans,
Et je ſuis la glace où ſe mire
Un ſeul objet pour un ſeul tems.

Hors de moi-même je me voi
Si je ſuis pâle je ſuis blême,
Enfin je ne ſuis que moi-même,
Et je ſuis un autre que moi.

De peur que je vous embarraſſe,
Et de crainte que je ne paſſe

Pour un Enigme decevant,
En deux mon être je partage
L'un eſt mort & l'autre vivant,
Mais le mort dure davantage.

VI. Enigme.

Celui qui me nourrit meurt par ma violence,
Et ſon trepas auſſi cauſe ma propre mort,
Bien que je vive en terre, en l'air je m'aime fort,
Et ſans un compagnon je n'ai point d'exiſtence.

VII. Enigme.

Euſſes-tu plus d'eſprit, qu'Homme de l'Univers,
Une difficulté le pourroit ſeule abbatre,
Car pour dire mon nom, il nous faut trouver quatre,
Mais tu les trouveras après ce dernier Vers.

VIII. Enigme.

Deux qui ſont condamnez à Rome
comme en France
De paſſer tout leur tems devant une po-
tence
Sans en rabbatre rien, l'nn quatre-vingt
trois ans,
L'autre ſoixante jours & ſix après trois
ceus.

Toi qui lis que crois tu de cette de-
ſtinée ?
Qu'en crois-tu dans ton cœur ? déclare
ta penſée ;
Explique-moi s'ils ſont heureux ou mal-
heureux ;
Ou s'ils ne le ſont pas ce qu'on doit pen-
ſer d'eux.

La premiere de ces Enigmes ſont les cinquante Syllabes qui ſe rencontrent dans ces quatre Vers. La ſe-

conde, c'eſt l'Enigme même. La troiſiéme, c'eſt l'Epée. La quatriéme, c'eſt le Songe. La cinquiéme, c'eſt le Portrait & l'Original. La ſixiéme, c'eſt le Feu. La ſeptiéme, c'eſt le Quatrain. La huitiéme, c'eſt l'Année courante 1717. Le premier chiffre & le troiſiéme ſont chacun devant un 7. aſsès ſemblable à une potence. Le premier doit y reſter juſqu'en l'année 1800. & par conſequent quatre-vingt trois ans ; mais le troiſiéme ne doit y reſter qu'un an, à compter depuis le premier jour de Janvier, ce qui eſt exprimé par les paroles qui forment le quatriéme Vers : *L'autre ſoixante jours & ſix après trois cens.* Nos Mercures ſont pleins de ces Enigmes & l'on voit des Livres entiers de ces ſortes de pieces qui ont été faites, ou recuëillies par differens Auteurs.

CHAPITRE XXVIII.

Des Déviſes & Emblemes. Leur nature, leur origine, leur progrès.

LA Déviſe proprement dite, conſiſte en la répreſentation de quelque corps naturel, ou artificiel, & en quelques mots, ou brieve Sentence qui l'applique en un ſens figuré à la loüange de quelqu'un. C'eſt une eſpece d'image qui répreſente quelque entrepriſe de guerre, d'amour, d'intrigue, de pieté, d'étude, de fortune, &c. Ainſi nous ne nous ſervons ordinairement du mot de Déviſe que pour ſignifier une peinture, un bas relief, ou autre répreſentation déſtinée à quelque inſtruction morale, politique, ou academique, & qui ſont comme des ſymboles qui expliquent, mais efficacement & vivement, par voye de metaphore ou ſimilitude quelque penſée ſecrete & particuliere de leurs Auteurs.

Les Chifres, les Symboles, les re-

vers des Medailles, les Armoiries, les Rebus, les Caracteres, & même les Hieroglyphes, ont quelque choſe véritablement de ſemblable aux Déviſes, mais parceque toutes ces figures ne ſont pas revétuës de toutes les qualitez, & conditions eſſentielles à la Déviſe, elles n'en ſçauroient porter en rigueur le nom.

L'on confond ordinairement l'Emblême avec la Déviſe, & c'eſt parce-qu'entre ces deux choſes il y a ſi peu de difference qu'il ſeroit preſque inutile de les diſtinguer. L'on remarquera ſeulement que ſi l'on a donné le nom d'Emblême à ces ſortes de pieces dont nous parlons, ce n'a été que par analogie & par rapport à certains ouvrages que les Anciens Grecs, & les Latins même, appellent *Emblema a*: C'étoient ces ſortes d'ornemens, ces demi-reliefs, ces filigrames qu'ils attachoient ſur des Coupes d'or, des Vaſes d'argent, & ſur d'autres bijoux ou meubles d'où ils pouvoient être facilement détachez. C'étoient encore ces autres ouvrages bigarrez & faits avec de petites pie-

ces de rapport, de verre, de marbre, de pierres précieuſes, &c. Et que nous appellons aujourd'hui parquetage, marqueterie, ouvrage à la Moſaique, dont les parties jointes enſemble, & diſpoſées avec art, forment non moins que la peinture une infinité de figures qui charment nos yeux. Or nos Emblêmes ne portent ce nom qu'à cauſe qu'ils ſont de vrais ouvrage de rapport comme les Emblêmes des Grecs qui forment un tout agréable & ingenieux par la jonction induſtrieuſe, & l'accord parfait qui ſe rencontrent dans chaque partie, & qui ne ſervent pas moins à recréer l'eſprit de l'Homme qu'à lui donner de l'exercice. Mais quoiqu'il en ſoit de cette remarque, appliquons-nous à chercher l'origine de ces Emblêmes ou Déviſes ; examinons ſi leur uſage eſt ancien, ou s'il eſt nouveau ; voyons enfin ce qui a donné occaſion à leur invention.

Comme il n'eſt rien qui n'ait ſa conception, ſa naiſſance, & ſon progrés, il eſt neceſſaire de diſtinguer toutes ces choſes dans les Dé-

viſes. Après qu'on les a ainſi diſtinguées, l'on peut facilement décider ſi elles ſont d'un invention ancienne, ou bien d'un uſage nouveau, & prononcer ſur leur origine ; ce qui ſuppoſe neanmoins quelque lecture & connoiſſance de l'Hiſtoire, ſans quoi l'on ne ſçauroit rien avancer ſur ce ſujet, ni ſur nul autre, d'inconteſtable, & de ſolide. Nous diſons donc que les Déviſes, ſi nous remontons juſqu'à leur naiſſance ont commencé dans les Siécles les plus reculez. Quelques un ont crû que leur uſage fut introduit d'abord après,& avant même le Déluge,& ont regardé, mais ſans fondement comme autant de Déviſes miſterieuſes ; l'Arbre de Vie, l'Epée flamboyante du Cherubin, la Colombe qui ſortit de l'Arche & qui y revint portant en ſon bec un petit Rameau d'olivier, l'Arc-en-Ciel même, & en un mot, quantité de ſemblables ſignes que l'on voit dans les Ecritures qui ſans doute n'étoient rien moins que de ces images dont il s'agit. Quelques-autres en ont donné

la gloire aux Egyptiens, tandis qu'il s'en eſt trouvé qui l'ont attribuée aux Hebreux. Herodote leur donne moins d'antiquité. Selon cet Auteur ce furent les Cariens qui les mirent les premiers en uſage : *Cariſca Gentis*, dit-il, *omnibus qui illis temporibus claruerunt ingenioſiſſima, memorantur tria inventa, quippe galeis criſtas imponendas primi oſtenderunt, cares Clypeis ſigna adjunxerunt ; Poſtremo lora quique ſcutorum adjunxerunt.*

Cet Ecrivain qui marque l'Epoque, & l'invention de ces déviſes donne à connoître en même-tems que l'Art militaire en a été la ſeule occaſion ; puiſqu'il dit que ce fut ſur leurs Boucliers qu'ils les étalerent : *Cares Clypeis ſigna adjunxerunt.* Or ces ſignes étoient des Déviſes quoiqu'imparfaites, & non autre choſe.

Mais que ce ſoient les Cariens, ou le Hebreux, ou les Egyptiens qui les ayent miſes les premiers en uſage, ce qui eſt encore envelopé dans l'obſcurité, du moins eſt-il vraiſemblable, pour ne pas dire entierement ſûr, que c'eſt chez des Peuples

très-anciens & très-éloignez que les Déviſes ont pris leur naiſſance, & ſûr encore que c'eſt dans les armées & non ailleurs, ce que l'on montre par mille faits, & par des preuves qui ſont ſans replique. Ainſi depuis que les Hommes ont commencé à ſe faire la guerre les uns aux autres, l'on à vû de ces ſortes de pieces, & jamais avant ce tems-là.

Il y a un nombre innombrable de faits qui prouvent que cette pratique fut introduite dans les armées. Toutes les Hiſtoires preſque nous diſent que les Soldars non moins que leurs Chefs, peignoient ſur leurs Drapeaux, ſur leurs Boucliers, ſur leurs Caſques, ſur leurs Cuiraſſes, ſur les gardes de leurs Epées, ſur les houſſures, &c. certaines figures arbitraires, mais conformes à leur deſſein, & qui étoient comme des marques glorieuſes, & des ſymboles miſterieux qui répreſentoient leurs exploits, & donnoient à connoître leur valeur, leur courage, & tout ce qu'ils avoient fait de plus rémarquable. Quant à ceux qui n'avoient rien fait

de

de recommandable, ils s'en retournoient de l'armée avec leurs Boucliers tout blancs, dit Virgile, c'eſt-à-dire tout unis, ſans Déviſes, ſans marques d'honneur, ce qui étoit, ſelon ce Poëte, pour eux un ſujet de honte, & comme une note publique de coüardiſe : *Parmaque in glorius alba.* Quelquefois c'étoient, non leurs propres exploits, mais ceux de leurs Predeceſſeurs qu'ils étaloient ſur leurs Boucliers; d'autrefois ils ſe contentoient d'y répreſenter les marques de leur nobleſſe, & de leur naiſſance: Ainſi Aventin deſcendu d'Hercules portoit un' Hydre ſur le ſien, comme les enfans de Jaſon & d'Hypſipile portoient ſur les leurs le Navire des Argonautes. Les armées entieres & les legions avoient leurs Déviſes comme les Soldats, mais ces Déviſes étoient des marques de la nation plûtôt que des ſignes de la bravoure des particuliers : Ainſi les legions des Romains eurent des foudres, des Lions, des Minotaures, des Elephants, &c. Ainſi les Cimbres choiſirent, & peignirent ſur leurs

Drapeaux les figures de quantité d'animaux Sauvages. Nos anciens Gaulois eurent de même leurs Déviſes. L'on ſçait qu'elles furent celles des Tribus des Juifs. Enfin toutes les Nations, ſi ce n'eſt peut-être quelques-unes des plus indiſciplinées, & des plus barbares, eurent leurs ſignes par leſquels on les diſtinguoit, comme nous le verrons ailleurs plus au long.

De l'armée, les Déviſes paſſerent à ces Jeux & à ces autres exercices fameux qui ſe pratiquoient parmi les Anciens. Les Gladiateurs, les Joûteurs, les Lutteurs en prirent. Les Princes les imiterent, & en mirent ſur leurs monnoyes, ſur leurs medaillès, ſur leurs ſceaux, ſur leurs meubles, &c. On en mit auſſi comme l'on en met encore aujourd'hui ſur les jettons, dans les ornemens des Arcs-de-Triomphes, & des feux d'artifice, &c. Quelques-uns les font entrer dans leurs Armoiries : Les Armoiries elles-mêmes portoient anciennement le nom de Déviſes, & les Tournois où l'on s'en ſervoit, le nom

d'*Empriſes* dont les Italiens on fait celui d'*Impreſe* qui ſignifie la même choſe. La pratique enfin en devint commune.

Il eſt aiſé de juger par tout ce que nous avons dit juſqu'ici que les Déviſes quant à leur naiſſance ſont fort anciennes, & qu'elles ont été en uſage dans les Siécles les plus reculez. Cependant ces Déviſes n'étoient à proprement parler que des ébauches très-groſſieres, & pour le dire ainſi, que les ombres des nôtres. Quelques figures, & quelques paroles en faiſoient tout le miſtere; l'on n'y voyoit aucun ſens figuré & énigmatique, nulle alluſion, nulle metaphore; ou du moins tout y étoit ſans art & ſans régle, répreſentant pour l'ordinaire la penſée de leurs Auteurs, non d'une maniere ingenieuſe, & propre à donner de l'exercice à l'eſprit, mais la découvrant immediatement, clairement, & dés qu'elles s'offroient aux yeux, comme celle de ce Capitaine qui pour marquer l'embraſement concerté de la ville de Thebes, fit peindre ſur ſon

bouclier un homme tout nud avec un flambeau à la main, & ces paroles au dessous. *Ardebit Civitas.* Qui ne voit pas que cette Déviſe deſignoit trop ouvertement la penſée de ſon Auteur ? Ainſi ni cette Déviſe, ni une infinité d'autres inventées par les anciens ne ſont pas des vrayes Déviſes, & n'en méritent pas proprement le nom. A vrai dire ces anciennes Déviſes n'étoient que des répreſentations immediates & claires des qualitez de quelque perſonne, de quelques actions remarquables ou preſentes, ou paſſées, ou futures, & toûjours à la gloire de ceux qui les faiſoient graver, ou peindre. Contentons-nous donc de donner une antiquité aux Déviſes quant à leur naiſſance ou leur conception ; mais ajoûtons en même-tems que quant à leur progrès & leur perfection leur uſage eſt tout nouveau.

Ce fut dans les derniers Siécles ſeulement, & en Italie que l'on commença à faire un art des Déviſes, & les reduire en régle ; c'eſt-à-dire, à donner une methode conſtante &

reguliere pour ce qui concerne la ſignification de la Déviſe ou Emblême ; de tout ce qui appartient ſoit au mot ou à la figure, ou comme l'on parle, au corps & à l'ame : à enſeigner le rapport que la ſentence doit avoir avec la figure ; l'alluſion qui doit ſe trouver entre la Déviſe & le nom, ou le ſurnom, ou les armes de la perſonne pour qui on l'a fait ; comment cette Déviſe doit toûjours renfermer quelque circonſtance, & quelque qualité ou de la perſonne, ou de l'état, ou de la profeſſion : à fixer ce qui peut y être introduit, & ce qui en doit être exclu, &c.

Entre les Auteurs qui ont écrit de l'art des Déviſes, les plus celebres ſont Paul Areſe Evêque de Tortone qui en a fait pluſieurs Volumes de Sacrées, le Taſſe, Paul Jove, & quelques autres qui en ont parlé avec beaucoup de régle, & d'érudition ; l'on pretend même que ce dernier commença à les reduire en régle, & forma le premier le deſſein de les mettre dans leur perfection, ce que nous n'oſerions aſſurer. Les Emblê-

mes d'Alciat ſont très-beaux, & ils ont toûjours eû beaucoup de réputation. Dans la ſuite quantité d'habiles Gens ſe ſont appliquez à faire de ces ſortes de piéces qui ont leur merite. L'on ne trouvera pas hors de propos que nous en expoſions ici quelques-unes de nôtre façon, qui conviennent aſsès bien, ſi nous ne nous trompons pas, les unes à la famille des Baglions, & les autres à la perſonne de Monſeigneur l'Evêque de Mendes, auquel cet Ouvrage eſt dédié.

BIBLIOTECA REALE
VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Application & explication des Déviſes.

I. DEVISE.

Le Lion qu'on voit dans cette Déviſe, & que les Baglions portent pour armes, en repreſente la Famille dont la généroſité, & la grandeur d'ame ont toûjours été le partage. L'Epée que ce Lion tient de la patte droite, la Croſſe qu'il tient de la gauche, l'Ecuſſon avec trois Fleurs-de-Lys en chef, le Colier de l'Ordre de Saint Michel, & la Mytre que l'on voit dans le Sol à ſes deux côtez, marque le rang, & les differens emplois des Baglions tant dans l'Egliſe que dans les Armées, & à la Cour, & qui ont été les dignes recompenſes qu'ils ont meritées ou par leur pieté, ou par leur bravoure, ce qu'expriment ces deux mots : PRÆMIA VIRTUTIS qui ſont l'ame de la Déviſe.

II.

La ſeconde Deviſe dont le corps eſt un Lion qui ſe regarde dans un miroir caſſé en deux pieces par le milieu, & dont le mot eſt, IDEM SEMPER IDEM, répreſente la force & la conſtance des Baglions; car comme le Lion qui eſt un des ſymboles de la force, ſe voit également & tout entier dans chaque piéce du miroir, de même les Baglions ne ſe ſont jamais perdus de vûë dans l'une & l'autre fortune, & comme leur élevation ne les a jamais ébloüis, les contradictions qu'ils ont eſſuyées, & ſur tout en Italie, ne les ont jamais abbatus. Toujours ils ont conſervé cette force qui leur eſt propre, & qui ne ſouffre aucun changement.

III.

La troiſiéme Déviſe, comme les deux autres qui ſuivent, regarde en particulier la perſonne de Monſeigneur l'Evêque de Mendes qui fait

tant d'honneur à la famille des Baglions. Le corps de la Déviſe eſt une Colomne ſur le chapiteau de laquelle repoſe une Mytre avec ces paroles qui en ſont l'ame, EXISTIMATIONE NIXA. La Mytre qui eſt la marque de ſa dignité eſt ſoûtenuë par une Colomne qui par ſa fermeté dénote l'eſtime & l'authorité qu'il s'eſt acquiſes, non-ſeulement par ſa naiſſance, mais encore par ſes vertus Epiſcopales, & toutes les belles qualitez de ſon ame.

IV.

La quatriéme Déviſe a pour ame ce vieux proverbe PURPURA JUXTA PURPURAM, l'on ſous entend ce mot *Dijudicanda*, deux piéce de Pourpre d'une même couleur, & d'une égale beauté en font le corps. Ainſi comme l'on porte un jugement certain d'une piéce, quand après l'avoir confrontée avec une autre, & que l'on trouve qu'entre les deux il n'y a point de difference; de même l'on peut juger du

merite du Prélat que l'on répreſente ſous ces Emblêmes, par le rapport & la reſſemblance qui ſe trouve entre lui & les autres qui ont brillé dans ſon Egliſe.

V.

Le Soleil que l'on voit dans le Zodiaque qui ſans ſortir de ce Cercle, y court pourtant inceſſamment en y viſitant reguliérement ſes douze Maiſons, montre aſsès au juſte, ce ſemble, la conduite de nôtre Evêque qui ne ſortant point de ſon Dioceze que pour des raiſons legitimes, s'applique à le parcourir, à le viſiter; ſi bien que l'on en peut dire ce que l'on dit du Soleil, & lui appliquer ces paroles qui ſont l'ame de la Déviſe : GRADITUR NON EGREDITUR.

CHAPITRE XXIX.

De la Peinture.

L'Ecriture ne fait rien par le moyen de ſes caracteres, ni la voix par le moyen des paroles articulées, que la Peinture ne le faſſe par les diverſes répreſentations, & les figures qu'elle exprime ; l'on peut même dire, que dans un ſens, la Peinture doit avoir la préference ſur l'Ecriture, & ſur la parole, comme celles-ci qui ſont les ſignes principaux par leſquels nous nous exprimons, l'ont en pluſieurs autres ſur la Peinture.

En effet les lettres & la parole n'ont qu'une ſignification arbitraire; elles donnent quelque connoiſſance des corps, mais elles ne ſçauroient répreſenter les corps ; enfin elles ne ſont rien de tout ce qu'elles ſignifient. Les figures au contraire, & les images qui peuvent tout répreſenter, ſont encore, en quelque façon, tout ce qu'elles nous répreſen-

tent. Elles expriment non-ſeulement les parties & les membres de chaque corps, ſouvent encore elles expriment le naturel, & juſqu'aux ſentiment de l'ame ; enſorte que l'on ne fait nulle difficulté de dire que la figure de Jupiter eſt Jupiter, & que l'image de Loüis XV. eſt Loüis XV. lui-même, ce que l'on ne pourroit pas dire des noms de ces grands Perſonnages, ni des paroles qui les expriment ; de-là vient que les plus groſſiers peuvent connoître le naturel par le tableau, & l'original par la copie. Ainſi un ignorant qui ne ſçait ni écrire ni lire ; un muët qui ne peut point s'exprimer, & un ſourd qui n'eſt pas capable de converſation, trouvent dans la peinture comme dans une écriture parlante, un moyen facile de comprendre toutes les choſes qu'ils voyent exprimées dans des Tableaux.

Les Egyptiens qui connoiſſoient les avantages que les images avoient ſur les ſimples lettres, au lieu d'uſer comme nous faiſons, des caracteres de l'Alphabet, n'écrivoient la plûpart

du

du tems que par des figures Hieroglyphiques, afin que par-là l'on eût un moyen plus prompt, & plus eficace de conſerver la memoire des choſes que repreſentoient & ſignifioient ces figures : Ces ſortes de ſignes s'imprimment bien mieux dans la memoire, & s'y conſervent bien plus facilement que ce qu'on lit, ou que l'on entend. Les lettres & la parole embarraſſent ſouvent la memoire, tandis que les images peintes y ſont gravées plus profondément, & qu'on les y retient plus facilement ; d'où vient que Platon dans ſon Timée a preferé hardiment les unes aux autres. Un ſeul tableau fait dans un moment ce que ne ſçauroient faire un grand nombre, ou des lettres, ou de paroles. Dans un coup d'œil on peut voir toute la ſtructure du corps humain dans un ſquellete, tout le Martire de S. Laurens, les batailles d'Alexandre, ou toute autre choſe qui ſera peinte dans un tableau ; & il faut une infinité de lettres, & de paroles pour les répreſenter dans un livre, ou pour les donner à entendre

dans un diſcours. La lecture, & le diſcours ne ſont jamais ſi prompts, & ne font jamais de ſi fortes & de ſi vives impreſſions. Un Saint, un Heros, un Monſtre, une Campagne, un Palais, &c. bien repreſentez ſur une toile, nous inſtruiſent mieux, & excitent plus facilement nos admirations, nôtre joye, nôtre horreur, nôtre crainte, nôtre tendreſſe, nôtre dévotion, nos reſpects, que lorſqu'ils ne ſont que décrits ſur le papier. La Réligion, dit Quintillien, ne préſcrivit jamais tant de dévotion aux Payens, que le Jupiter de Phidias ne leur en inſpirat davantage; ce qui fit dire à un Ancien, que Saturne n'étoit pas mieux ſon Pere au Ciel, que Phidias en Elide. C'eſt pour cela qu'autrefois l'on ne ſe contentoit pas ſeulement d'écrire la vie des Hommes illuſtres, on leur élevoit des Statuës, l'on en conſervoit les images; chaque Famille conſiderable conſervoit celles de ſes Anceſtres comme des ſignes de Nobleſſe pour ſervir d'inſtruction à leurs deſcendans, & même au public auſquels elles te-

noient lieu d'écriture. C'eſt pour cela auſſi, que les mauvaiſes répreſentations en peinture, ou en ſculpture, ne ſont pas moins décriées, & défenduës, que les Romans & les mauvais livres : nous pourrions ajoûter qu'elles ſont plus dangereuſes & pernicieuſes. Le ſeul exemple de la Venus de Praxitele dont la beauté étoit ſi parfaite qu'il falut y placer des Gardes auprès pour la défendre contre les efforts impudiques de la Jeuneſſe d'Athenes, peut nous convaincre combien fortes ſont les impreſſions que laiſſe la vûe de ces ſortes de mauvaiſes piéces.

Tous les jours nous faiſons des experiences de la force de la Peinture. Nous ſommes touchez quand nous voyons un Jeſus mourant, un Confeſſeur ſur la rouë, ou dans les chaînes. Nous ne pouvons au contraire nous empêcher de rire quand nous jettons les yeux ſur quelque Groteſque ; la ſeule figure d'un Dragon affreux, ou d'un Diable nous épouvante ; celle d'une fleur, ou d'un paiſage nous réjouït. Nous ne ſen-

tons pas ſi facilement tous ces mouvemens quand on nous parle de ces ſortes de choſes, ou quand nous les liſons dans des livres. C'eſt la force de la peinture encore une fois qui excite ainſi nos paſſions.

C'eſt donc un ſigne que la Peinture, & une ſorte de ſignes qui ne donne pas à connoître une ſeule choſe, mais qui peut en répreſenter une infinité ; qui peut même nous donner une idée juſte d'un homme avec tous ſes traits, comme de mille objets differents que nous n'aurons jamais vûs ; & nous la donner même quelquefois avec plus d'agrément que n'en ont jamais eû les objets qu'elle repreſente. C'eſt ce qui a obligé quelques-uns de dire, que ce n'eſt pas ſeulement un ſigne que la Peinture, qui nous indique ce qui a été déja formé, mais que ſes productions ſont une eſpece de création ; ce qui eſt vrai principalement des ouvrages des Peintres de réputation dont l'eſprit ne ſe trouve pas moins au bout de leurs doigts, & de leurs pinceaux, que celui des Ecrivains ha-

biles ſe trouve au bout de leur plume.

De ce que l'on a vû juſqu'ici, l'on peut juger du peu de raiſon qu'ont eû certains Perſonnages de ſe déclarer contre la Peinture. Ce qu'ils ont avancé n'eſt pas vrai, ſçavoir, que la Peinture eſt un de ces arts qui ne ſervent qu'à la volupté : la ſeule pratique de l'Egliſe qui s'en ſert à des uſages pieux, peut ſeule détruire ce ſentiment. Il n'eſt pas non-plus véritable, que les loix de Moyſe lui ayent été déſavantageuſes, & encore moins ce que l'on a voulu avancer ; que ç'a été pour s'en venger que les Peintres l'ont voulu peindre avec des cornes. Moyſe n'a pas été abſolument contraire aux images, il en a permis quelques-unes, & il en a ordonné quelques autres. Ses cornes ne ſont pas les effets d'une main critique & maligne, mais les productions d'une main Divine, & bienfaiſante.

Les Gens de bon goût qui ont toûjours eſtimé la Peinture, en ont parlé, & en parlent encore de tout une

autre maniere. L'on ſçait quels ont été les privileges que les Grecs, & les Romains donnérent autrefois aux Peintres. L'on ſçait auſſi l'état qu'ont fait de cet art les perſonnages les plus diſtinguez, & les Princes mêmes, qui n'ont pas crû être indigne d'eux de manier le pinceau de la même main dont ils manioïent l'épée & le Sceptre. Un grand perſonnage de l'illuſtre famille des Fabiens, ne cultiva pas ſeulement cet art, il tint à honneur de porter le ſurnom de Peintre, & ce fut lui, dit-on, qui peignit le Temple du ſalut l'an 450. de Rome. Les plus grands Hommes de ce tems s'addonnoient à la peinture, & cela dura juſques ſous les premiers Empereurs. Les Sciences que profeſſoient les plus grands Philoſophes, ne leur donnoient pas de l'averſion pour celle-ci. Platon, Pyrrhon, Metrodore, Euphranor, furent de ceux qui joignirent la peinture aux autres ſciences qu'ils cultiverent. Tout cela prouve que la peinture par elle-même, merite nos approbations, & que c'eſt ſans rai-

ſon que certains Critiques ont voulu ſe déchaîner contr'elle. Il n'eſt que l'abus que l'on en peut faire qui merite qu'on le condamne. Diſons quelque choſe de ſon origine & de ſon progrès, deſignons le caractere des Peintres qui ont excellé, de même que leurs inventions. Ces matiéres ſont curieuſes, & méritent qu'on les produiſe.

CHAPITRE XXX.

De l'origine de la Peinture. De ſon progrès. Caracteres des Peintres illuſtres. Leurs inventions particulieres.

L'Origine de la Peinture eſt l'une des choſes qu'il eſt difficile de retrouver, pour être trop enveloppée dans l'obſcurité des tems, & avoir trop d'ancienneté. Pline ne veut pas qu'elle ait été avant le ſiege de Troye : ils ſe trompe ; car Homere, & Heſiode font mention de certains boucliers ou paroiſſoient des images & des déviſes ; le premier, de celui d'Achilles, & le ſecond de celui d'Hercules. Avant Moyſe plus ancien qu'Homere, & que le fameux ſiege de Troye, il y avoit déja des Peintures, & des figures en relief ; puiſqu'il en défend quelques-unes ; puiſqu'il en fait faire lui-même d'autres. Le même Pline ne la fait pas remonter plus haut que du tems de Gyges Lydien qui l'inventa, dit-il,

le premier. Selon Ariſtote ce fut Euchir parent de Dedale qui l'inventa dans la Grece ; mais les Egyptiens s'inſcrivent en faux contre le ſentiment de ce Philoſophe : Ils ſe vantent d'en avoir eû l'uſage, & la connoiſſance ſix mille années avant les Grecs, c'étoient des années lunaires, qui n'en font que cinq cens, ou environ des ſolaires. Philocles, & Cleante trouvent des Auteurs qui leur donnent la gloire de cette invention. Il y en a qui penſent que Saruch ayeul d'Abraham, & Tharé ſon pere inventerent, le premier les figures avec de l'argile ; le deuxiéme, les images faites avec de lignes, & de ſimples traits ; & que le tems de ces Patriarches en eſt l'époque la plus aſſurée, quand même il ſeroit veritable que Ninus qui vivoit alors l'auroit inventée ; mais ce ſeroit vouloir deviner que de donner une époque à cet art.

Nous parlerons, peut-être, avec plus de fondement, & de certitude ſi nous diſons que ce ne ſont pas proprement les Hommes qui ont été les

premiers Auteurs des images, mais la nature elle-même qui a pris de tout tems plaiſir à s'exercer dans la peinture ; puiſque tous les corps generalement dépeignent inceſſamment leurs figures dans l'air, dans l'eau, & enfin ſur tous les ſujets où ils peuvent former leurs tableaux : ainſi les eſpeces de toutes choſes ſont imprimées, & comme peintes au naturel au fond de l'œil : ainſi le Soleil rencontrant une nuée diſpoſée, s'y peint, & s'y multiplie, & forme une parelie : Dieu même ſe plaît à ſe peindre volontairement, & en certaine façon au dehors, comme il ſe repreſente neceſſairement au dedans dans la generation de ſon Verbe qui eſt ſon image la plus parfaite. Si c'eſt une fable ce qu'on dit de l'agathe de Pyrrhus, où Apollon & toutes les Muſes étoient repreſentez naturellement & ſans artifice, ce n'en eſt pas une que dans pluſieurs autres agathes, comme dans le jaſpe & le marbre, paroiſſent des forêts, des fleuves, des inſtrumens, & toute ſorte d'animaux. On ſçait que l'on

voit des commencemens de figures humaines dans les Bulbes du Satyrion, que l'on appelle ordinairement en Latin *Teſticulum Sacerdotis*, une autre eſpece de Satyrion repreſente des rats & des abeilles: Si l'on coupe en fluſte la tige de la fougere, l'on y voit la figure d'une aigle à deux têtes. Dans la racine de l'Aſtragale, ou pois ſauvage, paroiſſent des figures d'étoiles. Sur les aîles des papillons il n'eſt pas rare d'y voir de ces ſortes de jeux de nature. Le Pere Kircher qui a donné les figures de quantité de Gamahez, a donné celle d'un papillon qu'il avoit pris, dit-il, lui-même, ſur les aîles duquel paroiſſoit la tête du Sauveur du monde dans ſon entiere perfection. Nous avons vû nous-mêmes plus que d'une fois, de ces ſortes de Gamahez où la nature s'étoit appliquée à y former mille differentes figures; ce qui doit nous faire penſer que la peinture eſt plûtôt uneſſai de la nature qui ſe jouë, qu'une invention de l'eſprit de l'Homme qui tout au-plus s'eſt appliqué à la contrefaire, & à l'imiter.

Quoiqu'il en ſoit, la peinture de la maniere que nous en parlons, & que l'on entend, n'eût que d'aſsès foibles commencemens ; juſques là que le premier eſſai que l'on en fit, ne fut ſimplement qu'avec un charbon avec lequel une jeune Fille traça des lignes autour de l'ombre de ſon Amant. Dans le tems même que l'on s'en mêloit déja communément, les piéces qui paroiſſoient étoient faites avec ſi peu d'ordre & avec tant de confuſion que pour connoître le deſſein du Peintre, & avoir quelque idée de ſon ouvrage, une inſcription au bas du tableau étoit neceſſaire, qui marquât que c'étoit un homme, un cheval, un arbre qui y étoient repreſentez.

Peu à peu cet art parvint juſques-là que les figures ſe donnoient à connoître elles-mêmes ſans qu'il fut beſoin d'inſcriptions. L'on n'employoit neanmoins encore que les lignes & les ſimples traits, que l'on avoit l'addreſſe d'ombrager avec des hachures, c'eſt-à-dire, en croiſant les traits les uns ſur les autres.

Dans

Dans la ſuite on commença à peindre, mais avec une ſeule couleur, ou avec deux, la noire & la blanche; puis l'on en employa pluſieurs autres, la griſe, la jaune, la verte, la bleuë, la rouge, &c. L'on trouva enfin les divers tons de couleurs, les couleurs rompuës, comme les intentioneles, & les notioneles, les reflets, l'harmonie, l'effet des ombres, & des lumieres, qui ont formé le relief; les rentremens, les éloignemens, les perſpectives, les attitudes, l'accord des parties avec leur tout, les ſymmetries, & tous ces autres embelliſſemens, & ſecrets que l'on admire dans cet art qui eſt une imitation des beautez, & des proportions qui ſe trouvent dans la nature, & qui s'applique à contrefaire les miracles de l'univers, mais d'une maniere d'autant plus admirable & ſurprenante, que la peinture trompe ſi adroitement nos yeux par ſa reſſemblance avec la verité, qu'à peine la raiſon peut-elle corriger les ſens.

Mais parceque le progrès, la perfection, & toutes les ſingularitez de

cet art, auſſi-bien que toutes les differences & les ſubtilitez que l'on y remarqué, ne reconnoiſſent pas un ſeul Auteur, mais pluſieurs Auteurs dont les uns ayant ajoûté en differens tems leurs inventions à celles des autres, l'ont porté juſqu'à ce point de perfection où nous le voyons, nous rapporterons ici pour la ſatisfaction du Lecteur, les noms & les inventions de quelques-uns de ces Peintres ingenieux, aprés quoi nous ferons connoître les caracteres de quelques autres.

Eumane d'Athenes, ſelon quelques-uns, ou Periphante de Corinte, ſelon quelques autres, a eû le premier la gloire d'avoir peint avec des couleurs : Avant l'un ou l'autre les figures ne ſe faiſoient qu'avec des hachures qui furent de l'invention d'Arcide, & de Thelephane : cependant juſqu'au tems de Zeuxis, de Polignote, & de Timante, l'on ne ſçût ſe ſervir que de quatre couleurs, qui ſeules avec l'art du peintre faiſoient tout l'enrichiſſement, & l'agrément d'une piece.

Nicias d'Athenes, ſi l'on ne veut que ç'ait été Zeuxis, ſçût trouver & repreſenter le premier des enfoncemens pour réhauſſer l'éclat des couleurs; & ſon invention a inſtruit le reſte des Peintres, & leur a enſeigné le moyen de donner par de ſemblables oppoſitions de jours, & d'ombrages, cet arrondiſſement parfait qui charme nos yeux, & qu'on remarque dans leurs ouvrages.

L'invention des Peintures en huile de noix, ou de lin, eſt toute recente; elle n'eſt que du quatorziéme Siecle; & elle eſt dûe à Jean de Bruges Flamand de nation. Avant lui l'on ne peignoit, ou qu'en detrempe avec des couleurs delayées avec de l'eau & de la colle, ou de la gomme; ou à fraiſque ſur des murs fraichement enduits; ou en émail avec des couleurs minerales que l'on fait cuire dans le feu; ou en miniature ſur le velin, & ſur des tablettes avec des couleurs détrempées avec de l'eau; peut-être peignoit on auſſi en paſtel & en crayon ſur le papier, & le parchemin: Quoiqu'il en ſoit,

les peintures en huile, outre qu'elles durent d'avantage, & tiennent mieux, elles ont beaucoup plus d'éclat : Ainſi cet art dont nous parlons eſt redevable à ce Flamand de cette invention.

Parrhaſius ſe rendit recommandable pour avoir enrichi le premier la peinture, de la ſymmetrie, ou de cette juſte proportion qui doit ſe trouver entre les parties d'un tout, & ſans laquelle les figures ſont peu eſtimables. Il commença auſſi à bien repreſenter les cheveux.

Avant Crotoniates, ou avant Hygyon d'Athenes l'on n'avoit jamais diſtingué dans un tableau le mâle d'avec la femelle.

Dedale fut celui qui donna des yeux, des mains, & des pieds aux figures, d'où vient qu'on diſoit de lui qu'il faiſoit marcher les figures. Avant lui elles étoient ſans pieds & ſans mains, & avoient toutes les yeux fermez. Il y en a qui donnent cette gloire à Apollodore d'Athenes; peut-être que ce que l'un fit par raport aux figures en Sculpture, l'au-

tre le fit par raport aux figures peintes.

Appelles en fit connoître l'âge, & y exprima les mœurs & les inclinations de leurs originaux ; enſorte qu'un bon Phyſionomiſte pouvoit juger facilement du naturel du Prototype, par l'image qui le repreſentoit. Ce fut ce peintre que nul autre n'a égalé, qui ne pouvant nommer à Ptolomée le perſonnage dont il parloit, le fit connoître l'ayant repreſenté avec les ſimples traits d'un charbon. Le même Appelles trouva l'invention de meurtrir la trop grande gayeté des couleurs, & ce fut par le moyen d'un vernix qui ſemble du talk, ou du crêpe, & comme un air épars ſur le reſte de la peinture.

Ariſtide fit encore plus : Il fut le premier qui ſçût peindre l'ame avec ſes penſées, & exprimer avec le pinceau ſes paſſions & ſes mouvemens : il en fit l'épreuve dans la bataille d'Alexandre contre les Perſes qu'il repreſenta, & où il fut facile de découvrir tous les differens mouvemens qui agitoient chaque perſonnage.

Le ſecret de peindre en petit, eſt dû à Thimante. Il fut aſsès ingenieux que de donner de l'exercice à l'imagination, & d'en laiſſer beaucoup plus penſer à l'eſprit qu'il ne pouvoit en découvrir. Son coup d'eſſai fut un petit Cyclope dormant à qui il fit meſurer le pouce par des Satyres avec une perche, pour faire juger qu'il étoit d'une grandeur extraordinaire, & au-deſſus infiniment de ce qu'il paroiſſoit en éfet.

Claude de Marſeille excella à peindre ſur le verre, & ce fut lui qui commença à peindre en cette maniere à Rome.

Un certain Cimon Cleoneus fut celui qui trouva les plis, ou les draperies, qui diſtingua les veines & les nerfs du corps, & qui eût la fineſſe de peindre un borgne en profil pour cacher ſa déformité.

Antiphile paroit avoir inventé les Groteſques; c'eſt-à-dire, les figures qui ſont bizarres, & plaiſamment ridicules dans leurs habits, & dans leurs poſtures. Le fils de Xenophon ſervit de ſujet à ce Peintre. Il le re-

preſenta ſous des habits d'une figure ſi extravagante, & ſi ridicule que l'on ne pouvoit y jetter les yeux deſſus ſans une extreme envie de rire. Firens excella dans cette maniere bizarre de peindre : Mais nul n'a eû une imagination plus forte, ni un genie ſi merveilleux à deſſiner ces ſortes de figures groteſques que le Graveur Calot Lorrain d'origine : Ses caprices ne pouvoient guere aller plus avant. Sarrazin en prit ſujet de faire ces vers.

Vous dont le viſage falot,
Eſt le trône de la grimace,
Vous avez droit de prendre place
Dans les Groteſques de Calot.

Polignote avant tous ceux de ſon art, fit ouvrir la bouche, & montrer les dens aux portraits ; ce que l'on n'avoit point encore vû ; quoique bien des Auteurs rapportent cette invention, les uns à Panæus, les autres à Parrhaſius.

Amulius ſembla donner du mouvement aux yeux. Il fit une Minerve qui regardoit de toute part ſes ſpectateurs, de quelque côté qu'ils la contemplaſſent. Cet artifice eſt dû à ce Peintre, quoiqu'il ſoit devenu commun, & facile.

Pauſon n'eût guere jamais de reputation, mais ſa fineſſe ſupplea au peu d'habileté qu'il avoit à peindre. Il eût l'induſtrie de mettre des verres devant ſes ouvrages pour les addoucir. Enfin les uns & les autres s'étant appliquez à trouver, & à executer ces inventions, & quantité d'autres que nous voyons dans leurs ouvrages, firent de la peinture un art parfait, & une imitation des proportions, des beautez, & des agrémens qui ſe trouvent dans les choſes qui ſont naturelles, auſſi-bien de celles qui ſont animées, que de celles qui ne le ſont pas.

Mais voyons quel a été le caractere & le genie de chaque Peintre, de ceux du moins qui ſe ſont le plus diſtinguez; car tel à excellé en certaine choſe, qu'il n'a pas excellé en

quelqu'autre. Chacun a eû ſon genie, & ſa maniere particuliere.

Le genie de Philoſtrate étoit de faire de plattes Peintures qui n'avoient aucun relief. Apelles, Zeuxis, Parrhaſius, & Manlius imitoient parfaitement la nature. Les chevaux henniſſoient en voyant la jument d'Apelles. Les oyſeaux becquetoient les raiſins de Zeuxis. Le rideau de Parrhaſius trompa Zeuxis ; & les araignées étoient trompées par la mouche de Manlius. Polydore rencontroit parfaitement dans les groupes, c'eſt-à-dire, dans les figures jointes enſemble. L'habileté de Cleſides, & de Cteſilochus conſiſtoit principalement à bien peindre les nuditez. Polignote reüſſiſſoit dans l'expreſſion des mœurs, & de l'âge. Le Titien grand coloriſte entendoit d'ailleurs parfaitement bien les maſſes, l'union, & la diſpoſition du tout enſemble. Raphaël étoit admirable pour le deſſein. Le caractere du Correge conſiſtoit dans la juſte diſtribution des ombres, & des lumieres, dans la force, la rondeur, & le relief

qu'il donnoit à tous ſes ouvrages. Celui des Caraches conſiſtoit dans l'expreſſion principalement. Leonard Davinci étoit ſingulierement entendu dans l'anatomie. Rubens étoit excellent pour le luſtre & pour la diſtribution des jours, outre qu'il étoit bien verſé dans l'hiſtoire. Michel Ange n'étoit pas pour le deſſein ſeulement, dans lequel il s'eſt diſtingué, s'il n'a pas ſurpaſſé tous les autres ; il n'a rien d'ailleurs, ce ſemble, ignoré de ce qui regarde l'art de bien peindre. Le talent principal du Baſſan étoit dans la repreſentation naïve des animaux : D'Antoine Tempeſta, dans delle des combats ſanglants & des batailles rangées : De Jerôme Boſchius, des monſtres & des ſpectres : De Crêtien Queborn, des lacs, des fleuves, des fontaines, des mers agittées. Beuckelaer, & Cocus d'Anvers s'attacherent à repreſenter des batteries de cuiſine. Florentin de Harlem ſe plaiſoit à faire des païſages. L'inclination de Pierre le Long, homme de haute ſtature le portoit à des figures gigan-

teſques, ce qui occaſionna un Poëte à dire de lui :

Corpore longus erat, formabat corpora longa :
Sic docuit longus, longa placere ſibi.

Enfin de tant de Peintres qui ſe ſont diſtinguez, il n'en eſt aucun qui n'ait eû ſon caractere particulier. L'on ſçait quel a été le genie & l'habileté des Pauſias, des Nicomaques, des Euphranors, des Aſclepiadores, des Amphions, des Ariſtides, des Philoxenes, & de quantité d'autres ſur les traces deſquels ont marché ceux qui ſont venus dans la ſuite, comme les trois Caraches, le Guido, le Dominicani, le Goarchim, l'Albano, le Parmeſan, Raphaël d'Urbin, Paul Veroneſe, Jules Romain, Tintoret, Leonard de Vinei, le Pouſſin, le Brun, & quantité d'autres, Grecs, Italiens, François, Flamands, &c. dont les vies viennent d'être recuëillies par Monſieur Felibien, qui a eté precedé par Carlodati, & celui-ci par Vaſari qui vivoit ſous le ponti-

ficat de Leon X. L'on peut voir auſſi en particulier les Peintres de Veniſe dans Ridolti ; ceux de Bologne dans le Comte de Malvaſia; ceux de Flandres dans Van Mander ; ceux de Genes dans Raphaël Soprani, &c.

CHAPITRE XXXI.

De la Statuaire.

C'Eſt à propos que nous uniſſons enſemble la Statuaire & la peinture, attendu qu'elles ont à-peu-près une même fin, & que l'une auſſi-bien que l'autre à ſervi de ſigne à l'eſprit de l'homme, ſoit pour manifeſter ſes propres penſées , ſoit pour entrer dans celles des autres par les differentes repreſentations des choſes que l'on en a faites, & par celles que l'on en peut faire.

La Statuaire eſt l'art de faire des images , des figures ou ſtatuës , qui ſont ou en boſſe & plein relief , c'eſt-à-dire , arrondies de tous les côtez ſans tenir à rien , ou en baſſe taille & bas

bas relief, c'eſt-à-dire, ſelon que l'image eſt relevée ſur le fond, & ſe jette plus hors du plan.

Les figures peuvent être faites de tous les metaux, de pluſieurs ſortes de bois, & de pierres : Cet art ne neglige pas même l'argile, la cire, le plâtre, & les autres choſes qui peuvent lui ſervir de matiere.

Quand la matiere eſt fuſible, comme l'airain, l'étain, le plomb, &c. les figures ſe jettent en fonte. Si la matiere n'eſt pas fuſible, comme l'argile & le plâtre, elles ſe jettent en moule, & elles ſe font par impaſtation avec du carton, par exemple, du ſtuc, du papier broyé. Que ſi la matiere ne peut être jettée en fonte, & en moule, alors la ſculpture vient au ſecours, & forme à propos les figures avec le marteau, & avec diverſes ſortes de cizeaux, de pointes trempées, & acerées, qui ont leurs noms particuliers. On peut faire venir ici la graveure qui produit à peu près les mêmes effets : elle ſe fait en creux en inciſant le bois, les metaux, les pierres, avec des cizeaux,

burins, & eaux fortes; avec pourtant cette difference que la graveure en cuivre a les traits enfoncez dans la planche, & celle de bois les a enlevez.

Cet art de la Statuaire paroit être des plus anciens, mais ſon époque n'eſt pas certaine. Ce n'eſt ni à Promethée, ni à Coré de Corinthe, ni à Cecrops, ni à aucun Grec, ou Egyptien, ou Babylonien, ou Toſcan, ni même à Iſmaël à qui l'on doive rapporter une ſi merveilleuſe invention; ce devroit être plûtôt ou à Ninus, ou à Tharé pere d'Abraham, ou à Saruch ſon ayeul, ou à quelqu'autre de ce tems. Quoiqu'il en ſoit, les premieres pieces que l'on travailla, n'eurent pas d'abord tout l'air des figures; elles ne furent que de ſimples troncs de bois, ou colomnes de pierre, &c. L'on ne croit pas même qu'encore bien que la maſſe de ſel en laquelle fut convertie la femme de Loth, ſoit nommée ſtatuë, elle eût quelque reſſemblance humaine; ce n'étoit qu'une ſimple colomne. Anciennement dans ce qu'on appel-

loit ſtatuë, l'on ne diſtinguoit aucun membre, & ce fut Dedale, dit-on, qui commença à leur en donner. Toutes les figures, ſans en excepter même celles des Dieux, étoient informes, & ſans façon preſque. C'eſt ce qu'on peut voir dans pluſieurs Auteurs, & en particulier dans Lucain dont voici les vers :

. . . . Simulachraque mœſta Deorum

Arte carent, cæſiſque extant informia truncis.

Ainſi dans l'Iſle Icarie, la ſtatuë de Diane n'étoit point taillée, elle étoit informe, tout comme deux autres de Junon dans le même endroit, dont l'une n'étoit qu'un ſimple tronc & l'autre qu'une planche de bois fenduë, ce qu'on peut lire dans Saint Clement Alexandrin *In propretico.* Ainſi la ſtatuë de Mars à Rome, s'il s'en faut tenir à Varron, n'avoit point d'autre figure que celle d'une javeline. L'on ſçait que les figures qui repreſentoient le Dieu Terme,

n'étoient que des bornes pyramidales que l'on poſoit ſur un cube, ſans tête, ſans bras, & ſans jambes. Ce ne fut que dans la ſuite qu'on leur en donna.

Avec le tems cet art ſe perfectionna, & Dedale qui fut le premier qui commença de donner des pieds, des mains, des yeux aux figures, inſtruiſit les autres qui lui ſuccederent, qui à ſon induſtrieuſe invention, ajoûterent la ſymmetrie, & cette proportion parfaite qui eſt neceſſaire dans les figures, & ſans leſquelles elles ſeroient peu eſtimables, & ainſi l'on vit bien-tôt des Statuaires, & des Sculpteurs accomplis. Celui qui a eû le plus de reputation, c'eſt ſans contredit Phidias qui vécut du tems d'Alexandre en la quatre-vingt & treiziéme Olympiade, environ l'an 300. de Rome. Dans le même-tems Alcamene, Critias, Neſtocles, & Hegée, l'imiterent de fort près, juſques là que le premier le lui diſputa. En la quatre-vingt & dixſeptiéme Olympiade, Agelade, Callon, Polyclete, Pragmon, Lacon, Argias, Miron,

Scopas, Pythagore, Perelius, ſe diſtinguerent par la beauté de leurs ouvrages. Dans le même-tems Argius, Aſapadore, Alexis, Ariſtide, Phrynon, Dinon, Athenodore, Damée, Clitorius, tous diſciples de Polyclete, furent auſſi habiles que leur maître. Dans la ſuite juſqu'en la cent & ſeptiéme Olympiade que cet art ceſſa, mais qu'on fit revenir en la cent & cinquante-cinquiéme, Naucide, Dinomede, Canaque, Patrocle, Polycles, Cephiſodore, Praxitele, Euphranor, Therimaque, Lyſipe, Charés, Lyſiſtrate, Jades, Strongylion, & pluſieurs autres furent de plus renommez.

Entre les ouvrages de ces Anciens, on admire la Minerve, & le Jupiter de Phidias; le Chien de Lyſippe qui ſe lechoit une playe, le Coloſſe qu'il fit à Tarente haut de quarante coudées; le Mercure, l'Hercule, & les deux Enfans de Polyclete; la Vache de Myron que l'on n'auroit ſçû diſtinguer des vivantes & des naturelles, qui trompoit juſqu'aux Taureaux qui couroient à elle pour la

couvrir, & aux petit veaux qui s'en approchoient comme de leur mere pour la teter. Sur le ſujet de cette Vache il y a eû quantité d'épigrammes Grecques. Ronſard en a traduit une douzaine que l'on voit au premier livre de ſes Poëmes. L'on en donne ici une qui eſt fort gentille, & qui fera juger de la perfection de cette figure.

Un Taon volant ſur la figure
De cette Vache fût moqué.
Je n'ai jamais, dit-il, piqué
Vache qui eût la peau ſi dure.

La Diane d'Arceſilas; la Minerve, la Venus, & les deux Cupidons de Praxitele; le Bleſſé de Creſilas qui ſe mouroit; l'Hercule combattant un Hydre de Tiſagore, ont auſſi paſſé pour des pieces des plus achevées de l'art.

Nous pourrions faire mention des pieces des autres habiles Sculpteurs & Statuaires, comme nous avons fait mention de leurs noms, mais nous ennuyerions le lecteur; Nous nous

contenterons de produire ici quelques ouvrages de certains autres Statuaires qui pour être des plus merveilleux meritent que nous en parlions. Les uns ſe font admirer par l'artifice qu'on y voit, les autres par leur extreme délicateſſe, les autres enfin par leur exceſſive hauteur & groſſeur.

Ceux dont on admire l'artifice ſont 1°. La Venus de Dedale qui changeoit de ſituation comme ſi elle eût été animée, cet ouvrier ayant eû l'induſtrie d'y jetter dedans une certaine quantité de mercure par le moyen duquel elle ſe mouvoit. 2°. La Satuë de Memnon diſpoſée en telle maniere qu'à chaque lever du Soleil elle rendoit certaine voix & certain ſon, ce qui ſe faiſoit par le moyen des rayons de ce Aſtre, ſans qu'en cela il n'y eût rien de magique, la choſe pouvant ſe faire naturellement, ou par artifice, comme c'étoit le pur artifice, qui faiſoit gazoüiller les Oiſeaux d'or de l'Empereur Leon, parler la Tête que l'on attribuë à Albert le Grand, & qui faiſoit pouſſer

aux Serpens de Boëce des ſifflemens horribles & effrayans ; car les hommes ſçavans ſont d'accord que l'artifice pourroit aller juſques-là que de faire former des paroles à des figures, & à des machines, ſi ayant bien remarqué les diſpoſitions particulieres des organes de la voix, neceſſaires pour former chaque lettre, on faiſoit autant de canaux qu'il y a de lettres, & qu'on leur donnat ces diſpoſitions. 3°. Les Colomebs de bois d'Architas de Tarente qui voloient dans les airs comme ſi elles euſſent été vivantes. 4°. L'on admire auſſi le ſimulachre du Dieu Apis qui étoit dans la ville d'Heliopole, qui ſuivoit le cours du Soleil ainſi que l'herbe ou la fleur que l'on nomme Heliotrope. Ce qui pût ſe faire encore ſans diablerie par le moyen de certaines roues, certains reſſors, certains contrepoids, comme dans nos horloges, & nos machines automates.

Quant aux ouvrages délicats, ceux de Theodore, de Callicrate, & de Myrmecide ſurpaſſent preſque toute

croyance. Tous les trois firent des chariots avec leurs roües, leurs cochers, leurs chevaux, & leurs attelages, mais avec tant de ſubtilité que chaque machine pouvoit être couverte avec une ſeule aîle de mouche. L'anneau dont parle Galenus dût être un ouvrage encore plus ſubtil, & plus delié, d'autant que ſur la pierre de cet anneau paroiſſoit gravé un Phaëton ſur ſon chariot tiré par quatre chevaux, dont on diſtinguoit tous les pieds, les dens de devant, leurs bouches, leurs brides, &c. L'Abeille de Phidias, la Cigale & la Sauterelle de Miron étoient à la verité des ouvrages fort delicats, mais ils n'approchoient pas de ceux-là.

Les Coloſſes dont nous allons parler, & qui furent encore des productions de l'art en queſtion, étoient des pieces bien differentes; ils étoient autant exceſſifs en grandeur, que les autres l'étoient en delicateſſe. C'étoient des figures d'une hauteur, & d'une groſſeur ſi prodigieuſes, que Pline le compare à des groſſes tours. *Moles excogitatas videmus ſtatuarum*

quas Coloſſos vocant , turribus pares. Quelques-uns ont crû que le premier Autheur de ces Statuës fut un certain qu'on nommoit *Coloſſe* , dont elles retinrent le nom. Quelques-autres diſent que le nom de Coloſſe eſt venu de *Calet* ou *Colet* qui en fut le premier Architecte. Mais quoiqu'il en ſoit de celui qui a commencé à les mettre en execution , il eſt ſûr que la folie , ou la vanité les ont inſpirez. Ce fut cette vanité ou cette folie qui en produiſit d'abord quantité. L'on en erigea ſur les ſepulchres des grands Seigneurs , & dont les ſucceſſeurs en pouvoient faire la depenſe : de là vient que Hermanus Lerbeccius a crû que le nom de *Coloſſe* n'eſt venu que de là, *ab eo*, dit-il; *quod celat oſſa.*

L'on ne vit jamais ailleurs tant de ces Colloſſes qu'à Rome. Selon P. Victor il y en eût juſqu'à cinquante-un de marbre , & trente d'airain. Entre ces Coloſſes celui de Neron paroit avoir été le plus élevé , & le plus enorme. Suetonne dans la vie de cet Empereur donne cent vingt

pieds de hauteur à cette figure, & Jean Xiphilin deux cent vingt-quatre ; Martial en parle ainſi dans ſon livre des Spectacles, Epigr. 2.

Hic ubi Sydereus propior videt aſtra Coloſſus.

Et dans ſon livre 1. Epigr. 71. l'on voit encore ces deux vers qui ſont une confirmation de la hauteur prodigieuſe de cette figure.

Nec te detineat miri radiata Coloſſi,

Quæ Rhodium moles vincere gaudet opus.

Si ce Coloſſe eſt le même que celui dont Zenodore natif d'Auvergne fut l'entrepreneur, il n'étoit fait qu'avec de l'argille ; car ſelon Pline, Neron lui fourniſſoit aſsès d'argent pour en fabriquer un d'airain, ce qui fait croire à cet Hiſtorien, que l'art de fondre l'airain étoit perdu du tems de Neron ; mais l'on pourroit bien croire auſſi, que Zenodore igno-

roit cet art, & qu'il ne ſçavoit travailler qu'en argille. Quoiqu'il en ſoit, Martial dit que Veſpaſien fit ôter de cette Statuë la tête de cet Empereur, & qu'à ſa place il y fit mettre celle du Soleil, d'où ſortoient des rayons dorez au nombre de ſept. Neron meritoit bien cette fletriſſure. Dans la ſuite l'Empereur Commode en fit ôter la tête du Soleil, & y fit paroître la ſienne.

Le Coloſſe de Rhodes qui fut l'ouvrage de Charés diſciple du fameux Lyſippe, fut des plus celebres. Il repreſentoit Apollon, & l'on ſçait qu'il étoit d'une grandeur ſi demeſurée, que les Navires paſſoient à pleines voiles entre ſes jambes. Tous les Hiſtoriens lui donnent ſeptante coudée de hauteur ; il diſent que ſes doigts étoient plus gros que les Statuës ordinaires ; que peu de gens pouvoient embraſſer ſon pouce, & que des pieces de ce Coloſſe qui ſe briſa, étant tombé par un grand tremblement de terre, il y en eût pour charger neuf-cent Chameaux.

L'on peut bien ranger parmi les Coloſſes

Coloſſes la ſtatuë du Roi Nabucodonoſor, ſi celebre dans l'Ecriture. Cette ſtatuë toute d'or pur, avoit ſoixante coudées de hauteur ſur ſix de largeur. Ce Prince voulut qu'en certaines heures du jour elle fut adorée de tout le monde, & qu'à l'avenir durant un certain tems on ne rendit, aucun culte à aucune Divinité qu'à ce ſimulachre.

La figure du Dieu Serapis compoſée de toute ſorte de metaux, de toute ſorte de bois & de pierreries, & que l'on adoroit en Egypte, tenoit encore de l'air des Coloſſes ; elle étoit ſi grande qu'avec ſes deux mains étenduës elle touchoit les deux maîtreſſes murailles du Temple dans lequel Serapis étoit adoré.

Mais après avoir parlé des rares ouvrages de la Statuaire, montrons les uſages que l'on en a fait de tous tems. On conſacra d'abord des figures aux Dieux & aux Hommes ; & ſelon quelques uns aux Dieux plutôt qu'aux Hommes mortels, diſant que ce ne fut que par orgueïl & par uſurpation que les Princes s'en firent

dreſſer à eux-mêmes. Ce ſentiment n'eſt pas conforme, ce ſemble, ni au ſentiment de Salomon, ni à celui de Tertullien, qui diſent, l'un dans le chapitre quatorziéme de la Sageſſe, & l'autre dans le troiſiéme de l'Idolâtrie; que les figures que l'on avoit dreſſées aux Hommes, furent l'occaſion de celles que l'on éleva aux divinitez. Quoiqu'il en ſoit, nous ferons remarquer au Lecteur que les ſtatues que l'on conſacroit aux divinitez étoient ordinairement bizarres, monſtrueuſes, & ridicules. Chacun peut avoir vû, ou lû comment étoient faites celles de Dagon, d'Anubis, des trois Furies, ou Divinitez infernales, Megere, Tſiphone, & Alecton; comment celles de Pan, de Jupiter Ammon, d'Hecate, pour ne pas parler d'une infinité d'autres qui obligerent Tertullien de ſe recrier contre les Payens voyant leur ridiculité, & dont on voit les paroles dans le ſeiziéme de l'Apologetique. *Quia*, dit-il, *& canino, & leonino capite commiſtos, & de capro, & de ariete cornutos, & à lumbis*

hircos, & à cruribus ſerpentes, in planta, vel tergo, deos alites receperunt.

Quant aux figures que l'on dedia aux Hommes, & qu'on ne leur dedia que pour des actions éclatantes, comme quand on avoit remporté des victoires ; quand on avoit vaincu trois fois aux jeux Olympiques, ou que l'on s'étoit rendu excellent Orateur, Philoſophe, Poete, Peintre, &c. Elles n'avoient rien ordinairement de bizarre, elles ne repreſentoient que leur originaux ; & quelquesfois auſſi elles repreſentoient quelques-unes de leurs actions éclatantes, ſervant ainſi de monument à la poſterité, & excitant leurs ſpectateurs à les imiter.

L'Egliſe auſſi a adopté cet uſage des Statues, lequel uſage eſt hors de critique, & c'eſt tout-à-fait mal-à-propos que les Heretiques la taxent d'idolatrie. Nul Fidele ne rend nul culte aux figures, ſi ce n'eſt relativement à leurs Prototypes. C'eſt le Saint qu'on revere, & à qui l'on s'addreſſe dans les prieres, & non pas un tronc de bois.

Nous dirons deux mots ſeulement des ouvrages à la Moſaïque ; puiſque par leur moyen, non moins que par celui de la Peinture, & de la Sculpture, l'on repreſente, & l'on fait connoître ce qu'on veut. Ces ſortes d'ouvrages ſont compoſez de pluſieurs petites pieces de rapport, de marbre, de verre, de pierres precieuſes de toutes couleurs, pour repreſenter diverſes figures, un païſage, un animal, un vaiſſeau, ou quelqu'autre deſſein imité de la peinture, & avec quoi l'on imite d'après un carton peint, ſes teintes, ſes degradations. L'on taille quarrément ces divers morceaux, on les rejoint très-artiſtement, & on les maſtique ſur un fond de ſtuc ; c'eſt-à-dire, ſur une eſpece de mortier fait avec de la chaux, & de la poudre de marbre : c'eſt ce que nous appellons marqueterie, & parquetage, & que les Grecs nomment emblêmes. Selon Pline cet art vient des Grecs, & ſelon quelques autres il prit ſon origine dans Conſtantinople où toutes les Maiſons publiques, & les Egli-

ſes étoient ornées de Moſaïque.

L'on remarquera que ſi l'on donne le nom de Moſaïque à cet art, ce n'eſt pas que l'on croye qu'il vienne des Juifs, ou de Moyſe. Il ne vient ſelon Nebricenſis que de ce qu'autrefois on ornoit de Peinture de marqueteries ces ſortes de bâtimens appellez *Muſea*, qui étoient les Academies, ou les lieux publics où s'aſſembloient les Gens de lettres, auſquels bâtimens l'on donna le nom de *Muſea*, par cette raiſon que l'on attribuoit aux Muſes les ouvrages ingenieux, & qu'on y repreſentoit ces Muſes, & toutes les Sciences. C'eſt de là preciſément qu'eſt venu le nom de Moſaïque, pour Muſaïque, ainſi qu'on parloit autrefois: Auſſi dit-on toûjours en Latin, *Opus Muſivum*, au lieu de dire *Moſaïcum*. Au reſte un des plus beaux ouvrages que l'on puiſſe voir de cette eſpece, eſt le pavé du ſuperbe Dome de Sienne. Sur ce pavé ſont repreſentez les faits les plus remarquables de l'Hiſtoire Sainte par un entrelaſſement continuel de petites pieces de marbre de

toute sorte de couleurs, que l'on ne peut voir sans admiration.

CHAPITRE XXXII.

Des Stigmates.

LEs Stigmates sont certaines marques, certains signes ou caracteres imprimez sur les Hommes, & sur les animaux indiferemment, & qui autrefois non moins qu'aujourd'hui conduisoient l'esprit à la connoissance de certaines choses. Appliquez aux Hommes ils peuvent se prendre en mauvaise, & en bonne part; c'est-à-dire, qu'ils peuvent être regardez ou comme des marques dignominie, ou comme des caracteres d'honneur; mais imprimez sur les animaux ils n'ont, & n'avoient pas même autrefois d'autres significations, & d'autres fonctions, que celles que nous marquerons dans la suite. En attendant commençons pas dire ce que l'antiquité nous fournit de plus remarquable & de plus certain tou-

chant les Stimates des Hommes, & qui ont été preſque par tout en uſage, mais principalement parmi les Gentils, les anciens Grecs, les anciens Romains, & parmi les Juifs.

Nous avons dit que les Stimagtes peuvent être conſiderez comme des caracteres d'honneur, non moins que comme des marques d'ignominie. L'on ſçait que la Nobleſſe s'eſt de tous tems fait reconnoître par quelque indice ſpecieux, & par des ſignes particuliers. Parmi ces ſignes & ces indices de diſtinction ces ſortes d'empreintes n'ont pas toûjours été des plus negligées : Auſſi liſons nous dans Arthemidore *liv.* 1. & dans Oniel *chap.* 9. que les Grands de Thrace imprimoient avec un fer chaud, ou gravoient avec un poinçon certains caracteres ſur les membres de tous leurs Enfans, leſquels ne pouvant jamais plus être effacez, mais ſubſiſtant toûjours ſur leurs chairs, étoient comme des marques éternelles de la grandeur de leur origine. Ils obſervoient la même coûtume à l'égard de leurs femmes qu'ils

marquoient au front avec un fer chaud. Celles qui étoient ainſi ſtigmatiſées paſſoient pour nobles, & pour viles au contraire, & roturieres ſi elles ne l'étoient pas. Cependant nous liſons que dans la Thrace ces Stigmates n'ont pas toûjours été des marques d'honneur par rapport aux Femmes; car il eſt ſûr que pendant un tems on les y marqua à cauſe ſeulement qu'elle y étoient en horreur, & en vengeance de ce qu'elles avoient maltraité, ou comme le porte l'hiſtoire, ou plûtôt la fable, Dechiré Orphée. Selon Strabon *l.6.* Les Troglodites étoient auſſi en coûtume de marquer leurs Femmes, ſans dire pourtant pour quelle fin, & à quel deſſein, & ſi ces Stigmates étoient des marques d'honneur, ou de ſervitude, & d'ignominie. Les fleurs de Lys que Plutarque dit avoir été imprimées ſur le corps de Ptolomée d'Egypte, ne devoient être aſſeurement que des ſignes qui dénotoient quelque choſe de relevé, & de remarquable. Dans la nouvelle Eſpagne qui fait partie de l'Amerique,

il y a, diſent les Auteurs qui en ont écrit, une eſpece de Chevalerie qui dans ce païs eſt fort honorable, & dont les Chevaliers n'y ſont inſtalez & admis que par le Grand Prêtre : la marque d'honneur de ces Chevaliers, eſt d'avoir les narrines ſtigmatiſées ; c'eſt le Grand Prêtre qui leur les perce avec un os de Tygre, & le bec d'un Aigle. Solin témoigne que ces empreintes étoient fort frequentes ſur les corps des Cymbres. Ezechiel parlant des Babyloniens, dit qu'ils en avoient ſur leurs peaux. Les Hiſtoires ſont pleines de pareils exemples.

Tous ces Stigmates quoiqu'honorables étoient profanes ; Mais les Anciens en portoient d'autres qu'ils appelloient ſacrez & divins. Les principaux étoient certains caracteres dont le Sacerdoce ſe diſtinguoit, & ſe rendoit recommandable : C'étoient quelquefois les noms de leurs Dieux que les Prêtres de Baal gravoient ſur les bras : c'étoit le Sceau du Temple qu'ils imprimoient ſur leurs mains ; d'autres fois c'étoient

des inciſions qu'on leur faiſoit, ou qu'ils ſe faiſoient eux-mêmes ſur leurs membres : la plûpart du tems c'étoient ces trois choſes enſemble. Prudence parle de ces differens Stigmates dans un Hymne de Saint Romain, où il dit que c'étoit avec un fer chaud qu'on les imprimoit, & que cela ſe faiſoit dans le tems que quelqu'un étoit élevé à la dignité & à la charge de Prêtre : c'étoit là ſa conſecration. Il ajoûte que ces parties Stigmatiſées étoient regardées avec plus de reſpect & de veneration que les autres qui ne l'étoient pas : que cette veneration ne ceſſoit pas même après la mort ; qu'on couvroit par honneur ces parties d'une lame d'or avant d'enſevelir le corps. Les Prêtres du Dieu Mythra, ou du Soleil portoient auſſi des Stigmates ; mais c'étoit non ſur les bras, ou dans les mains, mais ſur le front, ce qu'on peut lire dans Tertullien, *l. de præcript. c.* 40. Les Galles & Archigalles Prêtres de Cibelle étoient marquez ou ſur la main, ou ſur la nuque. Lucien parle de ceux que

portoient les Aſſyriens à l'honneur de la Déeſſe qu'ils honoroient, ſans pourtant dire ſur quelle partie de leurs corps ces Stigmates étoient gravez. Enfin pluſieurs autres d'entre les Payens en faiſoient autant à l'honneur de leurs fauſſes Divinitez, & des Idoles qu'ils adoroient dont ils portoient les noms, ou les caracteres gravez ſur leurs corps.

Ces Stigmates, & autres ſemblables que l'on appella ſacrez & divins, ne purent être inſpirez ſans doute que par une vaine ſuperſtition, ou que par quelque devotion outrée, & bizarre. Ceux dont nous allons parler meritent mieux d'être ainſi nommez. En voici quelques-uns qui ſont tirez de l'Ecriture, & de l'Hiſtoire de l'Egliſe.

Dans Ezechiel chapitre neuviéme, il eſt fait mention d'un Homme revétu de lin, & ayant une écritoire pendue ſur les reins, à qui il fut ordonné par le Seigneur même de paſſer au travers de la ville, au milieu de Jeruſalem, & d'y obſerver ceux qui gemiſſoient, & qui étoient dans

la douleur de voir les abominations qui ſe faiſoient au milieu d'elle, & de marquer ſur leur front un *Thau*, afin que ceux qui devoient frapper indifferemment hommes, femmes, vieillards, & jeunes enfans, d'une arme de mort, épargnaſſent tous ceux, & celles qu'ils verroient marquez de ce ſigne : *Super quem videritis Thau, ne occidatis.* Ce *Thau* étoit la derniere lettre de l'Alphabeth des Hebreux qui répondoit au T des Latins, & qui étoit anciennement en forme de croix, avant que les Maſſoretes, ou quelques autres d'entre les Juifs, en euſſent changé la figure.

Tous les Predeſtinez generalement ſeront marquez à la fin des jours de la même lettre : les Anges imprimeront ſur leurs front un ſigne viſible qui répreſentera la Croix du Sauveur figurée par cette lettre, & ce caractere miſterieux les diſtinguera d'avec les mauvais & les réprouvez : il en eſt parlé dans l'Apocalypſe *chap.* 7. Tout le monde ſçait que dans les deux Loix, l'écrite, & la naturelle, la Circonciſion étoit un ſigne, ou un caractere

caractere qui diſtinguoit les Iſraelites d'avec les Gentils.

Dans la Loi de Grace le premier qui paroît avoir été Stigmatiſé après Jeſus-Chriſt, c'eſt le grand Apôtre Saint Paul. Dans ſon Epitre aux Galates *chap.6.* Il ſe glorifie de porter gravez ſur ſon corps les ſacrez Stigmates de ſon divin Maître. *Stigmata Domini Jeſu in corpore meo porto.* Saint François d'Aſſiſe, Sainte Catherine de Sienne avec quelques autres peuvent ſe glorifier de la même choſe.

Parmi ces Stigmates nous pourrions ranger ces ſortes d'empreintes qu'on fait dans les Indes ſur les Chrétiens qui ſervent le Prince. On imprime ſur leurs bras la lettre C avec un fer chaud, l'initiale du nom de nôtre Religion qui eſt la Chrétienne & la Catholique. Dans l'intention de ces Indiens cette marque peut être un caractere d'ignominie, & de ſervitude ; mais conſiderée en elle-même, elle eſt un caractere de gloire, & un ſigne qui fait honneur à ceux ſur qui elle eſt empreinte.

Nous y pourrions auſſi ranger, & avec même plus de raiſon, tous ces Stigmates & ces caracteres dont on flétriſſoit le viſage, & les membres des Confeſſeurs; c'étoient pour eux autant de marques glorieuſes & honorables qui les rendoient des ſpectacles dignes des yeux des Hommes, des Anges, & de Dieu même, malgré l'intention des ennemis de la Religion & du nom Chrétien qui vouloient les rendre par là & diformes, & mépriſables. Mais nous avons aſsès parlé de ces Stigmates d'honneur, diſons maintenant quelque choſe de ces autres qui ſervoient à humilier ceux ſur les membres deſquels on les imprimoit, & ſur leſquels on en imprime encore aujourd'hui.

Entre ces Stigmates d'ignominie, les plus honteux, & les plus horribles de tous, ſont ceux, ſans doute, dont le Demon marque les Sorciers, & qui rendent, dit-on, inſenſible la partie du corps ſur laquelle ils ſont imprimez. Ceux qui prétendent qu'il n'y a point de Sorciers rejettent par

conſequent ces Stigmates diaboliques. S'il étoit vrai qu'il n'y en eût point ils auroient raiſon de les rejetter ; mais s'il eſt vrai qu'il y en ait, il peut bien l'être auſſi qu'ils ont leurs marques, & les Docteurs qui l'ont crû ainſi ne ſont ni en petit nombre, ni à mépriſer. Cependant l'on trouve aujourd'hui quantité de gens qui ſe piquent même d'eſprit, & de ſcience, qui ne reconnoiſſent point de Sorciers, & qui croyent que tout ce que l'on en raconte ne ſont que des fables & des chimeres qui ne meritent point d'être crues, pour être contraires, diſent-ils, au bon ſens, & à la raiſon. L'on dit même que le Parlement de Paris eſt maintenant de ce ſentiment, & qu'il refuſe d'en reconnoître ; mais on lui en impoſe certainement ; car en quel ſens le refuſe-t-il ? Ce n'eſt ſans doute qu'en celui-ci, c'eſt-à-dire, qu'il ne reconnoît pas des Sorciers pour les juger, & les condamner, par cette raiſon qu'il eſt facile de ſe tromper dans cette ſorte de Jugemens ; Mais que l'on pretende que

cet auguſte Parlement nie qu'il y ait veritablement des Sorciers, c'eſt ce que nous ne ſçaurions nous perſuader. Autre choſe c'eſt de nier un fait, & autre choſe de ne vouloir pas en connoître. Ce Parlement ne reconnoît point de Sorciers, mais il ne nie pas qu'il y en ait en effet : & comment le nieroit-il après les déciſions de tant de Conciles ; après tant d'authoritez du Droit Canon, & du Droit Civil; après le Jugement, non-ſeulement des Legiſlateurs, & des Souverains, & même de ſon propre Corps, qui par le paſſé ont decerné des peines cruelles contre les Sorciers & les Magiciens ; & en un mot après le ſentiment de toute l'Egliſe la regle infaillible de nôtre croyance, qui lance des foudres & des anathemes contre ces enfans du Demon, & qui les excommunie publiquement ? A quoi ſerviroient ces excommunications & ces anathemes s'il n'y avoit point de Sorciers ? Pourquoi auroit-on decerné contr'eux des ſupplices, ſi ce qu'on en dit n'étoient que des fables ? Peut-on bien penſer que les

Conciles, les plus grands Docteurs, que toute l'Egliſe, ne ſe ſoient élevez que contre des fables, des imaginations, des chimeres ? S'il nous eſt permis de dire ce que nous penſons, l'opinion qui veut qu'il n'y ait point de Sorciers & de Magiciens ne paroît gueres Catholique, ne s'accordant pas avec les ſentimens de l'Egliſe ſur un tel ſujet ; auſſi Saint Thomas ne fait nulle difficulté de dire que cette opinion ne peut provenir que d'une racine purement d'infidelité, qui portant les Hommes à croire qu'il n'y a point de mauvais eſprits, leur perſuade par une ſuite naturelle & neceſſaire que tout les effets qu'on leur attribue mediatement, ou immediatement, tels que ſont ceux qu'ils cauſent eux-mêmes, ou par le moyen des Sorciers & des Magiciens, ne ſont que des contes bleus & des reveries. Au reſte ces ſortes d'empreintes ſe trouvent quelquefois dans l'œil, quelquefois derriere l'oreille, & d'autres fois dans l'oreille même ; ſouvent on les découvre dans les parties les plus ſe-

cretes en forme de veſtige de pied de lievre, de crapaud, de chat, de rat; l'on en voit dit-on, qui ont la figure d'une aragnée; en un mot ces marques ne repreſentent gueres que des choſes viles. Quoiqu'il en ſoit de ces Sorciers & de leurs empreintes, l'on en trouve d'autres dans les Ecritures que l'on ne peut rapporter qu'au Demon, & ce ſont celles dont ſe ſervira l'Antechriſt.

L'Antechriſt cet enfant de perdition, & cet avorton de l'enfer qui doit s'élever contre Dieu, s'oppoſer aux maximes de Jeſus Chriſt, & tâcher d'abolir ſon Egliſe & ſon Evangile, ſe fera des diſciples & des ſectateurs, ſoit par ſes preſtiges & ſes faux miracles, ſoit par les violences dont il uſera envers ceux, & celles qui fermes dans leur Religion refuſeront de fléchir les genoux devant ſon image. Pour les reconnoître il imprimera ſur leur front, ou ſur leur main droite ſa figure & ſon caractere: il obligera même ſous des peines très-rigoureuſes tout le peuple indifferemment, les grands, les petits,

les pauvres, les riches, de porter la même figure : *Et faciet omnes puſillos & magnos, divites & pauperes, & liberos & ſervos habere caracterem in dextera manu ſua, aut in frontibus ſuis.* Apocal. 13. Il ne ſera permis à qui que ce ſoit n'y d'acheter, ni de vendre, ſi ce n'eſt à ceux qui porteront ce caractere de la Bête, le nom, ou le nombre des Lettres de ſon nom : *Et ne quis vendere aut emere poſſit, niſi qui habet caracterem, aut nomen Beſtiæ, aut numerum nominis ejus.* Ce ſeront donc là des caracteres diaboliques, & les plus infames qui ayent jamais été portez par les Hommes.

L'on demande quel doit être ce nom de la Bête, & qu'elle la forme ou la figure de ſon caractere ? Quelques interpretes ont crû que la figure de ſon caractere ſera celle de quelque Dragon auquel les Hommes ſeront forcez par l'Antechriſt de rendre des honneurs divins : Mais quel fondement y a-t-il de croire que l'Antechriſt veuille paroître comme un Dragon, lui qui voudra ſe faire

adorer comme un Dieu par des Juifs, par des Chrétiens & de tout le monde ? Des autres ſe ſont imaginez que ce caractere ſera le monograme de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, une abreviation, ou un Chiffre compoſé de quelques lettres entrelaſſées qui forment cet auguſte nom, tel qu'étoit celui que Conſtantin fit mettre ſur ſon Etendart, ce fameux Labarum ſous lequel combatoit toute ſon armée, & dont la figure étoit celle-ci.

Mais outre que le caractere de l'Antechriſt doit être un caractere particulier & dont nul ne ſe ſera ſervi avant lui, il n'eſt pas à preſumer que devant être l'ennemi juré de Jeſus-Chriſt il en prenne le monograme. S'il doit prendre quelque chiffre, il ne paroît pas qu'il en doive prendre quelqu'autre que celui de ſon propre nom. Cependant l'on ignore quel doit être ce caractere. Peut-être ſera-t-il quelque marque ou quelque enſeigne qui lui ſera particuliere, comme les

Aigles aux Empereurs, les Lions aux Eſpagnols, & les Fleurs de Lis aux François. L'on ne ſçait pas non plus quel ſera ſon nom ; tout ce que l'on ſçait, c'eſt que les lettres dont il ſera compoſé rendront ce nombre arithmetique 666. car il faut ſuppoſer & ſçavoir, que chez les Hebreux, pour compter, comme chez les Grecs, on prend des lettres de l'Alphabeth. Or ſi nous avions aſsès de penetration pour trouver au juſte les lettres qui peuvent former le nombre de ſix-cent ſoixante-ſix, nous trouverions auſſi quel ſera ſon nom. Il y en a qui ont preſumé que les lettres dont il ſera compoſé ſeront les ſuivantes au nombre de ſix NC. NB. NI. dont les deux premieres ſignifieront *Nego Crucem*, je renonce à la Croix. Les deux ſuivantes *Nego Baptiſmum*, je renonce au Batême ; & les deux dernieres *Nego Jeſum*, je renonce à Jeſus-Chriſt : Mais ce ne ſeroit pas là un caractere particulier, tel que doit être le ſien ; car un Juif, ou un Idolatre en peuvent dire autant, & ils le diſent en effet. Quoiqu'il en ſoit le

Saint-Eſprit n'ayant pas jugé à propos que Saint Jean nomma un nom ſi infame, les Hommes ne doivent pas ſe mettre en peine de le deviner. Cependant il s'en eſt trouvé quantité qui ont voulu tenter de le deviner, & parcequ'ils ont trouvé certains noms dont les lettres rendent le ſuſdit nombre de *666*. ils ont crû d'avoir reuſſi. Leurs eſſais & leurs conjectures ſe voyent dans Malvenda. Si le lecteur en eſt curieux, il n'a qu'à conſulter cet Auteur qui n'a rien laiſſé à dire ſur le ſujet de l'Antechriſt.

Parmi ces Stigmates diaboliques ſe rangent encore ceux de certains Impoſteurs, ou Magiciens Eſpagnols qui en la Langue du païs ſont appellez *Saludadores*, & qui font, ou faiſoient autrefois profeſſion de guerir toute ſorte de maladies avec leur ſalive & leur haleine. Là plûpart de ces enchanteurs portent empreinte ſur quelque partie de leur corps la figure d'une rouë, quelquefois briſée, & quelquefois entiere, qu'ils appellent de Sainte Catherine de laquelle

ils ſe diſent Parens. Ils ſe vantent d'être nez avec cette rouë ; mais il eſt ſûr qu'ils ſe la gravent ou ſe l'impriment ainſi eux-mêmes ſur le membre de leur corps qu'il leur plait; & il n'eſt pas moins ſûr qu'une invention de cette nature ne peut reconnoître que le Demon pour pere, & l'Impoſture pour mere.

Le ſigne, ou le caractere que Dieu mit au front de Caïn afin qu'il ne fut pas tué par ceux qu'il rencontreroit, peut-être par rapport à ſon Autheur, appellé Divin ; mais l'on ne peut pas dire préciſément s'il doit être pris en mauvaiſe, ou en bonne part. D'un côté c'étoit pour lui une ſauvegarde, & d'un autre côté une marque qui faiſoit connoître l'horreur de ſon crime ; mais de quelque maniere qu'on doive le prendre, il eſt ſûr du moins que l'hiſtoire n'en fournit point qui ſoit plus ancien. L'on ne peut pas non plus dire quelle étoit en particulier cette marque, ni en quoi elle conſiſtoit. Ceux-là qui ont dit que ce fut une corne que Dieu planta ſur le front de ce Fra-

tricide, ont avancé la choſe du monde la plus ridicule. Les Anciens Hebreux ont cru que ce fut un K, la premiere lettre qu'on voit dans ſon nom *Kain*, ainſi qu'on l'écrivoit autrefois. Comme il n'y a rien d'aſſuré ſur ce point, & que les Ecritures n'en diſent rien, ce ſeroit temeraire en nous d'en vouloir chercher la figure, & plus encore de pretendre d'en dire quelque choſe de poſitif : Ainſi ſans perdre le tems inutilement, nous paſſons à ces ſortes de Stigmates ou caracteres d'ignominie qui ont été inventez par les Hommes.

Quelques Auteurs ont oſé dire que ces marques humiliantes ſont de l'invention des Gaulois ; mais ſur quel fondement peuvent-il l'avoir avancé ? Il ſe ſeroient moins éloignez de la verité, ſi au lieu de rapporter cette invention au Gaulois, ils l'euſſent rapportée aux Syriens, ou à quelques Orientaux ; car nous liſons que les Syriens eurent l'uſage des Stigmates, & qu'ils les imprimoient non ſur le front, comme firent les autres Peuples qui en devinrent les imitateurs ;

imitateurs ; mais ſur les mains, ou ſur la tête tout au plus ; quoiqu'il ſoit vrai que dans la ſuite des tems ils les imprimerent indifferemment, & ſur le front, & ſur les levres, & ſur les jouës, ainſi qu'on en uſoit par tout ailleurs où la pratique de ces empreintes avoit déja été reçûe ; cependant cette façon de ſtigmatiſer fut reformée par Conſtantin ; car cet Empereur défendit par une loy particuliere qu'à l'avenir l'on n'imprimat plus aucun fer ſur la face, comme étant l'image la plus viſible du Createur, & ſon expreſſion la plus naturelle : Il permit ſeulement de ſtigmatiſer les bras, & le gras des jambes : Un viſage défiguré lui faiſoit horreur, & il préſumoit qu'une telle honte ou déformité réjalliſſoit ſur Dieu même ſon original ; mais cette loy ne fut pas long-tems en vigueur : Theophile l'Iconoclauſte plus cruel & plus inhumain, ſe mocqua de cette deffence, & n'eût point de honte de défigurer ceux des Saints Martirs Theophanes & Theodore : Enfin peu à peu l'on renouvella l'an-

cienne coûtume d'imprimer ces marques honteuſes ſur les jouës, & ſur tout autre endroit de la face, comme ſur le reſte des parties du corps humains.

Ces Stigmates ne furent d'abord que pour les ſerfs, & pour les coupables ; la ſervitude ne tarda pas d'avoir ſes marques, & l'on connut bien-tôt les eſclaves par des ſignes ignominieux qui les diſtinguoient des perſonnes libres : On les marquoit non-ſeulement au pied d'une craye blanche, mais encore au front, ſur lequel on imprimoit le ſceau de la Republique, s'ils étoient des eſclaves publics, ou celui du maître à qui ils appartenoient, s'ils étoient des eſclaves particuliers. Les eſclaves de Syracuſe étoient marquez de la figure d'un cheval. Selon Plutarque & Herodote, les Samiens quand ils pouvoient ſurprendre quelque Athenien ils en faiſoient irremiſſiblement un eſclave & ils le marquoient au front de la figure d'une chauve ſouris, ou d'une chouëtte qui étoit le ſymbole d'Athenes ; & par repreſailles les

Atheniens imprimoient ſur les Samiens celle d'un navire, parcequ'ils en portoient un dans leurs armoiries; quoiqu'il ſoit vrai qu'ils ſe marquaſſent quelquefois les uns les autres par d'autres ſignes arbitraires, & qu'ils formoient avec un burin, ou qu'ils imprimoient avec un fer chaud. De là cette frequente expreſſion *Sami literati* que l'on voit dans Ariſtophanes & dans Ciceron, ces Auteurs faiſant alluſion aux lettres ou aux caracteres dont ces eſclaves étoient marquez; mais on le diſoit plus particulierement des derniers, d'où vint le proverbe : *Sami literati*. Lucian parle de certains autres peuples qui marquoient les leurs de la figure ou d'en ſinge, ou d'un renard. Enfin chaque Nation avoit ſa maniere de marquer les ſiens. Les Juifs leur perçoient l'oreille pour un ſigne de l'autorité qu'ils avoient ſur eux. Il falloit que Xerxes regardat la mer comme ſon eſclave puiſqu'au rapport de l'hiſtorien Herodote, il porta ſon orgueil juſques là que de faire fouëter l'Helleſpont, auquel il fit

donner trois-cent coups de verges, & pluſieurs ſoufflets ; après quoi il ordonna qu'on le ſtigmatiſat comme un fugitif, & comme un rebelle, & que l'on y jetta dedans des chaînes de fer, comme pour le retenir dans de juſtes bornes, & pour arrêter l'impetuoſité de ſes flots & de ſes tempêtes, & par conſequent pour marquer par là l'autorité qu'il prennoit ſur lui.

Quant aux Romains ils ne ſtimagtiſoient jamais leurs eſclaves, à moins qu'ils ne fuſſent fugitifs, ou qu'ils n'euſſent commis quelque faute conſiderable ; alors ils marquoient ſur leur front, & ſur leurs levres certains caracteres, qui étoient ordinairement barbares ; après quoi dit Apulée dans ſon neuviéme livre de l'Ane, ils les raſoient & les enchaînoient. On lit encore qu'ils les condamnoient à piler le bled, & à tourner la meule dans le tems que les moulins à vent & à eau leurs étoient inconnus, & qu'ils n'avoient que des moulins à bras, ce qui n'étoit pas ſeulement un metier penible,

mais encore très-ignominieux, & humiliant. C'eſt de ces ſortes d'eſclaves que l'on doit entendre ces mots: *Damnati ad piſtrinum*, & que l'on voit frequemment dans les vieux Auteurs.

A Rome encore, & par tout ailleurs, l'on ſtigmatiſoit ceux qui étoient coupables de certaines fautes énormes, tels qu'étoient ceux qui avoient commis quelque Sacrilege, qui ſuivoient quelque Religion ou Secte mauvaiſe, &c. Et ces Stigmates étoient tantôt des lettres, tantôt des images, & tantôt de ſimples piqueures. Quand c'étoient des lettres, elles exprimoient au long le crime qu'on avoit commis; mais très-ſouvent lon ſe contentoit d'en imprimer la premiere lettre: Ainſi tous les Délateurs, gens déteſtez par les Anciens, & des Romains principalement, étoient marquez de la lettre D. Ainſi le K, étoit la notte des Calomniateurs, parcequ'en ce mot, & en pluſieurs autres, au lieu du C les Anciens ſe ſervoient du K, *Kalumniator*. L'on dit que cette lettre nous eſt inutile, & que pour cela

on a mis ſouvent en déliberation de la chaſſer de nôtre Alphabeth, & de la releguer au païs du Nord ; mais elle ne nous ſeroit point ainſi inutile ſi nous nous en ſervions à de tels uſages. Pour ce qui eſt du T qui étoit une lettre fatale, on ne l'imprimoit que ſur ceux qui étoient condamnez à la mort : Quelquefois pourtant on l'imprimoit ſur la main gauche des voleurs, quoiqu'ils n'y fuſſent pas condamnez. L'on pourroit faire encore d'autres remarques ſur pluſieurs autres lettres de l'Alphabeth ſoit du Grec, ſoit du Latin, & qui parmi les Anciens avoient de pareils uſages ; mais ce que nous avons dit juſqu'ici doit ſuffire pour l'intelligence de cette pratique : Ainſi nous nous contenterons de dire ce qui ſe pratique encore aujourd'hui.

Aujourd'hui au Levant on ſtimatiſe la face avec un fer chaud pour les fautes qui ſe font ſur mer. Les Coupeurs de bourſes ſont fleurderiſez quand ils ſont ſurpris. En pluſieurs endroits les Deſerteurs ont la face flétrie d'un fer ardent. Cette prati-

que à paſſé en France : on y coupe le bout du nez à ceux qui déſertent, & on les marque ſur la jouë d'une Fleur de lys ; mais cette pratique n'y eſt plus ſi frequemment obſervée qu'elle l'y fut au commencement. L'on y condamne auſſi certains autres criminels à la même peine, & il eſt rare que ceux qui ont reçû publiquement le fouët par la main du Bourreau, n'y ſoient enſuite fleurderiſez.

Nous trouvons d'autres Stigmates qui tenoient comme le milieu entre ceux dont nous avons parlé juſqu'ici, c'eſt-à-dire, qu'ils n'étoient ni autant honorables que les uns, ni autant humilians que les autres : Tels étoient ceux que l'on imprimoit anciennement ſur le bras de ceux que l'on élevoit pour la guerre, & que l'on immatriculoit dans le regiſtre de la milice. C'étoit là un ſigne qui faiſoit connoître à quoi ils étoient deſtinez, & qui empêchoit qu'ils ne fuſſent appliquez à d'autres uſages qu'à ceux de la guerre ; qui ſervoit enfin à les découvrir quand ils venoient à déſerter. Au reſte ces Stig-

mates étoient des lettres gravées avec un burin, & qui exprimoient ſelon Juſte Lypſe, le nom de l'Empereur ou du Commandant ſous lequel ils devoient combatre. Tels étoient encore ceux que les Romains ſe faiſoient ſur leurs corps pour honorer leurs morts, mais qui furent reformez dans les XII. Tables, & décriez par Ciceron dans le troiſiéme livre de ſes Tuſculanes, comme trop barbares, & trop indecents. Ces inciſions qui furent en uſage parmi les Romains, le furent auſſi ſelon Herodote parmi les Scythes, & ſelon Plutarque & Varron, parmi certains autres Peuples barbares. Les Amorréens & les Cananéens tomberent comme les autres dans de pareilles extravagances. L'Ecriture qui déteſtoit ces ſortes de cérémonies dans des perſonnes Idolatres, les déteſtoit encore plus dans le peuple choiſi de Dieu ; & pour retenir ce panchant qu'il avoit à imiter ce qu'il voyoit dans ſes voiſins, Dieu lui fait dire par Moyſe ces paroles qui ſe liſent dans le Levitique chapitre neu-

viéme, & qui montrent l'horreur qu'il avoit de ces inciſions que l'on ſe faiſoit pour les morts : *Et ſuper mortuo non incidetis carnem veſtram, neque figuras aliquas aut ſtigmata facietis vobis.* Il ne nous reſte plus rien à dire de ces Stigmates qui s'impriment ſur le corps des Hommes : Nous n'avons plus qu'à parler que de ceux qui s'impriment ſur les animaux, ce que nous ferons brievement, & ſuccintement.

CHAPITRE XXXIII.

Des Stigmates ſur les Animaux.

LEs Animaux autrefois étoient ſtigmatiſez, mais pour deux raiſons principalement. La premiere, pour que ces Stigmates ſerviſſent de ſigne qu'ils appartenoient à un tel : Et la deuxiéme, pour qu'ils fuſſent une marque qu'on les deſtinoit à des uſages ſacrez & divins ; c'eſt-à-dire, à être immolez.

Il eſt facile de voir dans preſque tous les Auteurs anciens ces ſortes d'empreintes. Anacreon parle en particulier, mais d'une maniere ſimple,

& naturelle, des chevaux ſtigmatiſez: Nous rapportons ici ſes paroles:

Equi ſolent inuſtum
Coxis habere ſignum.

Virgile parle encore de ces Stigmates que l'on imprimoit de ſon tems ſur tous les animaux domeſtiques, ajoutant que c'étoient certains caracteres qui exprimoient le nom de leurs maîtres, ce qu'on peut voir dans ſes Georgiques : Les Joniens étoient ceux que l'on employoit le plus frequemment. Quelquefois ſans exprimer le nom du maître, ce n'étoient que des caracteres détachez & particuliers : Souvent même ces Stigmates n'étoient pas des lettres, mais d'autres figures, comme, par exemple, d'eſpeces de rouës qu'on leur appliquoit avec un fer chaud ſur lequel elles étoient gravées: c'étoit-là comme une eſpece de cachet. Chacun peut avoir vû de pareilles marques ſur pluſieurs chevaux. Le bucephale d'Alexandre avoit une marque; c'étoit la tête d'un bœuf que l'on avoit imprimé ſur ſa cuiſſe; d'autres diſent ſur ſon front. Ils ſe trompent; car la marque blanche qu'il

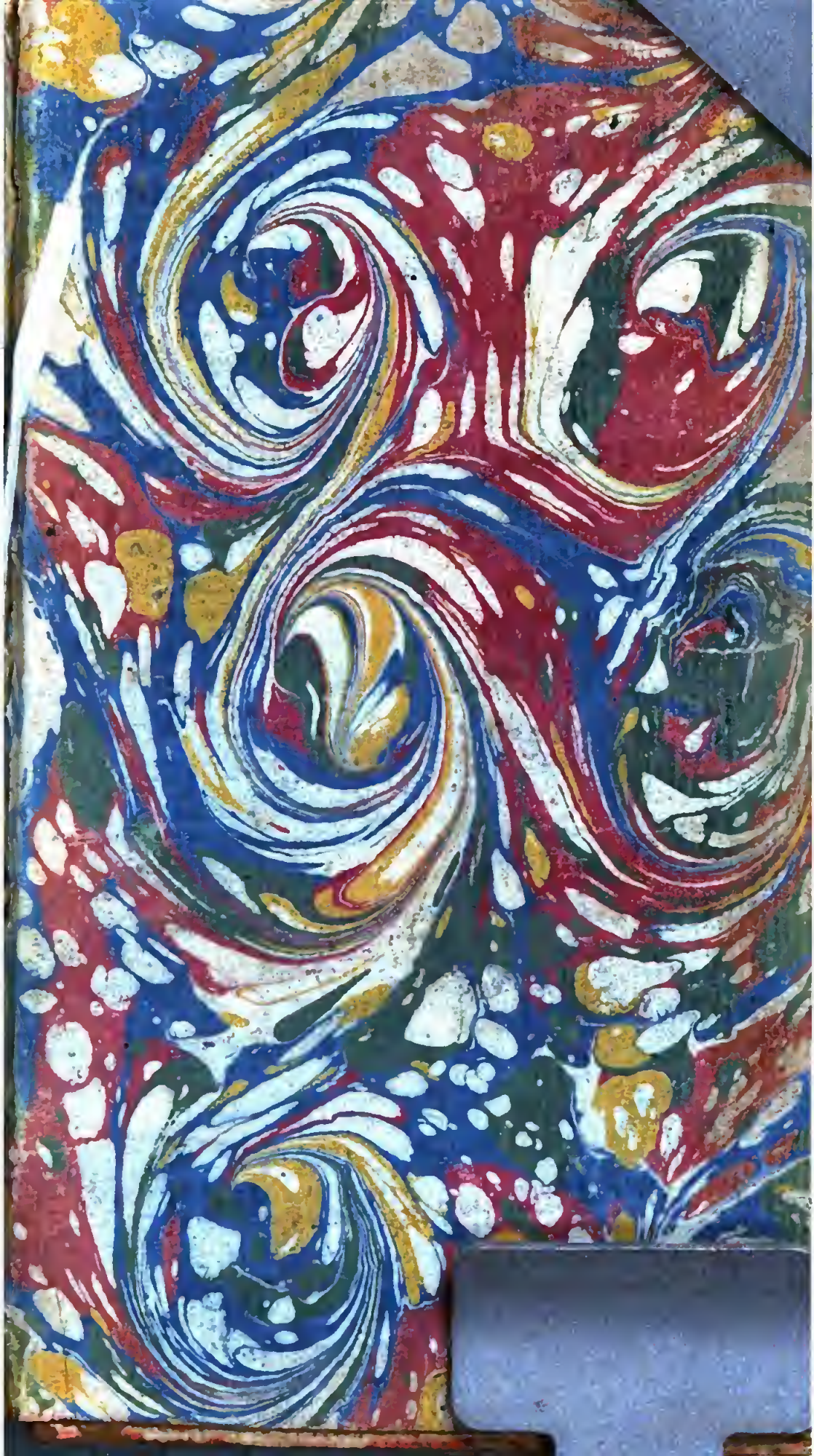
portoit ſur le front,& qui avoit quelque reſſemblance à la tête d'un bœuf, étoit naturelle, & nullement artificielle. Suidas parle d'un Faiſan dont on appliquoit la figure ſur les Chevaux en certains païs.

Quant aux bœufs, ce que nous en liſons de particulier, c'eſt ce que Titius. au rapport d'Arrian, nous en a laiſſé par écrit,ſçavoir,qu'en une certaine contrée des Indes on leur imprime la figure de la maſſuë d'Hercules, ce qu'on fait, dit-il, en memoire de ce que ce Heros & dompteur des monſtres avoit penetré juſques-là.

Toutes ces impreſſions ſe faiſoient de la maniére que nous avons dit plus que d'une fois:Mais S. Iſidore remarque que ce n'étoit point avec un fer chaud,& encore moins avec un burin que l'on marquoit les brebis, mais que c'étoit avec un fer imbibé de quelque couleur dont l'empreinte reſtoit aiſément ſur la laine:mais de quelque maniere que l'on marquât tous ces animaux,ces marques donnoient toûjours à connoître,ou le maître auquel ils appartenoient, ou l'uſage ſacré & divin auquel ils étoient deſtinez, &

dont nous dirons ſeulement 2. mots.

Ni les Juifs, ni les Païens n'égorgeoient guere des victimes qu'auparavant ils ne les marquaſſent. C'étoit du ſigne du *Thau*, que les Prêtres des Juifs les marquoient, du moins c'eſt ce que leurs Docteurs nous apprennent; mais nous aurions de la peine à croire qu'ils le fiſſent en ces manieres dont nous avons parlé juſqu'ici, c'eſt-à-dire, par des uſtions, & par des piqueures; il eſt plus probable qu'ils le faiſoient avec du ſang de l'animal, & qu'avec ce ſang ils formoient ſur ſa tête la figure de cette lettre, la derniere de leur alphabeth, & qui avoit beaucoup de rapport à la figure de la Croix. Quant aux Païens ils ne marquoient pas ſimplement comme les Juifs leurs victimes avec du ſang; ils leurs faiſoient des inciſions, & les marquoient ſur le front avec un couteau, ce qu'on peut voir dans Scaliger & dans quantité d'autres Auteurs. Voilà ce qu'on trouve de plus curieux ſur le ſujet des Stigmates, & que nous avons crû être capable de faire plaiſir au Lecteur.

Fin du ſecond Volume.

Aφ1 1.ed.50.4